Nuits de la lecture

20 au 24 janvier 2027



© CNL - Pierre-Emmanuel Lyet pour les Nuits de la lecture

Montage de textes

32 extraits pour raconter l'enfance

D'*Alice au pays des merveilles* à *Triste tigre*, 32 extraits pour raconter l'enfance choisis par :

Véronique Ovaldé et Nicolas Mathieu - marraine et parrain de ces 11e Nuits de la lecture -, Clémentine Beauvais, Martin Boujol, Michel Bussi, Barbara Carlotti, Timothée de Fombelle, Clara Dupont-Monod, Brigitte Giraud, Camille Laurens, Victor Malzac, Mathias Malzieu, Susie Morgenstern, Blandine Rinkel, Abdellah Taïa et Irène Théry.

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

CNL 1946 80 ans 2026

D'*Alice au pays des merveilles* à *Triste tigre*, 32 extraits pour raconter l'enfance

Les Nuits de la lecture 2027 vous invitent à retrouver les rives de l'enfance. Organisées par le Centre national du livre, elles se déroulent du 20 au 24 janvier 2027 au cours de cinq journées et soirées exceptionnelles.

C'est dans ce cadre que le CNL a souhaité proposer ce montage de textes aux acteurs et actrices de cette 11e édition. Nous avons demandé à seize autrices et auteurs d'horizons aussi divers que possible, et dont l'enfance constitue un thème de prédilection, de choisir des extraits de textes qui incarnent ou évoquent l'enfance. Toutes et tous ont ainsi choisi un texte classique et un texte contemporain. Véronique Ovaldé et Nicolas Mathieu, la marraine et le parrain de ces 11e Nuits de la lecture, Clémentine Beauvais, Martin Boujol, Michel Bussi, Barbara Carlotti, Timothée de Fombelle, Clara Dupont-Monod, Brigitte Giraud, Camille Laurens, Victor Malzac, Mathias Malzieu, Susie Morgenstern, Blandine Rinkel, Abdellah Taïa et Irène Théry se sont prêtés à l'exercice.

Des légendes du Moyen Âge à la dernière rentrée littéraire, de la littérature classique à la littérature jeunesse, de la science-fiction au polar, de Romain Gary à Astrid Lindgren, en passant par Antoine de Saint-Exupéry et Monique Wittig ; leurs choix composent un corpus à l'image de la pluralité de ce que peut être l'enfance. Pluralité des expériences, des sensibilités, des milieux et des trajectoires, mais aussi pluralité des représentations, car il n'existe pas une enfance, mais des enfances.

Les textes réunis ici en portent la trace : certains donnent à entendre la voix de l'enfant, d'autres posent sur lui un regard rétrospectif ; certains convoquent l'enfance comme un âge de découverte, de liberté ou d'émerveillement, quand d'autres en révèlent les fragilités, les contraintes, les violences ou les ambivalences.

Cette pluralité s'illustre également dans le regard que les contributeurs portent sur les œuvres qu'ils ont choisies, et dans les mots qu'elles leur inspirent. Ainsi, Véronique Ovaldé décrit la découverte d'*Alice au pays des merveilles* comme « assister à la noce de la déraison et de la lucidité joyeuse », tandis que Mathias Malzieu voit dans *Le Maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov un « Peter Pan punk version sorcière jubilatoire ». Autant de formules singulières qui témoignent de la puissance évocatrice de ces œuvres.

Ce corpus ne prétend donc pas donner une définition de l'enfance, encore moins en proposer une image unique. En réunissant ces textes choisis par des personnalités aux sensibilités et aux parcours différents, cette édition invite ainsi à regarder l'enfance depuis une multitude de points de vue – et peut-être à interroger, à travers elle, la manière dont chaque époque et chaque société choisissent de penser ce que signifie être enfant.

Notre souhait est que les structures participantes s'inspirent de ce montage de textes pour imaginer des rendez-vous singuliers et faire vivre la littérature sous toutes ses formes : lecture d'extraits, théâtralisation, sélections thématiques sur tables… À travers des milliers d'événements organisés partout en France et à l'étranger, dans des lieux physiques comme en ligne, cette grande célébration du livre et de la lecture entend conquérir de nouvelles lectrices et nouveaux lecteurs et réaffirmer, auprès de tous, la place essentielle de la lecture dans nos vies.

Sommaire

Véronique Ovaldé, marraine des Nuits de la lecture 2027

- *Alice au pays des merveilles,* Lewis Carroll p. 9
- *Le cœur est un chasseur solitaire,* Carson McCullers p.11

Nicolas Mathieu, parrain des Nuits de la lecture 2027

- *L'opoponax,* Monique Wittig p.13
- *Un pedigree,* Patrick Modiano p.15

Clémentine Beauvais

- *Pour une morale de l'ambiguïté,* Simone de Beauvoir p.16
- *Le bébé,* Marie Darrieussecq p.17

Martin Boujol

- *Demian,* Hermann Hesse p.18
- *Le printemps s'amuse,* Vladimir Tendriakov p.20

Michel Bussi

- « Le martien », tirée des *Chroniques martiennes,* Ray Bradbury p.22
- *La rivière à l'envers,* Jean-Claude Mourlevat p.26

Barbara Carlotti

- *La vie devant soi,* Romain Gary (Émile Ajar) p.29
- *Ce que je ne veux pas savoir,* Deborah Levy p.31

Timothée de Fombelle

- *Terre des hommes,* Antoine de Saint-Exupéry p.33
- *Je veux regarder longtemps leurs visages,* Thomas Vinau p.35

Clara Dupont-Monod

- *Le roman de Tristan et Iseut,* Joseph Bédier p.37
- *Shâb ou la nuit,* Cécile Ladjali p.38

Brigitte Giraud

- *L'incarnation,* Louis Calaferte p. 39
- *Le petit cosmonaute,* Franck Courtès p.41

Camille Laurens

- *L' enfant,* Jules Vallès p.42
- *Le bleu des abeilles,* Laura Alcoba p.44

Victor Malzac

- *Enfance,* Nathalie Sarraute p.46
- *écrire cuicui,* Frédérique Soumagne p.47

Mathias Malzieu

- *Le maître et Marguerite,* Mikhaïl Boulgakov p.49
- *Extrêmement fort et incroyablement près,* Jonathan Safran Foer p.52

Susie Morgenstern

- *Fifi Brindacier,* Astrid Lindgren p.55
- *La fille de la bibliothèque,* Polly Horvath p.57

Blandine Rinkel

- *Les vagues,* Virginia Woolf p.58
- *Shuggie Bain,* Douglas Stuart p.60

Abdellah Taïa

- *Le pain nu,* Mohamed Choukri p.62
- *Voyage dans les ténèbres,* Jean Rhys p.64

Irène Théry

- *W ou le souvenir d'enfance,* Georges Perec p.66
- *Triste tigre,* Neige Sinno p.68

Les contributeurs



© Céline Nieszawer

Véronique Ovaldé, marraine des Nuits de la lecture 2027

Véronique Ovaldé a reçu en 2009 trois grands Prix littéraires pour *Ce que je sais de Vera Candida* (L'Olivier). Elle écrit également pour la jeunesse, dont *Paloma et le vaste monde* (Actes Sud Jeunesse) qui a obtenu en 2015 la Pépite du livre dans la catégorie Album.



© Bertrand_Jamot

Nicolas Mathieu, parrain des Nuits de la lecture 2027

Nicolas Mathieu a reçu le Prix Goncourt pour son deuxième roman, *Leurs enfants après eux* (Actes Sud, 2018), le récit politique d'une jeunesse qui doit trouver sa voie dans un monde qui meurt. Ses romans ont été adaptés au cinéma. Il a également écrit plusieurs albums pour la jeunesse dont le dernier *Le Seul Bonheur,* a paru en 2026 aux éditions La Doux.



© Corentin Fohlen

Clémentine Beauvais

Clémentine Beauvais est une autrice jeunesse née en 1989. Elle vit au Royaume-Uni, où elle est enseignante-chercheuse en éducation et littérature anglaise. Ses livres sont traduits dans une quinzaine de langues et ont été couronnés par de grands prix tels que le Prix Sorcières, le Prix des Incorruptibles, le Prix NRP et bien d'autres. Elle écrit également des essais sur l'enfance, la lecture et l'écriture dont dernièrement *L'Enfance : qu'est-ce que ça change ?* (Labor et Fides).



© Roberto Frankenberg

Martin Boujol

Martin Boujol est un auteur genevois et un prescripteur littéraire connu pour sa page Instagram « La nuit sera mots » suivie par près de 400 000 followers sur laquelle il partage ses coups de cœur. Il a publié *Le Trésor des livres* (Grasset, 2026), un petit manifeste pour une vie de lecteur.

Les contributeurs



© Philippe Matsas

Michel Bussi

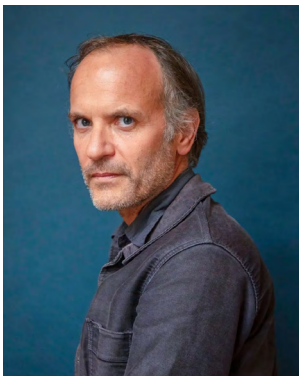
Après une carrière de géographe, Michel Bussi est depuis vingt ans l'auteur d'une vingtaine de romans à suspense vendus à travers le monde. Ses polars – dont certains pour les plus jeunes – sont parmi les plus lus en France et ont été maintes fois récompensés par de nombreux prix.



© Jean Francois Robert

Barbara Carlotti

Barbara Carlotti a grandi entre les musiques corse, pop et classique. Aujourd'hui musicienne et compositrice, elle multiplie les formes artistiques, du disque à des collaborations musicales, des spectacles en lien avec la poésie, l'art contemporain ou la création radiophonique. La poésie est pour elle musique. Elle est aussi l'autrice d'un recueil de nouvelles, *L' Art et la Manière,* paru au Seuil.



© Francesca Mantovani

Timothée de Fombelle

Timothée de Fombelle est professeur de français, dramaturge et auteur pour la jeunesse. En 2006, il signe son premier roman pour la jeunesse : *Tobie Lolness.* Traduite en trente langues, l'histoire de ce héros d'un millimètre et demi rencontre un succès retentissant – il reçoit notamment les prix Sorcières, Tam-Tam, Saint-Exupéry en France, le Marsh Award en Angleterre et le prix Andersen en Italie. Depuis, les romans jeunesse se succèdent. Il varie aussi les genres et multiplie les collaborations en créant des albums, un conte musical, une bande dessinée.



© Olivier Roller

Clara Dupont-Monod

Romancière, éditrice et chroniqueuse, Clara Dupont-Monod a publié neuf romans dont *S'adapter* (Stock, 2021) – l'histoire d'un enfant différent – récompensé par le Prix Femina, le prix Landerneau des lecteurs et le Prix Goncourt des lycéens, et traduit en vingt-deux langues.

Les contributeurs



© Pascal Ito

Brigitte Giraud

Brigitte Giraud a publié une quinzaine de livres. Prix Goncourt 2022 pour *Vivre vite* (Flammarion), elle est l'autrice de romans, récits, recueils de nouvelles ou textes pour la jeunesse. Son œuvre est traduite dans une quinzaine de langues et a été adaptée à la télévision et au théâtre.



© Francesca_Mantovani

Camille Laurens

Camille Laurens est écrivaine et jurée de l'académie Goncourt. Prix Femina en 2000 pour *Dans ces bras-là* (P.O.L), elle est l'autrice d'une vingtaine de livres, des romans comme des essais littéraires. Son œuvre est traduite dans une trentaine de langues et a été adaptée au théâtre et au cinéma, notamment *Celle que vous croyez,* par Safy Nebbou, avec Juliette Binoche en 2019.



© dorothee_sarah

Victor Malzac

Victor Malzac est un jeune auteur dont les recueils de poésie parus chez Cheyne éditeur ont été très remarqués (*Dans l'herbe*, 2021, Prix de la Vocation, et *Vacances*, 2023, Prix Apollinaire-Découverte). Il a également publié un roman, *Créatine*, chez Gallimard en 2024. Son dernier recueil, *Lessive* (Le Castor Astral, 2026), est un magnifique texte sur l'enfance.



© Pascal Ito

Mathias Malzieu

Fondateur du groupe de rock Dionysos, disque d'or pour *Song for Jedi*, il mène en parallèle une carrière d'écrivain. Il est l'auteur d'un recueil de nouvelles et de plusieurs romans à succès, dont *La Mécanique du cœur* (Albin Michel, 2007) traduit dans vingt langues et adapté au cinéma, ou *Journal d'un vampire en pyjama* (Albin Michel, 2016), lauréat du Prix Essai France Télévisions et du Grand Prix des Lectrices de *Elle*. Il vient de publier un livre pour la jeunesse *Un Noël sur la Lune* (Auzou).

Les contributeurs



© photo personnelle

Susie Morgenstern

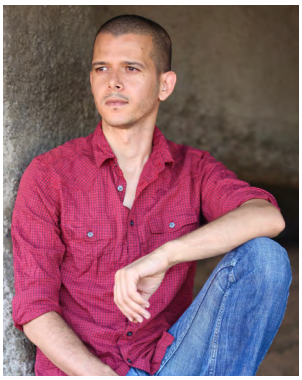
D'origine américaine, Susie Morgenstern est souvent surnommée « la papesse de la littérature jeunesse ». Elle est l'autrice de best-sellers, notamment à l'école des loisirs, est traduite dans vingt langues et a reçu une vingtaine de prix littéraires. Elle aborde tous les thèmes qui gravitent autour de l'enfance avec fantaisie et poésie.



© Pauline Darley

Blandine Rinkel

Blandine Rinkel est musicienne, elle fait partie du groupe Catastrophe, ainsi que romancière. Depuis 2017, elle publie régulièrement, dont *Vers la violence* (Fayard, 2022) qui reçoit le Prix Méduse. Elle a dernièrement écrit un essai littéraire sur la famille (*La Faille,* Stock, 2025).



© Abderrahim Annag

Abdellah Taïa

Abdellah Taïa est un écrivain marocain d'expression française. Il élabore une œuvre à travers des récits d'émancipation proches de l'autobiographie où il affirme notamment son homosexualité dans un pays qui le réprime. *Le Bastion des larmes* (Julliard, 2024) a reçu le Prix Décembre.



© Benedicte Roscot

Irène Théry

Irène Théry est sociologue, enseignante-chercheuse au CNRS puis à l'EHESS. Elle est spécialiste de la sociologie du droit, de la famille et de la vie privée. Son travail décortique les mutations sociétales du droit de la famille, et les rapports de genre. Elle est l'autrice de nombreux essais dont *Recomposer une famille, des rôles et des sentiments* (Éditions Textuel, 2001).

Alice au pays des merveilles, Lewis Carroll

© 1972, Flammarion, pour la traduction du texte en français.

Traduit de l'anglais par Henri Parisot



Le choix de Véronique Ovaldé

« Je crois que j'ai senti que j'étais chez moi dès la descente d'Alice dans le terrier du lapin. Pénétrer dans *Alice au pays des merveilles* c'est accepter d'assister à la noce de la déraison et de la lucidité joyeuse. Tout est follement cohérent dans le monde d'Alice. Comme dans un monde parallèle au nôtre. Un monde siamois. Où il n'y aurait que de légères et fondamentales discordances. Ce franchissement du réel se fait de manière aussi tranquille qu'une promenade de fin d'après-midi d'été. »

- **Véronique Ovaldé**

« CHAPITRE I

Assise à côté de sa sœur sur le talus, Alice commençait à être fatiguée de n'avoir rien à faire. Une fois ou deux, elle avait jeté un coup d'œil sur le livre que lisait sa sœur ; mais il n'y avait dans ce livre ni images ni dialogues : "Et, pensait Alice, à quoi peut bien servir un livre sans images ni dialogues ?" Elle était donc en train de se demander (dans la mesure du possible, car la chaleur qui régnait ce jour-là lui engourdissait quelque peu l'esprit) si le plaisir de tresser une guirlande de pâquerettes valait la peine de se lever pour aller cueillir les pâquerettes, lorsqu'un lapin blanc aux yeux roses vint à passer auprès d'elle en courant.

Il n'y avait là rien de particulièrement remarquable ; et Alice ne trouva pas non plus très extraordinaire d'entendre le lapin dire à part soi : "Oh, là là ! Oh, là, là ! Je vais être en retard." (Lorsqu'elle y repensa par la suite, elle admit qu'elle eût dû s'en étonner, mais, sur le moment, cela lui parut tout naturel) ; pourtant, quand le lapin s'avisa de tirer de son gousset une montre, de consulter cette montre, puis de se remettre à courir de plus belle, Alice se dressa d'un bond, car l'idée lui était tout à coup venue qu'elle n'avait jamais vu de lapin pourvu d'un gousset, ou d'une montre à tirer de celui-ci. Brûlant de curiosité, elle s'élança à travers champs à la poursuite de l'animal, et elle eut la chance de le voir s'engouffrer dans un large terrier qui s'ouvrait sous la haie. Un instant plus tard elle s'y enfonçait à son tour, sans du tout s'inquiéter de savoir comment elle en pourrait ressortir.

Le terrier était creusé d'abord horizontalement comme un tunnel, puis il présentait une pente si brusque et si raide qu'Alice n'eut même pas le temps de songer à s'arrêter avant de se sentir tomber dans ce qui semblait être un puits très profond. Il faut croire que le puits était très profond, ou alors la chute d'Alice était très lente, car, en tombant, elle avait tout le temps de regarder autour d'elle et de se demander ce qu'il allait se produire. D'abord, elle essaya de regarder en bas pour se rendre compte de l'aspect des lieux où elle allait arriver, mais il faisait trop sombre pour y rien voir ; ensuite, observant les parois du puits, elle remarqua qu'elles étaient recouvertes de placards et d'étagères : de place en place étaient accrochées des cartes géographiques et des gravures. Elle saisit au passage un pot sur l'une des étagères : il portait l'inscription "Marmelade d'oranges", mais, au grand désappointement d'Alice, il était vide. Elle n'osait le laisser choir, de crainte de tuer quelqu'un qui se fût trouvé au-dessous d'elle ; aussi fit-elle en sorte de le déposer dans l'un des placards devant lesquels elle passait en tombant.

"Eh bien ! se dit Alice, après une pareille chute, je n'aurai plus peur de tomber dans l'escalier ! Comme on va me trouver courageuse, à la maison ! Ma foi, désormais, même si je dégringole du haut du toit, je ne dirai rien !" (Cela avait de fortes chances d'être vrai, en effet.)

Elle tombait, tombait, tombait. Cette chute ne prendrait-elle donc jamais fin ? "Je me demande de combien de kilomètres, à l'instant présent, je suis déjà tombée ? dit-elle à haute voix. Je dois arriver quelque part aux environs du centre de la terre. Voyons : cela ferait, je crois, une profondeur de six mille kilomètres... (car, voyez-vous, Alice avait appris quelque chose de ce genre dans ses leçons d'écolière et, bien que l'occasion de montrer son savoir fût assez mal choisie, attendu qu'il n'y avait personne pour l'entendre, elle trouvait excellent de le répéter)... Oui, c'est bien là la distance, mais alors je me demande à quelle Longitude ou Latitude je suis arrivée (Alice n'avait aucune idée de ce qu'étaient Longitude ou Latitude, mais elle trouvait que c'étaient là de jolis mots impressionnants à prononcer).

"Je me demande, reprit-elle bientôt, si je vais traverser la terre de part en part ! Comme ce serait drôle de ressortir parmi ces gens qui marchent la tête en bas ! Mais il me faudrait alors leur demander le nom du pays, bien sûr. Pardon, Madame, sommes-nous en Nouvelle-Zélande ou en Australie ?" – et elle tenta d'accompagner ces paroles d'une révérence (imaginez ce que peut être la révérence d'une personne qui tombe dans le vide ! Croyez-vous que vous pourriez faire une révérence si vous étiez dans ce cas ?). "Et la dame pensera que je suis une petite fille bien ignorante ! Non, il vaudrait mieux ne rien demander ; peut-être verrai-je le nom du pays écrit quelque part."

Cependant elle tombait, tombait, tombait. Il n'y avait rien d'autre à faire ; aussi Alice bientôt se remit-elle à parler: "Je vais beaucoup manquer à Dinah, ce soir, c'est certain ! (Dinah c'était la chatte.) J'espère que l'on n'oubliera pas de lui donner, à quatre heures, sa soucoupe de lait ! Dinah, ma chérie, comme je voudrais t'avoir ici avec moi ! Il n'y a pas de souris dans les airs, je le crains, mais tu pourrais toujours attraper une chauve-souris, et cela ressemble fort, vois-tu, à une souris. Au fait, les chats mangent-ils les chauves-souris ? je me le demande." À ce moment, Alice, qui commençait à somnoler, se mit à se répéter comme en songe : "Les chats mangent-ils les chauves-souris ? Les chats mangent-ils les chauves-souris ?" Et parfois –. "Les chauves-souris mangent-elles les chats ?" Car, étant incapable de répondre à aucune des deux questions, peu importait qu'elle se posât l'une ou l'autre. Elle comprit qu'elle était en train de s'assoupir, et elle venait de commencer de rêver qu'elle se promenait la main dans la main avec Dinah en lui demandant très sérieusement: "Allons, Dinah, ma chérie, dis-moi la vérité : As-tu jamais mangé une chauve-souris ?", quand soudain, patatras ! elle s'affala sur un tas de branchages et de feuilles mortes, et sa chute prit fin. »

- Lewis Carroll

Le cœur est un chasseur solitaire, Carson McCullers

© Stock, 1993, 2017 pour la traduction française.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Frédérique Nathan et Françoise Adelstain



Le choix de Véronique Ovaldé

« "Je voudrais être n'importe qui excepté moi", disait Frankie Addams, la toute jeune fille du roman éponyme de Carson McCullers en 1946. J'entends cette phrase derrière chacune des paroles de ceux qui habitent les pages du *Cœur est un chasseur solitaire,* son premier roman. N'est-ce pas le cri de n'importe quel adolescent dans n'importe coin du monde ? N'est-ce pas ce qui marque la frontière entre l'harmonie solaire de l'enfance et le renoncement de l'âge adulte ? La jeune Mick déambule gracieusement et dangereusement à l'extrême limite où l'enfance disparaît, cet endroit qui nous prépare au moment où l'on arrêtera de déborder de trop "d'énergie pour rester assis", où l'on ne partira plus se baigner dans les rivières au milieu des bois, et où l'on commencera à s'interroger sur le regard que les hommes font peser sur les femmes. »

- **Véronique Ovaldé**

« Mick se tourna de côté sur son siège pour croiser les jambes. Son bas avait filé. Ça avait commencé sur le trajet au magasin et elle avait craché dessus. Après quoi la maille avait filé un peu plus, et Mick avait collé un petit morceau de chewing-gum en haut. Mais ça n'avait servi à rien non plus.

Elle n'avait plus qu'à rentrer à la maison pour les raccommoder. Elle ne savait pas comment s'en tirer avec les bas. Elle les usait si vite. À moins d'accepter de faire partie des filles vulgaires qui se contentent de bas de coton.

Elle n'aurait pas dû venir ici. Les semelles de ses chaussures étaient fichues. Elle aurait dû économiser les vingt cents pour un ressemelage. Parce que, si elle continuait à mettre une chaussure trouée, qu'est-ce qui se passerait ? Elle attraperait une ampoule au pied. Et il faudrait la crever avec une aiguille brûlée. Elle serait obligée de rester à la maison et on la renverrait du magasin. Et alors, qu'arriverait-il ?

"Voilà, annonça Mr Brannon. Mais c'est la première fois que je vois un mélange pareil."

Il posa la glace et la bière sur la table. Mick feignit de se curer les ongles, parce que, si elle lui prêtait attention, Brannon se mettrait à parler. Il ne lui en voulait plus, et avait sans doute oublié l'histoire du paquet de chewing-gums. Maintenant, il essayait tout le temps de lui parler. Mais elle avait envie d'être tranquille. La glace était bonne, entièrement recouverte de chocolat, d'amandes et de cerises. Et la bière la détendait. La bière avait une amertume agréable après la glace, et l'enivrait. Après la musique, rien ne valait la bière.

Elle n'entendait plus de musique dans sa tête. C'était bizarre. Elle n'avait plus accès à l'espace du dedans. Quelquefois, une brève mélodie venait et repartait – mais elle ne s'enfermait plus dans l'espace du dedans avec la musique comme autrefois. Elle était trop tendue. Ou peut-être à cause du magasin qui absorbait tout son temps et toute son énergie.

Le drugstore, ce n'était pas comme l'école. En rentrant de l'école, elle se sentait en forme, prête à travailler la musique.

Maintenant, elle était trop fatiguée. À la maison, elle ne faisait que dîner, dormir et prendre son petit-déjeuner, puis elle repartait au magasin. Une chanson qu'elle avait commencée dans son carnet intime deux mois auparavant restait inachevée. Elle voulait pénétrer dans l'espace du dedans mais elle ne savait pas comment. L'espace du dedans était verrouillé et séparé d'elle. C'était très difficile à comprendre.

Mick poussa sa dent de devant cassée avec son pouce. Mais elle avait la radio de Mr Singer. Les traites n'étaient pas entièrement réglées, et elle en avait pris la responsabilité. C'était bon de posséder quelque chose qui lui avait appartenu. Et, un de ces jours peut-être, elle parviendrait à mettre de côté de quoi payer un piano d'occasion. Disons deux dollars par semaine. Et personne d'autre qu'elle n'aurait le droit de toucher à son piano – à moins qu'elle apprenne de petits morceaux à George. Elle l'installerait dans la chambre du fond et jouerait chaque soir. Et le dimanche toute la journée. Oui mais si, une semaine, elle était obligée de sauter un versement ? Est-ce qu'ils viendraient le récupérer, comme la petite bicyclette rouge ? Et si elle les en empêchait ? En cachant par exemple le piano sous la maison. Ou en les attendant à la porte pour se battre avec eux. Elle flanquerait par terre les deux hommes, qui se retrouveraient avec l'oeil poché et le nez cassé, et elle les laisserait sur le carreau dans l'entrée.

Mick fronça les sourcils et se frotta énergiquement le front avec le poing. Voilà où elle en était. Elle était constamment

en colère. Pas comme un enfant qui se calme aussi vite qu'il s'est fâché – d'une manière différente. Seulement, il n'y avait aucune raison de se mettre en colère. Sauf contre le magasin. Mais le magasin ne l'avait pas forcée à accepter de travailler.

C'était comme si elle avait été trahie. Sauf que personne ne l'avait trahie. Il n'y avait donc aucune raison de râler. Elle n'en avait pas moins cette impression. Trahie.

Mais peut-être que ça se réaliserait, avec le piano, et que ça finirait bien. Elle aurait une chance bientôt. Sinon à quoi bon – ce qu'elle ressentait pour la musique, ses projets échafaudés dans l'espace du dedans ? Il fallait que ça serve, si tout n'était pas dénué de sens. Et oui et oui et oui. Ça servait à quelque chose.

D'accord !

Cool !

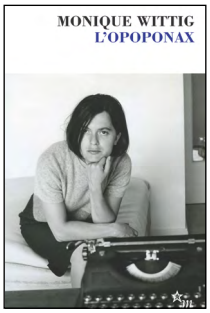
Ça servait à quelque chose. »

- Carson McCullers

L'opoponax, Monique Wittig

© Les Éditions de Minuit, 1964, réédition, 1983.

(avec postface de Marguerite Duras)



Le choix de Nicolas Mathieu

« Pour parler de *L'Opoponax*, on est forcé de passer par Duras, par ce qu'elle en a dit, qu'on ne dira jamais mieux, et qui est vrai sur toute la ligne. "Mon Opoponax, c'est peut-être, c'est à peu près sûrement le premier livre moderne qui ait été fait sur l'enfance. Mon Opoponax, c'est l'exécution capitale de 99% des livres qui ont été faits sur l'enfance." Et en lisant ce livre de Wittig, écrivaine et militante féministe, on pense aussi à Ozu dont on dit qu'il voulait mettre sa caméra à hauteur d'enfant. Le livre de Wittig accomplit ce tour de force, et curieusement, on serait tenté de le comparer dans sa réussite à un livre aux antipodes : *Le Petit Nicolas.* »

- **Nicolas Mathieu**

« Le petit garçon qui s'appelle Robert Payen entre dans la classe le dernier en criant qui c'est qui veut voir ma quéquette, qui c'est qui veut voir ma quéquette. Il est en train de reboutonner sa culotte. Il a des chaussettes en laine beige. Ma sœur lui dit de se taire, et pourquoi tu arrives toujours le dernier. Ce petit garçon qui n'a que la route à traverser et qui arrive toujours le dernier. On voit sa maison de la porte de l'école, il y a des arbres devant. Quelquefois pendant la récréation sa mère l'appelle. Elle est à la dernière fenêtre, on l'aperçoit par-dessus les arbres. Des draps pendent sur le mur. Robert, viens chercher ton cache-nez. Elle crie fort de façon à ce que tout le monde l'entende, mais Robert Payen ne répond pas, ce qui fait qu'on continue d'entendre la voix qui appelle Robert.

La première fois que Catherine Legrand est venue à l'école, elle a vu de la route la cour de récréation l'herbe et les lilas au bord du grillage, c'est du fil de fer lisse qui dessine des losanges, quand il pleut les gouttes d'eau glissent et s'accrochent dans les coins, c'est plus haut qu'elle. Elle tient la main de la mère qui pousse la porte. Il y a beaucoup d'enfants qui jouent dans la cour de l'école mais pas du tout de grandes personnes seulement la mère de Catherine Legrand et il vaudrait mieux qu'elle ne rentre pas dans l'école c'est seulement les enfants, il faut lui dire, est-ce qu'il faut lui dire, et dedans l'école c'est très grand, il y a beaucoup de pupitres, il y a un gros poêle rond avec encore du grillage à losanges autour, on voit le tuyau qui monte presque jusqu'au plafond, par endroits il est en accordéon, ma sœur est sur une échelle contre la fenêtre, elle fait quelque chose, elle essaie de fermer la dernière vitre. La mère de Catherine Legrand dit, bonjour ma sœur alors elle descend elle prend la petite fille par la main et elle dit à la mère de s'en aller pendant qu'on ne fait pas attention à elle, que tout va bien.

Catherine Legrand entend le bruit qui vient de la cour de récréation, pourquoi ne la laisse-t-on pas avec les autres enfants, c'est peut-être qu'elle n'est pas encore vraiment à l'école, parce que si c'est l'école c'est tout à fait étonnant.

Ça ressemble à la maison sauf que c'est plus grand. Quelquefois on fait dormir les enfants l'après-midi mais c'est pour rire. On met, tous, les bras croisés sur la table et la tête dans les bras. On ferme les yeux. C'est défendu de parler. Catherine Legrand ouvre de temps en temps un œil mais c'est défendu aussi. On chante tout le temps des chansons en rang, à ma main droite y a un rosier qui fleurira au mois de mai et on montre la main droite. Catherine Legrand regarde de ce côté, on n'est pas au mois de mai ainsi le rosier n'a pas encore poussé. Et on goûte. On a tous des paniers et quand c'est quatre heures ma sœur prend dans ses bras tous les paniers et crie, à qui est ce panier et on répond, à moi quand c'est le sien. Dedans il y a un morceau de pain, une barre de chocolat, une pomme ou une orange. Catherine Legrand mange toujours la sienne sur le chemin de l'école quoiqu'on lui a défendu de le faire mais c'est plus fort qu'elle. Quelquefois elle se contente de mordre dedans, alors ma sœur dit, à qui est le panier avec la pomme à demi rongée.

Elle fait souvent exprès de ne pas se rappeler si elle a oui ou non mangé la pomme ou l'orange avant l'heure du goûter pour avoir la surprise ou pour si par hasard elle se remettait entière pendant que justement on l'oublie. Catherine Legrand triche, elle le sait bien que ce n'est pas du jeu parce qu'elle n'arrive jamais à oublier complètement et qu'elle n'est qu'un tout petit peu surprise quand on lui fait passer son panier sans pomme ou avec une pomme dont il ne reste plus qu'une espèce de trognon et en tout cas elle n'arrivera jamais à oublier comment est son panier.

Ma sœur épluche les oranges.

Avec son couteau, elle découpe la pelure concentriquement et ça se détache du fruit en ronds. Quand elle a fini elle accroche à la porte les plus grands ronds, les pelures qu'elle a réussi à garder entières sans les casser, ça descend le long de la porte les ronds et ça bouge en rond quand on les touche, ma sœur ne veut pas les donner. La grosse petite fille qui s'appelle Brigitte parce qu'elle est grosse prend Catherine Legrand par le cou, on lui sourit, les joues de la petite fille s'écartent et se remettent près de la bouche à toute vitesse, elle tire à elle par le cou, elle devient toute rouge, puis elle appuie sur le cou et se penche jusqu'à terre en tirant toujours. Catherine Legrand tombe à plat ventre et se relève. La grosse petite fille qui s'appelle Brigitte s'approche de nouveau, on ne lui sourit pas, on s'y attend cette fois, de nouveau elle tire, ses joues s'écartent, se gonflent, la tête est tout près, elle a des cheveux gris, quand elle tire elle est forte, on est tout de suite à plat ventre et si on se met à pleurer ça coule dans la raie du plancher. Il ne faut pas se mettre debout sinon ça recommence. »

- Monique Wittig

Un pedigree, Patrick Modiano

© Gallimard, 2005.



Le choix de Nicolas Mathieu

« Il y a des livres qui sont faits pour la mer, d'autres qui sont nécessaires à nos adolescences, des livres géographiques, des livres qui ont des mots pour vous quand vous en manquez. Il m'a toujours semblé que Modiano écrivait depuis l'automne. Et cette arrière-saison si propice à la mélancolie est chez lui toujours habitée par l'enfance, le souvenir d'un frère disparu, par la délicate patience d'un petit garçon brinquebalé qui observe sans comprendre, mais prend des notes. Un jour, il ouvrira ces dossiers. »

- Nicolas Mathieu

« De l'autre côté de la Seine, mystères de la cour du Louvre, des deux squares du Carrousel et des jardins des Tuileries où je passais de longs après-midi avec mon frère.

Pierre noire et feuillages des marronniers, sous le soleil. Le théâtre de verdure. La montagne de feuilles mortes contre le mur de soubassement de la terrasse, au-dessous du musée du Jeu de Paume. Nous avions numéroté les allées. Le bassin vide. La statue de Caïn et Abel dans l'un des deux squares disparus du Carrousel. Et la statue de La Fayette dans l'autre square. Le lion en bronze des jardins du Carrousel. La balance verte contre le mur de la terrasse du bord de l'eau. Les faïences et la fraîcheur du "Lavatory" sous la terrasse des Feuillants. Les jardiniers. Le bourdonnement du moteur de la tondeuse à gazon, un matin de soleil, sur une pelouse, près du bassin. L'horloge aux aiguilles immobiles pour l'éternité, porte sud du palais. Et la marque au fer rouge sur l'épaule de Milady. Nous dressions des arbres généalogiques, mon frère et moi, et notre problème c'était de trouver le raccord entre Saint Louis et Henri IV. À huit ans, un film m'impressionne : Sous le plus grand chapiteau du monde. Une séquence surtout : La nuit, le train des forains qui s'arrête, bloqué par la voiture américaine. Reflets de lune. Le cirque Médrano. L'orchestre jouait entre les numéros. Les clowns Rhum, Alex et Drena. Les fêtes foraines. Celle de Versailles, avec les autos tamponneuses, aux couleurs mauve, jaune, verte, bleu nuit, rose... La foire des Invalides avec la baleine Jonas. Les garages. Leur odeur d'ombre et d'essence. Un demi-jour. Les bruits et les voix s'y perdaient dans un écho.

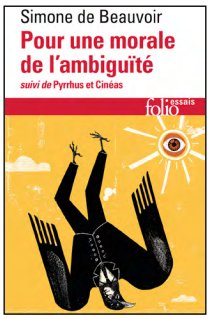
Parmi toutes les lectures que j'ai faites en ce temps-là (Jules Verne, Alexandre Dumas, Joseph Peyré, Conan Doyle, Selma Lagerlöf, Karl May, Mark Twain, James Oliver Curwood, Stevenson, *Les Mille et Une Nuits,* la comtesse de Ségur, Jack London) je garde un souvenir particulier *des Mines du roi Salomon* et de l'épisode où le jeune guide dévoile sa véritable identité de fils de roi. Et j'ai rêvé sur deux livres à cause de leurs titres : *Le Prisonnier de Zenda* et *Le Cargo du mystère.*

Nos amis de l'école de la rue du Pont-de-Lodi : Pierre Do-Kiang, un Vietnamien dont les parents tiennent un petit hôtel rue Grégoire-de-Tours. Zdanevitch, moitié noir, moitié géorgien, fils d'un poète géorgien, Iliazd. D'autres amis : Gérard, qui habitait au-dessus d'un garage, à Deauville, avenue de la République. Un certain Ronnie, dont je ne me rappelle plus les traits du visage ni où nous l'avions connu. Nous allions jouer chez lui, près du bois de Boulogne. J'ai le vague souvenir qu'à peine franchie la porte d'entrée, nous étions à Londres, dans l'une de ces maisons de Belgravia ou de Kensington. Plus tard, quand j'ai lu la nouvelle de Graham Greene *Première Désillusion*, j'ai pensé que ce Ronnie, dont je ne sais rien, aurait pu en être le héros. Vacances à Deauville dans un petit bungalow, près de l'avenue de la République avec l'amie de mon père, Nathalie, l'hôtesse de l'air. Ma mère, les rares fois où elle vient, y accueille ses amis de passage, comédiens qui jouent une pièce au casino, et son camarade de jeunesse hollandais, Joppie Van Allen. Il fait partie de la troupe du marquis de Cuevas. Grâce à lui, j'assiste à un ballet qui me bouleverse : *La Somnambule.* Un jour j'accompagne mon père dans le hall de l'hôtel Royal où il a rendez-vous avec une Mme Ster qui, me dit-il, possède une écurie de courses. À quoi pouvait bien lui servir cette Mme Stern ? Chaque jeudi, au début de l'après-midi, nous allons, mon frère et moi, acheter *Tarzan* chez le marchand de journaux, là-bas, en face de l'église. Chaleur. Nous sommes seuls dans la rue. Ombre et soleil sur le trottoir. L' odeur des troènes… »

- Patrick Modiano

Pour une morale de l'ambiguïté ,Simone de Beauvoir

© Gallimard, 1947.



Le choix de Clémentine Beauvais

« On retient de Beauvoir qu'elle détestait les enfants. Injuste : de texte en texte, les enfants surgissent, symboles (mais pas seulement) de liberté bridée. Et si certains passages sont aujourd'hui très embarrassants (juste après celui-ci, elle traite "d'infantiles" les esclaves et les femmes au foyer), il reste la lumière glaciale de cette pensée qui, il y a près de cent ans, s'indignait, de la part de toute l'humanité, que les enfants soient trompés sur l'étendue de leur liberté. »

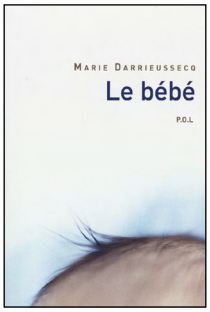
- Clémentine Beauvais

« Le malheur de l'homme, a dit Descartes, vient de ce qu'il a d'abord été un enfant. Et en effet ces choix malheureux que font la plupart des hommes ne peuvent s'expliquer que parce qu'ils se sont opérés à partir de l'enfance. Ce qui caractérise la situation de l'enfant c'est qu'il se trouve jeté dans un univers qu'il n'a pas contribué à constituer, qui a été façonné sans lui et qui lui apparaît comme un absolu auquel il ne peut que se soumettre ; à ses yeux les inventions humaines : les mots, les mœurs, les valeurs sont des faits donnés, inéluctables comme le ciel et les arbres ; c'est dire que le monde où il vit est le monde du sérieux, puisque le propre de l'esprit de sérieux, c'est de considérer les valeurs comme des choses toutes faites. Et cela ne signifie pas que l'enfant soit lui-même sérieux ; au contraire, il lui est permis de jouer, de dépenser librement son existence ; dans son cercle enfantin, il éprouve qu'il peut poursuivre avec passion et atteindre dans la joie les buts qu'il s'est à lui-même proposés : mais s'il accomplit cette expérience en toute tranquillité, c'est précisément parce que le domaine ouvert à sa subjectivité paraît à ses propres yeux insignifiant, puéril, il s'y sent heureusement irresponsable. Le monde véritable, c'est celui des adultes où il ne lui est permis que de respecter et d'obéir ; naïvement victime du mirage du pour autrui, il croit à l'être de ses parents, de ses professeurs : il les prend pour des divinités que ceux-ci cherchent vainement à être et dont ils se complaisent à emprunter l'apparence devant des yeux ingénus ; les récompenses, les punitions, les prix, les paroles d'éloge ou de blâme lui insufflent la conviction qu'il existe un bien, un mal, des fins en soi, comme il existe un soleil et une lune ; dans cet univers de choses définies et pleines, il croit être lui aussi de façon définie et pleine : il est un bon petit garçon ou un mauvais sujet, il s'y complaît ; si quelque chose au secret de lui-même dément cette conviction, il dissimule cette tare ; il se console d'une inconsistance qu'il n'attribue qu'à son jeune âge en misant sur l'avenir : plus tard il deviendra lui aussi une grande statue imposante ; en attendant, il joue à être : à être un saint, un héros, un voyou ; il se sent pareil à ces modèles dont ses livres dessinent pour lui à gros traits des images sans équivoque : explorateur, brigand, sœur de charité. Le jeu du sérieux peut prendre une telle importance dans la vie de l'enfant qu'il devient lui-même effectivement sérieux : on connaît de ces enfants qui sont des caricatures d'homme. Et même quand la joie d'exister est la plus forte, quand l'enfant s'y abandonne, il se sent protégé contre le risque de l'existence par ce plafond que des générations humaines ont édifié au-dessus de sa tête. Et c'est en cela que la condition de l'enfant (encore qu'elle puisse être par d'autres côtés malheureuse) est métaphysiquement privilégiée ; l'enfant échappe normalement à l'angoisse de la liberté : il peut être à son gré indocile, paresseux, ses caprices et ses fautes ne concernent que lui ; elles ne pèsent pas sur la terre ; elles ne sauraient entamer l'ordre serein d'un monde qui existait avant lui, sans lui, où il est en sécurité par son insignifiance même ; il peut faire impunément tout ce qui lui plaît, il sait que rien jamais n'arrivera par lui, tout est donné déjà ; ses actes n'engagent rien, même pas lui-même. »

- Simone de Beauvoir

Le bébé, Marie Darrieussecq

© P.O.L, 2002.



Le choix de Clémentine Beauvais

« Il y a les enfants, et puis il y a pire. *Le bébé* ! Il fallait du cran pour écrire, en 2005, dans une maison de littérature blanche, un livre non seulement sur le fait d'être mère (*horresco referens)*, mais, en plus, sur le fait d'être mère de bébé. Que dire du bébé, comment en parler, lui qui ne dit rien, qui n'est apparemment que corps, qu'instinct ? La pensée bute, les mots serpentent, l'écriture s'interrompt, reprend. De nouvelles formes, langues, naissent. »

- **Clémentine Beauvais**

« Le bébé est enveloppé de discours épais comme des langes, il est ainsi l'objet le plus mineur qui soit pour la littérature. Laissé aux femmes, donc – "baby" est leur petit nom – et celles qui entendent écrire se tiennent prudemment à distance.

"Bébé", disent les publicitaires, certaines puéricultrices, les psychologues de magazines, les manuels pour parents : "Et comment va bébé ? Bébé a bien mangé ? Et maman, pas trop fatiguée ?"

L'absence d'article est comme certains tutoiements, un chantage à l'intimité, et un mépris de la pensée. Les vêtements pour bébés sont infestés de lapins, chats, canards et chiens-chiens, une ménagerie puérile au seul usage des parents (l'intérêt du bébé pour ses frusques se résume en bave ou vomi). Aller plus loin dans la démonstration me semble superflu : la baratte est connue, qui mouline l'adulte en enfant inoffensif, sexuellement neutre et consommateur. La résistance commence par le maintien de l'article : le bébé.

J'aime vivre parmi les animaux imaginaires, ma maison en est pleine et le bébé participe à ce zoo, porte parfois leur nom : mais comme l'animal humain de la fable.

J'écris pour définir, pour décrire des ensembles, pour mettre à jour les liens : c'est mathématique. J'écris pour renouveler la langue, pour fourbir les mots comme on frotte des cuivres – le bébé, la mère : entendre un son plus clair.

Ce n'est pas la naissance du bébé qui déclenche ces pages, c'est l'existence d'autres livres et d'autres phrases – toutes faites ou étincelantes. Les questions qu'elles posent sont parfois si justes que l'adrénaline éclate dans ma poitrine, une envie d'écrire aussi violente et neuve qu'enfant, quand je croyais que ce n'était pas permis.

"[...] je trouve qu'on ne pense pas du tout assez à ce qu'est un bébé, à ce que c'est qu'être un bébé.

Personne ne fait ça. C'est vraiment un drame. Je veux dire, un bébé n'est ni homme ni femme, un bébé casse le poignet, un bébé écarte les jambes, un bébé est un trou, un bébé est un plein [...]."

Je tombe sur ces lignes de Guillaume Dustan, sur la question du genre, dans *Génie divin.*

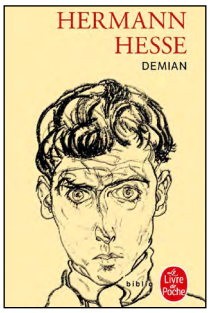
Mon entreprise est de salut public. »

- Marie Darrieussecq

Demian, Hermann Hesse

© Stock, 1946, 2004 pour la traduction française.

Traduit de l'allemand par Denise Riboni



Le choix de Martin Boujol

« Notre narrateur nous explique qu'il existe deux mondes. Le premier est celui de la famille, de l'enfance, du foyer. Celui que nous proposent nos parents. Il baigne dans l'ordre, l'étude, l'obéissance et la tradition. C'est un chemin vers un avenir sûr qui rendrait fiers nos parents. Le second monde se trouve dehors, dès le pas de notre porte. Il est synonyme de dangers, mais aussi de possibilités. C'est seulement quand il s'ouvre à nous et qu'on commence à l'arpenter que l'on comprend qu'il y a des jours où l'on regrettera le monde de l'enfance. C'est en quittant les lieux et les temps qui nous sont chers qu'on les comprend tout à fait. »

- Martin Boujol

« Je commence mon histoire par un événement de l'époque où, âgé de dix ans, je fréquentais le gymnase de notre petite ville.

Tout vient à ma rencontre et éveille en moi une douleur sourde et d'agréables frissons : rues sombres et rues claires, maisons et tours, carillons et visages humains, chambres tièdes et confortables, chambres pleines de mystère et de la peur des revenants. Il y a des odeurs de lapins, de servantes, de remèdes de bonne femme, de fruits séchés. Là, deux mondes se croisaient ; de deux pôles venaient le jour et la nuit.

L'un de ces mondes était la maison paternelle mais il était même encore plus étroit ; à proprement parler, il ne comprenait que mes parents. Ce monde m'était en grande partie bien connu ; il se nommait père et mère; il s'appelait amour et sévérité, exemple et école. Une lumière plus douce l'éclairait ; la clarté et la propreté le caractérisaient. À la maison, les paroles étaient douces et amicales, les mains bien lavées, les vêtements propres, les manières polies. L'on y chantait le choral du matin et l'on y célébrait la fête de Noël. Dans ce monde-là, il y avait des lignes droites et des chemins qui conduisaient à l'avenir. Il y avait le devoir et la faute, la mauvaise conscience et la confession, le pardon et les bonnes résolutions, l'amour et le respect, la parole sainte et la sagesse. C'est en ce monde-là qu'il fallait demeurer pour que la vie fût claire et nette, belle et bien ordonnée.

L'autre monde, par contre, qui commençait déjà dans notre maison même, était complètement différent. Il avait une autre odeur, un autre langage, d'autres promesses et exigences. Dans ce deuxième monde, il y avait des servantes et des artisans, des histoires de revenants et des bruits scandaleux. Un flot bigarré de choses monstrueuses, attirantes, effrayantes, énigmatiques s'y écoulait. Il y était question d'abattoir et de prison, d'ivrognes et de femmes querelleuses, de vaches qui vêlaient, de chevaux qui s'étaient abattus, de vols, de crimes, de suicides. Toutes ces choses belles et terribles, sauvages et cruelles se passaient tout autour de nous, dans la rue voisine, dans la maison voisine : des agents de police battaient la contrée, des vagabonds erraient dans les environs ; des ivrognes frappaient leurs femmes ; des bandes de jeunes filles s'écoulaient le soir de la fabrique ; de vieilles femmes avaient le pouvoir de jeter le mauvais sort et de rendre malade. Des brigands demeuraient dans la forêt ; des incendiaires étaient faits prisonniers par des gendarmes. Partout, l'on voyait sourdre ce deuxième monde, ce monde violent ; partout il manifestait sa présence et répandait son odeur, partout, sauf dans nos chambres, là où se tenaient mon père et ma mère. Et cela était très bien. Il était merveilleux qu'ici, chez nous il y eût paix, ordre et tranquillité, devoir et bonne conscience, pardon et amour, mais il était merveilleux aussi que l'autre monde existât, le monde bruyant, aux couleurs crues, le monde sombre et violent, d'où, d'un bond, l'on pouvait s'enfuir et se réfugier auprès de sa mère.

Et, fait étrange, les deux mondes étaient si proches qu'ils se touchaient. Ainsi, par exemple, quand, au culte du soir, notre servante Lina était assise dans le salon, près de la porte, et mêlait sa voix claire au cantique, ses mains lavées reposant sur son tablier bien lissé, elle appartenait alors complètement au premier monde, à celui de mes parents, au monde clair et juste. Mais, lorsque, bientôt après, dans la cuisine ou le bûcher, elle me racontait l'histoire du petit homme sans tête, ou quand, dans la boutique du boucher, elle se disputait avec des voisines, alors elle n'était plus la même, elle appartenait à l'autre monde, elle était entourée de mystère. Et il en était ainsi de tout, surtout de moi-même aussi. Certes, je faisais partie du monde clair et juste, j'étais l'enfant de mes parents, mais partout où je dirigeais mon regard, partout où je tendais l'oreille, l'autre monde manifestait sa présence et je vivais aussi en lui, bien que parfois il m'apparût

étranger et inquiétant, bien que, dans ce monde-là, l'on eût régulièrement peur et mauvaise conscience. Parfois, c'était dans le monde défendu qu'il m'était le plus agréable de vivre et le retour dans le monde permis – bien qu'il fût salutaire et nécessaire – m'apparaissait presque comme le retour dans un monde moins beau, ennuyeux, moins vivant. Par moments, je savais que mon but dans la vie était de devenir semblable à mon père et à ma mère, pur, honnête, supérieur comme eux, menant comme eux une vie bien ordonnée ; mais, jusque-là, le chemin était bien long. Il fallait fréquenter diverses écoles, étudier et passer des examens, et, sans cesse, le chemin côtoyait l'autre monde, le monde sombre ; il le traversait même, et il n'était pas impossible que l'on s'y égarât. Il y avait des histoires de fils perdus à qui c'était arrivé. Je les avais lues avec un intérêt passionné. Le retour à la maison paternelle, le retour au bien y était célébré comme une délivrance solennelle. Je sentais que seul ce retour était juste, bon et désirable et, cependant, la partie de l'histoire qui se passait parmi les méchants et les âmes perdues était de beaucoup la plus séduisante, et – si on avait pu le dire et l'avouer – il était parfois vraiment dommage que le fils perdu fît pénitence et fût retrouvé. Mais, cela, on ne le disait pas et on ne le pensait pas non plus. Il s'agissait d'un sentiment obscur, à peine conscient. Quand je me représentais le diable, je ne pouvais l'imaginer qu'en bas, dans la rue, déguisé ou non, sur le champ de foire ou dans une auberge, mais jamais chez nous. »

- Hermann Hesse

Le printemps s'amuse, Vladimir Tendriakov

© Éditions des Syrtes, 2025.

Traduit du russe par Bernadette du Crest



Le choix de Martin Boujol

« Notre statut d'enfant n'est jamais plus prononcé que lorsque l'on converse avec plus vieux que nous. Ici, Diouchka est introduit à Liovka Haiser, qui lui parle des mathématiques, du temps et de l'espace. Liovka est une de ces figures que l'on a tous connues. Notre propre grand frère, notre cousin ou celui d'un ami, la voisine plus âgée qui, si on a de la chance, nous accorde quelques minutes de son temps pour nous souffler la sagesse avancée que lui ont octroyée ces quelques années d'expérience en plus. Seulement, parce qu'ils sont plus proches de nous que des adultes, ils savent nous parler avec les mots qui conviennent. Ils nous comprennent encore et, de ce fait, leurs conseils viennent se poser plus près de notre cœur et nous restent parfois à vie. »

- Martin Boujol

« Liovka Haiser vint lui-même trouver Diouchka.

– On parlera après la classe, moucheron.

Et les voilà faisant les cent pas côte à côte. Liovka avait un bel anorak de nylon, un jean étroit, les joues roses, des yeux gris sous des cils de fille, il tenait à la main un porte-documents et un livre sérieux trop gros pour le porte-documents. Le vieux cartable de Diouchka, chargé de la brique anti-Sanka, lui tirait le bras.

Liovka avançait à pas nonchalants et parlait d'une voix ennuyée, comme si tous les jours des moucherons du genre de Diouchka venaient l'importuner, lui, quelqu'un de tellement occupé :

– Vassia-cube pense qu'il faut tirer les gens par les oreilles pour qu'ils mordent aux mathématiques. Moi, j'ai un autre avis sur la question…

Diouchka n'avait pas d'opinion : son père l'obligeait et… il avait promis à sa mère.

– Je trouve qu'on doit vous jeter dans les maths comme on vous jette à l'eau. Si on surnage, ça prouve qu'on pourra nager plus loin, sinon, tant pis, on n'a qu'à couler, c'est tout ce qu'on mérite.

Diouchka endurait patiemment son état de moucheron et attendait le moment où l'intelligent Liovka le plongerait dans les maths comme dans de l'eau.

– Voilà... (Liovka tendit le livre à Diouchka.) Plonge-toi là-dedans, complètement. C'est un ouvrage de vulgarisation, facile à lire. Si tu arrives jusqu'au bout, on causera. Sinon... Marche sur la terre ferme, comme tout le monde. Je ne pourrai rien faire pour t'aider, moucheron.

Diouchka prit le livre et dit :

– Liovka, ne m'appelle pas moucheron.

Liovka, pour la première fois, regarda Diouchka avec intérêt et, à la surprise de celui-ci, répondit :

– Bon, d'accord, si ça te déplaît.

Non, il n'était pas méchant, un autre, en voyant cela, aurait insisté : "Mais tu en es un de moucheron, plus gros qu'un microbe, mais encore loin du moustique !" La gratitude poussa Diouchka à faire des confidences.

– Liovka, tu crois que c'est possible ? J'ai vu le temps.

– Le temps ? Tu l'as vu ?

– Tu comprends, ce matin je suis sorti et tout à coup... Les choucas se sont envolés, le camion est passé, les bourgeons étaient ouverts. Tout le monde le voit, ça, mais personne ne devine que c'est le temps qui change tout. Les choucas qui s'en vont, le camion qui disparaît, les bourgeons qui éclatent, c'est lui. Qu'on reste tranquille, qu'on marche ou qu'on dorme, le temps, lui, ne s'arrête pas et change tout.

– Hum...

Liovka ne riait pas, au contraire, il eut un regard de côté, très embarrassé.

– Curieux. Mais ce n'est pas le temps que tu as vu, non, c'est le mouvement. Les bourgeons, c'est aussi du mouvement.

– Oui, c'est ça. Le vent passe et on le voit qui balance les branches. C'est pareil pour le temps…

– Hum... Le mouvement dans le temps... Mais c'est que tu n'es pas si simplet, moucheron... Oh, excuse, j'avais oublié.

– C'est pas grave. Diouchka était prêt à pardonner magnanimement ce "moucheron".

Un chat traversa la rue Marat en posant avec dégoût ses pattes sur la chaussée boueuse. Les deux garçons le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il atteignît le trottoir opposé.

– Vingt-cinq secondes ! annonça Liovka.

– Quoi, vingt-cinq secondes ?

– Vingt-cinq secondes se sont écoulées pendant que le chat traversait la rue. Il a vieilli de vingt-cinq secondes, toi et moi, nous avons vieilli d'autant, et la Terre, et l'univers...

Diouchka réfléchissait, il se figura le chat mettant avec précaution ses pattes propres et bien léchées dans la boue et, brusquement, objecta :

– Non, Liovka, pour le chat, ça ne fait pas vingt-cinq secondes.

– J'ai compté.

– Tu as compté nos secondes, celles des hommes, pas celles des chats.

– Quelle différence ?

– Les chats vivent moins longtemps que les hommes. Pendant qu'il traversait la rue, il s'est écoulé plus de temps pour lui.

– Le temps est le même pour tout le monde.

– Comment ça, le même ? Moi, j'ai treize ans, et je suis encore jeune. Un chat, c'est vieux à treize ans. Si les années ne sont pas les mêmes pour les hommes et pour les chats, ce doit être la même chose avec les secondes.

Liovka ne répondit pas tout de suite, les sourcils froncés, le regard ailleurs, puis il rit :

– Il s'en passe des choses dans ta tête ! Le temps des chats ! Einstein serait mort de rire.

– Qui ?

– Albert Einstein, le plus grand savant du XX^{e} siècle, de tous les temps peut-être. Il a découvert la relativité.

– La quoi ?...

– Tu ne peux pas comprendre pour le moment. Lis le bouquin, après on discutera.

– Bon. Diouchka ouvrit son cartable et essaya d'y caser le livre.

– Dis donc, il est plutôt bourré ! Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

– Rien, une brique.

– Une brique ! Pour quoi faire ?

Diouchka hésita, allait-il dire la vérité ? II n'osa pas.

– Je me fais les muscles.

– Tu es un type marrant, toi... Les muscles. Une brique dans un cartable.

– Si tu m'apprenais des prises de judo…

– Tu as de ces idées !

Ils se séparèrent. »

– Vladimir Tendriakov

« *Le martien* », nouvelle tirée des *Chroniques martiennes*, Ray Bradbury

© Denoël, 1954.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Henri Robillot



Le choix de Michel Bussi

« Les *Chroniques martiennes* sont un chef d'œuvre trop peu connu et relu. Il ne s'agit ni d'un roman, ni d'un recueil de nouvelles, mais du récit, étapes après étapes, à travers des galeries de personnages qu'on ne croise que le temps d'un chapitre, d'une colonisation. Certains épisodes sont drôles, d'autres tragiques, tous empreints d'humanité, et le regard porté sur la grande Histoire du futur toujours décalé. Chaque chronique contient une métaphore sublime. Celle du Martien est peut-être ma préférée. Ne sommes-nous pas toujours ce que les autres, ceux que l'on aime, veulent que nous soyons ? »

- Michel Bussi

« SEPTEMBRE 2036

Le Martien

Les montagnes bleues s'élevaient dans la pluie et la pluie tombait dans les longs canaux. Le vieux LaFarge et son épouse sortirent de leur maison pour la regarder.

"La première averse de la saison, fit observer LaFarge.

– Ça fait plaisir, dit sa femme.

– Elle est la bienvenue."

Ils refermèrent la porte. À l'intérieur, ils se réchauffèrent les mains au-dessus du feu. Au loin, par la fenêtre, ils apercevaient les flancs luisants de pluie de la fusée à bord de laquelle ils avaient quitté la Terre.

"Je n'ai qu'un regret, dit LaFarge en contemplant ses mains.

– Lequel ?

– De ne pas avoir pu emmener Tom avec nous.

– Enfin, Lafe !

– Je ne vais pas remettre ça ; excuse-moi.

– Nous sommes venus ici pour profiter de nos vieux jours en paix, pas pour penser à Tom. Il y a si longtemps qu'il est mort, on devrait essayer de l'oublier, lui et tout ce qu'on a laissé sur la Terre.

– Tu as raison." Il se remit à exposer ses mains à la chaleur, les yeux fixés sur le feu. "Je n'en parlerai plus.

C'est simplement que j'ai la nostalgie de nos balades en voiture du dimanche, quand on allait à Green Lawn Park mettre des fleurs sur sa tombe. C'étaient nos seules sorties."

La pluie bleutée tombait doucement sur la maison.

À neuf heures, ils se mirent au lit et restèrent allongés, tranquilles, la main dans la main, lui soixante-dix ans, elle soixante-quinze, dans la nuit pluvieuse.

"Anna ? fit-il à voix basse.

– Oui ?

– Tu n'as pas entendu quelque chose ?"

Tous deux écoutèrent la pluie et le vent.

"Rien, dit-elle.

– Quelqu'un qui sifflait.

Non, je n'ai pas entendu.

– Je vais quand même aller voir."

Il enfila sa robe de chambre et alla jusqu'à la porte d'entrée. Il hésita un instant, puis l'ouvrit en grand. La pluie lui mouilla le visage, glacée. Le vent soufflait.

Dehors se dressait une petite silhouette.

Un éclair fendilla le ciel et fit passer une lueur blanche sur le visage qui observait le vieux LaFarge debout sur le seuil.

"Qui est là ?" lança LaFarge en tremblant.

Pas de réponse.

"Qui est-ce ? Qu'est-ce que vous voulez ?"

Toujours pas un mot.

Il se sentait très faible, épuisé, engourdi. "Qui êtes-vous ?" cria-t-il.

Sa femme surgit derrière lui et lui prit le bras.

“Pourquoi cries-tu ?

– Il y a un petit garçon dans la cour qui ne veut pas me répondre, chevrota le vieil homme. Il ressemble à Tom !

– Viens te coucher, tu rêves.

– Mais il est là ! Regarde toi-même.”

Il fit bâiller un peu plus la porte à cet effet. Le vent froid soufflait, la pluie fine arrosait le sol et la silhouette immobile fixait sur eux un regard lointain. La vieille femme se figea sur le seuil.

“Allez-vous-en ! dit-elle en agitant la main. Allez-vous-en !

– Est-ce qu’on ne dirait pas Tom ?” demanda le vieil homme.

La silhouette ne bougeait pas.

“J’ai peur, dit la vieille femme. Ferme la porte et viens te coucher. Je ne veux pas me mêler de ça.”

Elle disparut dans la chambre à coucher en maugréant entre ses dents.

Le vieil homme resta sur place dans le froid que le vent faisait pleuvoir sur ses mains.

“Tom, appela-t-il doucement. Tom, si c’est toi, si par hasard c’est bien toi, Tom, je ne mettrai pas le verrou. Et si tu as froid et que tu veuilles venir te réchauffer, entre un peu plus tard et étends-toi près du feu ; il y a des carpettes de fourrure.”

Il referma la porte mais sans la verrouiller.

Sa femme le sentit se remettre au lit et frissonna :

“Quelle nuit affreuse. Je me sens si vieille, sanglota-t-elle.
– Chut, chut”, fit-il d’une voix apaisante avant de la serrer dans ses bras. “Allez, dors.”

Elle finit par s’endormir.

Alors, comme il tendait l’oreille, il entendit la porte d’entrée s’ouvrir tout doucement, laissant entrer la pluie et le vent, puis se refermer. Il entendit des pas feutrés du côté de la cheminée et une respiration paisible. “Tom”, dit-il pour lui tout seul.

Un éclair déchira les ténèbres.

Au matin le soleil était brûlant.

Mr. LaFarge ouvrit la porte du salon et jeta un rapide coup d’œil circulaire.

Devant le foyer, les carpettes étaient vides.

LaFarge soupira. “Je me fais vieux”, dit-il.

Il entreprit d’aller chercher un seau d’eau claire au canal pour faire sa toilette. Sur le seuil de la porte il faillit renverser le jeune Tom qui rapportait déjà un seau rempli à ras bord.

“Bonjour, papa !

– Bonjour, Tom.”

Le vieil homme s’écarta. Le gamin, pieds nus, se hâta de traverser la pièce, déposa son seau et se retoura en riant. “Une bien belle journée !

– Effectivement.” LaFarge n’en croyait pas ses yeux, L’enfant se comportait le plus naturellement du monde. Il se mit à se laver la figure dans l’eau.

Le vieil homme s’avança. “Tom, comment es-tu arrivé ici ? Tu es vivant ?

– Je ne devrais pas ?” L’enfant leva les yeux vers lui.

“Mais, Tom, Green Lawn Park, tous les dimanches, les fleurs et...”

LaFarge fut obligé de s’asseoir. L’enfant vint se tenir devant lui et lui prit la main. Le vieil homme sentit le contact des doigts chauds et fermes. “Tu es vraiment ici, ce n’est pas un rêve ?

– Tu veux que je sois ici, non ?” L’enfant semblait inquiet.

“Oui, oui, Tom !

– Alors pourquoi poser des questions ? Accepte-moi !

– Mais ta mère... le choc…

– Ne t’inquiète pas pour elle. Pendant la nuit, je vous ai chanté des chansons ; comme ça vous m’accepterez mieux, surtout elle. Je sais quel choc ça peut être. Attends qu’elle arrive, tu verras.” Il se mit à rire en secouant ses boucles cuivrées. Il avait des yeux très bleus, lumineux.

“Bonjour, vous deux.” La mère sortit de la chambre à coucher en relevant ses cheveux en un chignon. “Quelle belle journée, n’est-ce pas ?”

Tom se retourna et rit au nez de son père. “Tu vois ?”

Ils firent un déjeuner délicieux, tous les trois, à l’ombre derrière la maison. Mrs. LaFarge avait déniché une vieille bouteille de vin de tournesol qu’elle avait mise de côté et ils en burent tous un peu. Mr. LaFarge n’avait jamais vu sa femme aussi rayonnante. Si quelque doute subsistait dans son esprit à propos de Tom, elle ne s’en ouvrit point.

La chose lui paraissait parfaitement naturelle. Comme elle paraissait de plus en plus naturelle à LaFarge.

Tandis que maman débarrassait, LaFarge se pencha vers son fils et lui demanda en confidence : “Quel âge as-tu à présent, fiston ?

– Enfin, papa, tu ne le sais pas ? Quatorze ans, bien sûr.

– Qui es-tu en réalité ? Tu ne peux pas être Tom, mais tu es quelqu’un. Qui ?

– Non !” Effaré, l’enfant porta ses mains à son visage. “Tu peux me le dire. Je comprendrai. Tu es un Martien, n’est-ce pas ? J’ai entendu des histoires sur les Martiens.

Rien de précis. Des histoires d’après lesquelles les Martiens seraient devenus très rares et prendraient l’apparence de Terriens lorsqu’ils viennent parmi nous.

– Il y a quelque chose en toi... tu es Tom et tu n'es pas vraiment lui.

– Tu ne peux vraiment pas m'accepter et te taire ?" s'écria l'enfant, ses mains lui masquant complètement le visage. "Ne doute pas, je t'en supplie, ne doute pas de moi !" Il se détourna et quitta la table en courant.

"Tom, reviens !"

Mais le gamin filait déjà le long du canal en direction de la ville.

"Où s'en va Tom ?" s'enquit Anna en revenant chercher ce qui restait de vaisselle. Elle regarda son mari dans les yeux. "Tu lui as dit quelque chose qui l'a contrarié ?

– Anna, dit-il en lui prenant la main. Anna, tu ne te souviens de rien ? Green Lawn Park, une pierre tombale, la pneumonie de Tom ?

– Qu'est-ce que tu racontes ?" Elle se mit à rire.

"N'y pense plus", dit-il calmement.

Au loin, la poussière retombait le long du canal dans le sillage de Tom.

À cinq heures du soir, alors que le soleil déclinait, Tom revint. Il adressa un regard hésitant à son père. "Tu vas encore me poser des questions ? l'interrogea-t-il.

– Aucune."

Sourire éclatant de l'enfant. "Chouette.

– Où es-tu allé ?

– Aux abords de la ville. J'ai failli ne pas revenir. J'ai failli me faire..." L'enfant cherchait le mot juste. "... piéger.

– Comment ça, « piéger » ?

– Je suis passé devant une petite maison en fer-blanc et j'ai eu l'impression que je n'allais jamais pouvoir vous revoir. Je ne sais pas comment t'expliquer, c'est impossible, je ne vois pas ce que je pourrais te dire, même moi je n'y arrive pas ; c'est bizarre, je ne veux pas en parler.

– Alors n'en parlons pas. Va plutôt faire un brin de toilette. C'est l'heure du dîner."

L'enfant partit en courant.

Une dizaine de minutes plus tard, une barque arriva sur les eaux calmes du canal, transportant un grand échalas qui la faisait tranquillement avancer à l'aide d'une perche.

"Bonsoir, camarade LaFarge, dit-il en cessant de pousser.

– Bonsoir, Saul, quoi de neuf ?

– Toutes sortes de choses, ce soir. Tu connais ce type du nom de Nomland qui vit au bord du canal dans la cahute en fer-blanc ?"

LaFarge se raidit. "Oui ?

– Tu sais quel genre de canaille c'était ?

Le bruit a couru qu'il avait quitté la Terre parce qu'il avait tué un homme."

Saul prit appui sur sa perche humide et fixa LaFarge, "Tu te souviens du nom de l'homme qu'il a tué ?

– Gillings, non ?

– C'est ça. Gillings. Eh bien, il y a environ deux heures, Nomland s'est précipité en ville en criant qu'il avait vu Gillings, vivant, ici sur Mars, aujourd'hui, cet après-midi ! Il a essayé de se faire boucler en prison pour se protéger. Mais on n'a pas voulu de lui. Alors Nomland est retourné chez lui, et il y a de ça vingt minutes, à ce que j'ai entendu dire, il s'est fait sauter la cervelle. J'arrive tout juste de là-bas.

– Tiens, tiens, fit LaFarge.

– Il se passe de drôles de choses... Eh bien, bonne nuit, LaFarge.

– Bonne nuit."

La barque s'éloigna sur les eaux paisibles du canal.

"Le dîner est prêt", annonça Anna.

Mr. LaFarge s'assit devant son assiette et, couteau en main, scruta Tom. "Tom, dit-il, qu'est-ce que tu as fait cet après-midi ?

– Rien, fit Tom, la bouche pleine. Pourquoi ?

– Pour savoir, c'est tout." Le vieil homme glissa un coin de sa serviette de table dans son col.

À sept heures du soir, Anna voulut aller en ville. "Il y a des mois que je n'y ai pas mis les pieds", dit-elle. Mais Tom refusa. "J'ai peur de la ville, dit-il. Des gens. Je ne veux pas y aller.

– En voilà des idées ! Un grand garçon comme toi! Je ne veux pas entendre ça. Tu vas venir. C'est décidé.

– Anna, si le petit ne veut pas...", commença le vieil homme.

Mais il était inutile de discuter. Elle les poussa dans le bateau et ils remontèrent le canal sous le ciel étoilé. Tom couché sur le dos, les yeux clos ; impossible de savoir s'il dormait ou non. LaFarge ne le quittait pas des yeux, pensif. Qui est cet être, songea-t-il, qui a tout autant besoin d'amour que nous ? Qui est-il, et comment se fait-il que, surgi de sa solitude, il vienne dans le camp étranger adoptant la voix et le visage du souvenir et reste parmi nous, enfin accepté et heureux ? De quelle montagne sort-il, de quelle grotte, de quelle ultime petite race d'autochtones ayant survécu à l'arrivée des fusées venues de la Terre ? Le vieil homme secoua la tête. Impossible de répondre. En tout cas, c'était Tom.

LaFarge regarda la ville au loin et se sentit pénétré d'un vague malaise. Puis il se remit à songer à Tom et à Anna et pensa : Peut-être est-ce une erreur de ne garder Tom qu'un peu de temps, alors qu'on ne peut en attendre qu'ennuis et chagrin, mais comment renoncer à ce que nous avons souhaité par-dessus tout, même s'il ne doit rester qu'un jour avant de disparaître, creusant encore le vide, assombrissant encore les nuits, rendant les pluies nocturnes encore plus pénétrantes ? Autant nous faire rendre gorge que d'essayer de nous enlever cet enfant.

Et il le regarda, si tranquillement assoupi au fond du bateau. Tom gémit, en proie à quelque rêve. “Les gens, murmura-t-il dans son sommeil. Changer, toujours changer. Le piège.

– Là, là, mon petit.” LaFarge caressa les boucles soyeuses de l’enfant, qui se tut.

LaFarge aida sa femme et son fils à descendre du bateau.

“Nous y voilà !” Anna sourit aux lumières, écouta la musique qui venait des cabarets, les pianos, les phonographes, regarda les flâneurs qui se promenaient bras dessus, bras dessous dans les rues bondées.

“Je voudrais rentrer, dit Tom.

– C’est la première fois que je t’entends parler comme ça, dit sa mère. Avant, tu aimais bien les samedis soir en ville.

– Reste près de moi, murmura Tom. Je ne veux pas être pris au piège.”

Anna réussit à l’entendre. “Arrête de dire des bêtises.”

LaFarge s’aperçut que l’enfant lui avait pris la main. II la serra. “Je ne te lâche pas, mon petit Tommy.” Il regarda la foule qui allait et venait et cela l’inquiéta lui aussi. “On ne restera pas longtemps.

– Ça ne rime à rien, nous allons passer la soirée ici”, dit Anna.

Ils traversèrent une rue et trois ivrognes qui donnaient de la bande leur rentrèrent dedans. S’ensuivit une bousculade, une séparation, quelques demi-tours, et LaFarge se figea, tout étourdi.

Tom avait disparu.

“Où est-il passé ? demanda Anna d’un ton irrité. Il faut toujours qu’il file à la première occasion. Tom !” appela-t-elle.

LaFarge s’empressa de se frayer un chemin dans la foule, mais Tom s’était volatilisé.

“Il reviendra ; il sera au bateau quand on partira”, dit Anna en toute conviction en pilotant son mari vers le cinéma. Un remous soudain agita la foule, et un couple passa à toute allure à côté de LaFarge. Joe Spaulding et sa femme. Ils étaient hors de vue avant qu’il ait pu leur adresser la parole.

Il se retourna, l’air anxieux, acheta les billets et se laissa entraîner à contrecœur dans l’obscurité.

À onze heures Tom n’était pas à l’embarcadère.

Mrs. LaFarge devint très pâle.

– “Allons, maman, dit LaFarge, ne t’inquiète pas. Je vais le retrouver. Attends ici.

– Dépêche-toi.” Sa voix se perdit dans les ondulations de l’eau.

Il partit dans les rues nocturnes, les mains dans les poches. Partout, les lumières s’éteignaient une à une.

Quelques personnes étaient encore accoudées à leurs fenêtres, car la nuit était douce en dépit des nuages orageux qui continuaient de menacer ici et là au milieu des étoiles.

Tout en marchant, il se souvint des allusions répétées de l’enfant au piège qui le guettait, de sa peur des foules et des villes. Cela n’avait aucun sens, songea le vieil homme avec lassitude. Peut-être le gamin était-il parti pour toujours, peut-être n’avait-il jamais existé. LaFarge s’engagea délibérément dans une ruelle, fixant son attention sur les numéros.

“Salut, LaFarge.”

Assis sur le pas de sa porte, un homme fumait la pipe.

“Salut, Mike.

– Tu t’es disputé avec ta femme ? Tu te balades en attendant que ça passe ?

– Non. Je me promène, c’est tout.

– Tu as l’air d’avoir perdu quelque chose. À propos... on a retrouvé quelqu’un ce soir. Tu connais Joe Spaulding ? Tu te souviens de sa fille Lavinia ?

– Oui.” LaFarge eut soudain très froid. On aurait dit un rêve qui se répétait. Il savait déjà ce qui allait suivre.

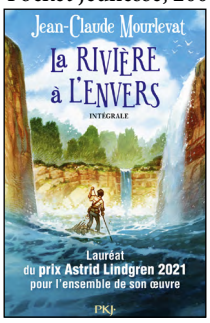
“Lavinia est revenue ce soir, dit Mike avant de tirer sur sa pipe. Tu te rappelles, elle s’était perdue au fond des mers mortes il y a à peu près un mois ? On pensait avoir retrouvé son corps, salement abîmé, et depuis ça n’allait plus très bien chez les Spaulding. Joe racontait partout qu’elle n’était pas morte, que ce n’était pas son cadavre.

Faut croire qu’il avait raison. Ce soir Lavinia a reparu.” »

- Ray Bradbury

La rivière à l'envers, Jean-Claude Mourlevat

© Pocket Jeunesse, 2000.



Le choix de Michel Bussi

« *L'histoire que voici*, pour paraphraser Jean-Claude Mourlevat, a ceci d'étonnant que, dès les premiers mots, elle vous enveloppe dans une bulle hors du temps. *C'était autrefois…* Et dès la première scène, le lecteur comprend que le voyage sera délicieux, drôle, poétique, et sans cesse surprenant. *La rivière à l'envers* est un trésor d'imagination, un bonbon acidulé déjà devenu un classique étudié dans les écoles. Un peu comme un gamin farceur devient, presque pour rire, le premier de la classe. »

- Michel Bussi

« PROLOGUE

L'histoire que voici se passe en un temps où l'on n'avait pas encore inventé le confort moderne.

Les jeux télévisés n'existaient pas, ni les voitures avec airbags, ni les magasins à grande surface. On ne connaissait même pas les téléphones portables ! Mais il y avait déjà les arcs-en-ciel après la pluie, la confiture d'abricot avec des amandes dedans, les bains de minuit improvisés, enfin toutes ces choses qu'on continue à apprécier de nos jours. Il y avait aussi, hélas, les chagrins d'amour et le rhume des foins, contre lesquels on n'a toujours rien trouvé de vraiment efficace.

Bref, c'était... autrefois.

CHAPITRE PREMIER

LES OISEAUX DE PASSAGE

L'épicerie de Tomek était la dernière maison du village. C'était une petite boutique toute simple avec, au-dessus de la vitrine, l'inscription ÉPICERIE peinte en lettres bleues. Quand on poussait la porte, une clochette tintait joyeusement, ding ding, et Tomek se tenait devant vous, souriant dans son tablier gris d'épicier. C'était un garçon aux yeux rêveurs, assez grand pour son âge, plutôt osseux. Il ne servirait à rien de faire le détail des articles que Tomek vendait dans son épicerie.

Un livre entier n'y suffirait pas, alors qu'un seul mot convient pour le dire, et ce mot c'est justement : "tout". Tomek vendait "tout". Entendons par là des choses utiles et raisonnables, comme les tapettes à mouches et l'élixir "Contrecoups" de l'abbé Perdrigeon, mais aussi et bien sûr des objets indispensables comme les bouillottes en caoutchouc et les couteaux à ours.

Comme Tomek vivait dans son magasin, ou plutôt dans l'arrière-boutique de son magasin, il ne fermait jamais. Il y avait bien une petite pancarte accrochée à l'entrée, mais elle était toujours tournée du même côté, celui qui indiquait OUVERT.

Ce n'était pas pour autant un défilé continuel.

Non. Les gens du village étaient respectueux et se gardaient bien de déranger à toute heure. Ils savaient seulement qu'en cas de besoin urgent, Tomek les dépannerait avec gentillesse, même au milieu de la nuit. Il ne faut pas croire non plus que Tomek ne quittait jamais sa boutique. Bien au contraire, il lui arrivait souvent d'aller se dégourdir les jambes ou même de s'absenter pour une demi-journée. Mais dans ce cas-là, le magasin restait ouvert et les clients se servaient tout seuls.

À son retour, Tomek trouvait un petit mot sur le comptoir : "Pris un rouleau de ficelle à saucisson. Line" accompagné de l'argent du règlement, ou bien : "Pris mon tabac. Paierai demain. Jak."

Ainsi tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme on dit, et cela aurait pu durer des années et même des siècles sans qu'il arrivât rien de particulier.

Seulement voilà, Tomek avait un secret. Oh, ce n'était rien de mal ni de tellement extraordinaire. Cela lui était venu avec tant de lenteur qu'il ne s'était aperçu de rien. Exactement comme les cheveux qui poussent sans qu'on s'en rende compte : un beau jour ils sont trop longs et voilà.

Un beau jour donc, Tomek se retrouva avec cette pensée qui avait poussé à l'intérieur de sa tête au lieu de pousser dessus, et qu'on pouvait résumer ainsi : il s'ennuyait. Mieux

que cela, il s'ennuyait… beaucoup. Il avait envie de partir, de voir le monde. Depuis la petite fenêtre de son arrière-boutique, il regardait souvent la vaste plaine où le blé de printemps se balançait avec grâce, semblable aux vagues de la mer. Et seul le ding ding de la sonnette à la porte de la boutique pouvait l'arracher à sa rêverie. D'autres fois, très tôt, il allait marcher sur les chemins qui se perdaient dans la campagne, dans le bleu si tendre des champs de lin au petit jour, et cela lui arrachait le cœur de devoir rentrer à la maison.

Mais c'est à l'automne surtout, au moment où les oiseaux de passage traversaient le ciel, dans leur grand silence, que Tomek ressentait avec le plus de violence le désir de s'en aller. Les larmes lui en venaient aux yeux tandis qu'il regardait les oies sauvages disparaître à grands coups d'aile à l'horizon. Malheureusement, on ne part pas comme cela quand on s'appelle Tomek et qu'on est responsable de l'unique épicerie du village, cette épicerie que son père avait tenue avant lui, et son grand-père avant son père. Qu'auraient pensé les gens ? Qu'il les abandonnait ? Qu'il n'était pas bien avec eux ? Qu'il ne se plaisait plus au village ? En tout cas, ils n'auraient pas compris. Cela les aurait rendus tristes. Or, Tomek ne supportait pas de faire de la peine à autrui. Il résolut donc de rester et de garder son secret pour lui. Il fallait être patient, se disait-il, l'ennui finirait bien par s'en aller comme il était venu, lentement, avec le temps, sans qu'il s'en aperçoive...

Hélas, ce fut tout le contraire qui arriva. Sans compter qu'un événement considérable allait bientôt réduire à néant tous les efforts que Tomek faisait pour être raisonnable.

C'était la fin de l'été, un soir qu'il avait laissé la porte de sa boutique ouverte pour profiter de la fraîcheur de la nuit. Il était occupé à faire ses comptes sur son grand cahier spécial, à la lumière d'une lampe à huile, et il suçotait, rêveur, son crayon à papier, quand une voix claire le fit presque sursauter:

– Est-ce que vous vendez des sucres d'orge ?

Il leva la tête et vit la plus jolie personne qu'on puisse imaginer. C'était une jeune fille de douze ans environ, brune comme on peut l'être, en sandales et dans une robe en piteux état. À sa ceinture pendait une gourde de cuir. Elle était entrée sans bruit par la porte ouverte, si bien qu'on aurait dit une apparition, et maintenant elle fixait Tomek de ses yeux noirs et tristes :

– Est-ce que vous vendez des sucres d'orge ?

Alors Tomek fit deux choses en même temps.

La première, ce fut de répondre :

– Oui, je vends des sucres d'orge.

Et la seconde chose que fit Tomek, lui qui de toute sa vie ne s'était pas retourné trois fois sur une fille, ce fut de tomber amoureux de ce petit brin de femme, d'en tomber amoureux instantanément, complètement et définitivement.

Il prit un sucre d'orge dans un bocal et le lui tendit. Elle le cacha aussitôt dans une poche de sa robe. Mais elle ne semblait pas vouloir s'en aller. Elle restait là à regarder les rayons et les rangées de petits tiroirs qui occupaient un mur tout entier.

– Qu'avez-vous dans tous ces petits tiroirs ?

– J'ai... tout, répondit Tomek. Enfin tout le nécessaire…

– Des élastiques à chapeau ?

– Oui, bien sûr.

Tomek escalada son échelle et ouvrit un tiroir tout en haut :

– Voilà.

– Et des cartes à jouer ?

Il redescendit et ouvrit un autre tiroir :

– Voilà.

Elle hésita, puis un sourire timide se forma sur ses lèvres. Cela l'amusait visiblement :

– Et des images... de kangourou ?

Tomek dut réfléchir quelques secondes puis il se précipita vers un tiroir sur la gauche :

– Voilà.

Cette fois, les yeux sombres de la petite s'éclairèrent tout à fait. C'était si charmant de la voir heureuse que le cœur de Tomek se mit à faire des bonds dans sa poitrine.

– Et du sable du désert ? Du sable qui serait encore chaud?

Tomek gravit encore une fois son échelle et prit dans un tiroir une petite fiole de sable orange.

Il redescendit, fit couler le sable sur son cahier spécial pour que la jeune fille puisse le toucher.

Elle le caressa avec le dos de la main puis promena dessus le bout de ses doigts agiles.

– Il est tout chaud...

Comme elle s'était approchée très près du comptoir, Tomek sentit sa chaleur à elle, et plus que sur le sable chaud, c'est sur son bras doré qu'il aurait voulu poser sa main. Elle le devina sans doute et reprit :

– Il est aussi chaud que mon bras…

Et de sa main libre elle prit la main de Tomek et la posa sur son bras. Les reflets de la lampe à huile jouaient sur son visage. Cela dura quelques secondes, au bout desquelles elle se dégagea en un mouvement léger, virevolta dans la boutique puis pointa enfin son doigt au hasard vers l'un des trois cents petits tiroirs :

– Et dans celui-ci, qu'avez-vous dans celui-ci ?

– Oh, ce ne sont que des dés à coudre... répondit Tomek en versant le sable dans la fiole grâce à un entonnoir.

– Et dans celui-ci ?

– Des dents de Sainte Vierge... ce sont des coquillages assez rares…

– Ah, fit la petite, déçue. Et dans celui-là ?

– Des graines de séquoia... Je peux vous en donner

quelques-unes si vous voulez, je vous les offre, mais ne les semez pas n'importe où, car les séquoias peuvent devenir très grands...

Tomek avait cru lui faire plaisir en disant cela. Mais ce fut tout le contraire. Elle redevint grave et songeuse. À nouveau ce fut le silence.

Tomek n'osait plus rien dire. Un chat fit mine d'entrer par la porte restée ouverte. Il s'avança avec lenteur, mais Tomek le chassa d'un geste brusque de la main. Il ne voulait pas être dérangé.

– Ainsi vous avez tout dans votre magasin ? Vraiment tout? dit la jeune fille en levant les yeux vers lui. Tomek se trouva un peu embarrassé.

– Oui.... enfin tout le nécessaire... répondit-il avec ce qu'il fallait de modestie.

– Alors, dit la petite voix fragile et hésitante, mais soudain pleine d'un fol espoir, sembla-t-il à Tomek, alors vous aurez peut-être... de l'eau de la rivière Qjar ?

Tomek ignorait ce qu'était cette eau. Il ignorait aussi où pouvait se trouver cette rivière Qjar.

La jeune fille le vit bien, une ombre passa dans ses yeux et elle répondit sans qu'il eût à le demander :

– C'est l'eau qui empêche de mourir, vous ne le saviez pas ?

Tomek secoua doucement la tête, non, il ne le savait pas.

– J'en ai besoin... fit la petite.

Puis elle tapota la gourde qui pendait à sa ceinture et ajouta :

– Je la trouverai et je la mettrai là...

Tomek aurait bien voulu qu'elle lui en dise plus, mais déjà elle s'avançait vers lui en dépliant un mouchoir dans lequel elle tenait quelques pièces de monnaie.

– Je vous dois combien pour le sucre d'orge ?

– Un sou... s'entendit murmurer Tomek.

La jeune fille posa la pièce sur le comptoir, regarda encore une fois les trois cents petits tiroirs et fit à Tomek un dernier sourire.

– Au revoir.

Puis elle sortit de la boutique.

– Au revoir... bredouilla Tomek.

La lampe à huile faiblissait. Il reprit place sur sa chaise, derrière le comptoir. Sur son grand cahier spécial encore ouvert, il y avait le sou de l'inconnue et quelques grains de sable orange. »

- Jean-Claude Mourlevat

La vie devant soi, Romain Gary (Émile Ajar)

© Mercure de France, 1975.



Le choix de Barbara Carlotti

« Romain Gary publie *La Vie devant soi* en 1975 sous le nom d'Émile Ajar. Madame Rosa, vieille juive rescapée d'Auschwitz, ancienne prostituée, tient une pension clandestine pour les gosses "nés de travers". Momo, petit Arabe de Belleville d'une dizaine d'années, aime de tout son cœur cette seule "mère" qui lui reste et l'accompagnera jusqu'au bout. Plaidoyer pour la mixité, ce récit virtuose m'a émue aux larmes et nous emporte avec cette langue de l'enfance. Dans cet extrait, la lionne dont Momo rêve chaque nuit et qui le protège inquiète Rosa, alors que c'est elle qui lui a donné cette idée d'une loi des animaux meilleure que celle des humains. Gary montre le paradoxe de la relation entre l'enfant et l'adulte : ce à quoi l'on croit pour tenir, et ce dont on se méfie quand on veut protéger. Le cauchemar de Rosa est celui de faillir à sa mission : sauver les enfants. Ce que l'on doit s'employer à faire, coûte que coûte, pour construire une société meilleure. »

- Barbara Carlotti

« Madame Rosa se tourmentait beaucoup pour ma santé, elle disait que j'étais atteint de troubles de précocité et j'avais déjà ce qu'elle appelait l'ennemi du genre humain qui se mettait à grandir plusieurs fois par jour. Son plus grand souci après la précocité, c'était les oncles ou les tantes, quand les vrais parents mouraient dans un accident d'automobile et les autres ne voulaient pas vraiment s'en occuper mais ne voulaient pas non plus les donner à l'Assistance, ça aurait fait croire qu'ils n'avaient pas de cœur dans le quartier. C'est alors qu'ils venaient chez nous, surtout si l'enfant était consterné. Madame Rosa appelait un enfant consterné quand il était frappé de consternation, comme ce mot l'indique. Ça veut dire qu'il ne voulait vraiment rien savoir pour vivre et devenait antique. C'est la Pire chose qui peut arriver à un môme, en dehors du reste.

Quand on lui amenait un nouveau pour quelques jours ou à la petite semaine, Madame Rosa l'examinait sous tous rapports, mais surtout pour voir s'il n'était pas consterné. Elle lui faisait des grimaces pour l'effrayer ou bien elle mettait un gant où chaque doigt était un polichinelle ce qui fait toujours rire les mômes qui ne sont pas consternés mais les autres, c'est comme s'ils étaient pas de ce monde et c'est pour ça qu'on les appelle antiques. Madame Rosa ne pouvait pas les accepter, c'est un travail de tous les instants et elle n'avait pas de main-d'œuvre. Une fois, une Marocaine qui se défendait en maison à la Goutte d'Or lui avait laissé un môme consterné et puis elle était morte sans laisser d'adresse. Madame Rosa a dû le donner à un organisme avec des faux-papiers pour prouver qu'il existait et elle en a été malade, car il n'y a rien de plus triste qu'un organisme.

Même avec les mômes en bonne santé, il y avait des risques. Vous ne pouvez pas forcer les parents inconnus à reprendre un gosse quand il n'y a pas de preuves légales contre eux. Les mères dénaturées, il n'y a pas de pires. Madame Rosa disait que la loi est mieux faite chez les animaux et que chez nous, c'est même dangereux d'adopter un môme. Si la vraie mère veut venir l'emmerder après parce qu'il est heureux, elle a le droit pour elle. C'est pourquoi les faux-papiers sont les meilleurs au monde et s'il y a une salope qui s'aperçoit deux ans après que son môme est heureux chez les autres et qu'elle veut le récupérer pour le perturber, si on lui a fait des faux-papiers en règle elle ne le retrouvera jamais, et ça lui donne une chance à courir.

Madame Rosa disait que chez les animaux c'est beaucoup mieux que chez nous, parce qu'ils ont la loi de la nature, surtout les lionnes. Elle était pleine d'éloges pour les lionnes. Lorsque j'étais couché, avant de m'endormir, je faisais parfois sonner à la porte, j'allais ouvrir et il y avait là une lionne qui voulait entrer pour défendre ses petits. Madame Rosa disait que les lionnes sont célèbres pour ça et elles se feraient tuer plutôt que de reculer. C'est la loi de la jungle et si la lionne ne défendait pas ses petits, personne ne lui ferait confiance.

Je faisais venir ma lionne presque toutes les nuits. Elle entrait, sautait sur le lit et elle nous léchait la figure, car les autres aussi en avaient besoin et c'était moi l'aîné, je devais m'occuper d'eux. Seulement, les lions ont mauvaise réputation parce qu'il faut bien qu'ils se nourrissent comme tout le monde, et quand j'annonçais aux autres que ma lionne allait entrer, ça commençait à gueuler là-dedans et même Banania s'y mettait et pourtant Dieu sait qu'il se foutait de tout, celui-

là, à cause de sa bonne humeur proverbiale. J'aimais bien Banania, qui a été pris par une famille de Français qui avaient de la place et un jour j'irai le voir.

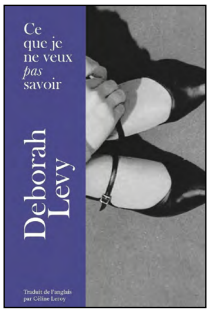
Finalement Madame Rosa a appris que je faisais venir une lionne pendant qu'elle dormait. Elle savait que c'était pas vrai et que je rêvais seulement des lois de la nature mais elle avait un système de plus en plus nerveux et l'idée qu'il y avait des bêtes sauvages dans l'appartement lui donnait des terreurs nocturnes. Elle se réveillait en hurlant parce que chez moi c'était un rêve mais chez elle ça devenait un cauchemar et elle disait toujours que les cauchemars, c'est ce que les rêves deviennent toujours en vieillissant. On se faisait deux lionnes complètement différentes, tous les deux, mais qu'est-ce que vous voulez. »

- Romain Gary (Émile Ajar)

Ce que je ne veux pas savoir, Deborah Levy

© éditions du sous-sol, 2020.

Traduit de l'anglais par Céline Leroy



Le choix de Barbara Carlotti

« Dans *Ce que je ne veux pas savoir*, premier volet de la trilogie autobiographique de Deborah Levy, qui a été pour moi un véritable émerveillement et une prise de conscience féministe, elle revient sur un souvenir d'enfance : Johannesburg, 1964, sous l'apartheid. Elle a cinq ans et découvre la neige. Son père l'entraîne dans le jardin pour faire un bonhomme de neige. Le soir même, il est arrêté. Le bonhomme se transforme alors en "fantôme de neige", métaphore de l'enlèvement du père. Une mémoire vive d'enfant qui doit d'un coup accepter la réalité des adultes : l'injustice, la menace, la peur, le manque et la lutte s'inscrivent en elle et changent son regard sur le monde. »

- Barbara Carlotti

« I. JOHANNESBURG, 1964

Il neige sur l'Afrique du Sud en plein apartheid. Il neige sur un zèbre et il neige sur un serpent. Il neige sur les lunettes de mon père et pendant un moment, je ne vois plus ses yeux. J'ai cinq ans et je n'ai vu la neige que dans les livres illustrés. Mon père me prend par la main et nous descendons les marches de la véranda rouge pour rejoindre le jardin et observer notre pêcher de plus près. Il est couvert de cristaux de glace. Nous allons faire un bonhomme de neige même si nous n'avons ni gants ni écharpes assez chaudes, peu importe, dit papa, allons-y, ce n'est pas tous les jours qu'il neige en Afrique.

D'abord, nous fabriquons le corps, ramassons des poignées de cette neige miraculeuse de Johannesburg et les tapotons pour leur donner la forme d'un dôme rebondi. Nous fabriquons la tête du bonhomme de neige en dernier, lui dessinons un large sourire avec une brindille tombée du pêcher. Que fait-on pour les yeux ? Je retourne dans la maison en courant et reviens avec deux biscuits au gingembre. Nous creusons des trous et enfonçons les biscuits ronds dans la tête de neige. À la nuit tombée, nous regagnons l'intérieur de notre bungalow de location situé dans la banlieue de Norwood, gravissons les marches cirées qui mènent à la véranda rouge qui mène à la porte qui ouvre sur la cuisine où un sac en coton rempli d'oranges est appuyé contre le mur du placard dont la peinture s'écaille.

À l'extérieur, le bonhomme de neige se dresse sous les étoiles africaines. Demain, nous le ferons encore plus grand et plus gros, et nous lui trouverons une écharpe.

Cette nuit-là, alors que j'étais couchée, l'unité spéciale des services de la sûreté frappe à la porte de notre bungalow. Ils cherchent mon père et lui disent de faire sa valise. Deux des policiers fument des cigarettes dans le jardin sous le regard du bonhomme de neige aux yeux ronds et creux. La valise que mon père prépare est très petite. Est-ce que ça veut dire qu'il reviendra bientôt ? Les hommes ont leurs grosses mains posées sur ses épaules. Papa essaye de me sourire. Un sourire comme celui du bonhomme de neige, qui remonte aux commissures. Voilà que les hommes le font sortir au pas de course, ces hommes dont je sais, parce que j'ai surpris une conversation entre papa et maman à leur sujet, qu'ils torturent des gens et qu'ils ont parfois des croix gammées tatouées sur les poignets. Une voiture est garée devant la maison. Les hommes parlent avec un accent et lancent : "FITE FITE FITE." La voiture blanche s' éloigne avec mon père à l'intérieur. Je lui fais signe, mais lui non.

Quand je vais dans le jardin en pyjama, je pose une question au bonhomme de neige. Je lui parle comme d'autres parlent à Dieu, je lui parle dans ma tête et il me répond.

"Qu'est-ce qui va se passer ?"

Le bonhomme de neige me dit: "Ton père va être jeté au fond d'un donjon et torturé et il hurlera toute la nuit et tu ne le reverras plus jamais."

Je sens que quelqu'un me caresse les cheveux. Puis les larges mains brunes de Maria me couvrent le visage, ses paumes pressées contre mes joues. Maria est une grande femme zouloue qui garde dans sa poche une réserve secrète de bonbons oblongs et caoutchouteux appelés Pinkies, emballés dans du papier paraffiné. Maria pleure, elle aussi. Elle dit : "Si tu ne crois pas à l'apartheid tu peux finir en prison. Il va falloir être courageuse aujourd'hui et demain, comme beaucoup d'enfants doivent être courageux parce que leur père et leur mère ont eux aussi été emmenés."

Maria vit avec nous, et c'est ma nounou. Elle a une fille de mon âge qui s'appelle Thandiwe, mais Maria dit que l'autre nom de Thandiwe est Doreen pour que les Blancs puissent le prononcer. Maria se prénomme en réalité Zama. Je peux dire Zama, mais elle dit de l'appeler Maria, un prénom italien et espagnol, ainsi que me l'a expliqué ma mère.

"Maria, qu'est-ce qu'elle fait, Thandiwe, maintenant ?"

Chaque fois que j'interroge Maria sur sa fille, elle claque la langue. Je crois que ça signifie ARRÊTE, arrête de me poser des questions sur Thandiwe. Quand nous revenons à la cuisine, elle me dit de lui passer de la Vaseline sur les pieds. Maria garde toujours un pot de Vaseline dans sa poche avec les Pinkies. Elle le sort et je m'assois par terre pour qu'elle puisse caler son pied droit sur mes genoux. La peau à l'arrière de ses talons est sèche et crevassée, et c'est pour ça que je suis chargée de lui "astiquer" les pieds à l'aide de la gelée huileuse jusqu'à ce que mes doigts me brûlent. En même temps, je regarde ma mère passer des appels à des avocats et des amis pendant que mon frère d'un an, Sam, dort contre son épaule. Quand maman fait signe du regard à Maria, je sais qu'elle ne veut pas que j'entende ce qu'elle dit.

"Maria, qu'est-ce qu'elle fait, Thandiwe, maintenant ?"

Une semaine plus tôt, Thandiwe est venue à la maison et Maria nous a mises ensemble dans la baignoire avant de nous frotter avec un pain de savon Lux tout neuf. Nous nous dévisagions et tenions le savon à tour de rôle. Maria nous a même donné un Pinkie chacune donc ce devait être un jour spécial, puis elle a passé de la Vaseline sur nos lèvres gercées par le soleil. Quand Thandiwe a dû quitter la maison, elle a crié comme un tuyau d'arrosage qu'on aurait lacéré. Les larmes lui giclaient des yeux et coulaient sur la serviette qu'elle avait autour de la taille. Elle a pleuré pendant que sa mère la tenait sur ses genoux et lui enfilait ses chaussures d'école flambant neuves qu'elle avait achetées avec son salaire. Les bras de sa petite fille sentaient le savon Lux et lui entouraient le cou. Thandiwe n'était pas censée se trouver dans notre maison parce qu'elle était noire. J'ai dû promettre de ne le dire à personne, à personne personne. Parfois j'appelais Thandiwe Doreen, parfois non. Doreen pleurait encore quand Maria a quitté le bungalow pour l'accompagner à l'arrêt du bus "réservé aux Noirs" qui la ramènerait là où elle vivait dans le "township". Maria lui a dit qu'elle devait être courageuse et que sa grand-mère avait hâte de voir ses nouvelles chaussures.

Regarder Thandiwe essayer d'être courageuse était la pire chose qui me soit jamais arrivée jusque-là, en dehors de l'arrestation de papa. Je ne sais pas ce qui est arrivé après que j'ai eu passé de la Vaseline sur les pieds de Maria, mais plus tard, j'étais au lit avec ma mère allongée à côté de moi. Quand nos têtes se sont touchées, il y avait de la douleur et il y avait aussi de l'amour.

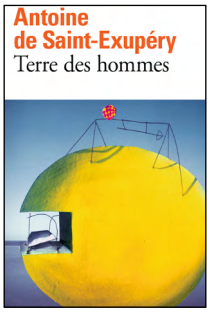
Le lendemain matin, le bonhomme de neige avait fondu. Il avait disparu exactement comme papa.

Qu'est-ce qu'un bonhomme de neige ? C'est une présence paternelle ronde fabriquée par des enfants pour garder un œil sur la maison. Il pèse lourd, il ne manque pas de matière, mais manque de substance, il est fragile, spectral. À la seconde où on lui a donné des yeux en biscuit, j'ai su qu'il s'était transformé en fantôme de neige. »

- Deborah Levy

Terre des hommes, Antoine de Saint-Exupéry

© Gallimard, 1929.



Le choix de Timothée de Fombelle

« Quand je cherche l'esprit d'enfance chez Saint-Exupéry, je ne le trouve pas dans la blondeur du Petit Prince mais dans la silhouette ombrageuse de deux petites filles qui surgissent au détour des pages de *Terre des hommes.* L'avion de l'auteur se pose dans un champ perdu d'Argentine. Une vieille Ford vient le chercher et l'emmène dans une maison vaste et mystérieuse. Il y a dans son regard posé sur ces deux petites habitantes le mélange de respect, de fascination, de crainte que provoque l'enfance intacte chez ceux qui savent la regarder. »

- **Timothée de Fombelle**

« Les deux jeunes filles réapparurent aussi mystérieusement, aussi silencieusement qu'elles s'étaient évanouies. Elles s'assirent à table avec gravité. Elles avaient sans doute nourri leurs chiens, leurs oiseaux, ouvert leurs fenêtres à la nuit claire, et goûté dans le vent du soir l'odeur des plantes. Maintenant, dépliant leur serviette, elles me surveillaient du coin de l'œil, avec prudence, se demandant si elles me rangeraient ou non au nombre de leurs animaux familiers. Car elles possédaient aussi un iguane, une mangouste, un renard, un singe et des abeilles. Tout cela vivant pêle-mêle, s'entendant à merveille, composant un nouveau paradis terrestre. Elles régnaient sur tous les animaux de la création, les charmant de leurs petites mains, les nourrissant, les abreuvant, et leur racontant des histoires que, de la mangouste aux abeilles, ils écoutaient.

Et je m'attendais bien à voir deux jeunes filles si vives mettre tout leur esprit critique, toute leur finesse, à porter sur leur vis-à-vis masculin, un jugement rapide, secret et définitif. Dans mon enfance, mes sœurs attribuaient ainsi des notes aux invités qui, pour la première fois, honoraient notre table. Et, lorsque la conversation tombait, on entendait soudain, dans le silence, retentir un : "Onze !" dont personne, sauf mes sœurs et moi, ne goûtait le charme.

Mon expérience de ce jeu me troublait un peu. Et j'étais d'autant plus gêné de sentir mes juges si avertis. Juges qui savaient distinguer les bêtes qui trichent des bêtes naïves, qui savaient lire au pas de leur renard s'il était ou non d'humeur abordable, qui possédaient une aussi profonde connaissance de mouvements intérieurs.

J'aimais ces yeux si aiguisés et ces petites âmes si droites, mais j'aurais tellement préféré qu'elles changeassent de jeu. Bassement pourtant et de peur du "onze" je leur tendais le sel, je leur versais le vin, mais je retrouvais, en levant les yeux, leur douce gravité de juges que l'on n'achète pas.

La flatterie même eût été vaine : elles ignoraient la vanité. La vanité, mais non le bel orgueil, et pensaient d'elles, sans mon aide, plus de bien que je n'en aurais osé dire. Je ne songeais même pas à tirer prestige de mon métier, car il est autrement audacieux de se hisser jusqu'aux dernières branches d'un platane et cela, simplement, pour contrôler si la nichée d'oiseaux prend bien ses plumes, pour dire bonjour aux amis.

Et mes deux fées silencieuses surveillaient toujours si bien mon repas, je rencontrais si souvent leur regard furtif, que j'en cessai de parler. Il se fit un Silence et pendant ce silence quelque chose siffla légèrement sur le parquet, bruissa sous la table, puis se tut. Je levai des yeux intrigués. Alors, sans doute satisfaite de son examen, mais usant de la dernière pierre de touche, et mordant dans son pain de ses jeunes dents sauvages, la cadette m'expliqua simplement, avec une candeur dont elle espérait bien, d'ailleurs, stupéfier le barbare, si toutefois j'en étais un :

– C'est les vipères.

Et se tut, satisfaite, comme si l'explication eût dû suffire à quiconque n'était pas trop sot. Sa sœur glissa un coup d'œil en éclair pour juger mon premier mouvement, et toutes deux penchèrent vers leur assiette le visage le plus doux et le plus ingénu du monde.

– Ah!... C'est les vipères...

Naturellement ces mots m'échappèrent. Ça avait glissé dans mes jambes, ça avait frôlé mes mollets, et c'étaient des vipères...

Heureusement pour moi je souris. Et sans contrainte : elles l'eussent senti. Je souris parce que j'étais joyeux, parce que cette maison, décidément, à chaque minute me plaisait plus ; et parce que aussi j'éprouvais le désir d'en savoir plus long sur les vipères. L'aînée me vint en aide :

– Elles ont leur nid dans un trou, sous la table.

– Vers dix heures du soir elles rentrent, ajouta la sœur. Le jour, elles chassent.

A mon tour, à la dérobée, je regardai ces jeunes filles. Leur finesse, leur rire silencieux derrière le paisible visage. Et j'admirais cette royauté qu'elles exerçaient...

Aujourd'hui, je rêve. Tout cela est bien lointain.

Que sont devenues ces deux fées ? »

- Antoine de Saint-Exupéry

Je veux regarder longtemps leurs visages, Thomas Vinau

© La Fosse aux Ours, 2025.



Le choix de Timothée de Fombelle

« Sur chaque enfant raconté par la littérature plane le péril de la fin de l'enfance. L'enfance est un état provisoire. Mais on trouve dans un tout petit livre paru en 2025 la tentative désespérée de la saisir au vol, de la figer comme un diamant, en l'enfermant dans la chambre d'un appareil photo. Thomas Vinau, poète et romancier, est parti d'une photographie rayonnante des enfants d'Izieu, ces quarante-quatre enfants raflés en 1944 dans la colonie de vacances où ils étaient. Et par miracle, cet instantané et ces mots accordent soudain l'éternité à l'enfance la plus menacée. »

- **Timothée de Fombelle**



Photographie de Serge Pludermacher

« Je veux regarder longtemps leurs visages. Leurs sourires en coin, leurs clins d'œil. Celui-là avec la langue tirée, cet autre les yeux fermés. Leurs grimaces sont pleines de soleils. Ils sont éblouis. Je veux prendre le temps d'étudier leurs détails. Bras bronzés, crasse de chaleur, cheveux en bataille, coiffés, ou relevés en arrière. Deux ou trois ont le crâne rasé, les plus jeunes – têtes à poux peut-être. Certains sont torse nu, d'autres en maillots ou débardeurs, la petite au centre, coincée entre une fillette habillée d'un pull et une autre en robe à carreaux avec un col, est en culotte.

Un par un, la beauté.

À l'arrière du groupe, les plus grands portent les plus petits sur les épaules qui ont calé leurs pieds sous leurs coudes repliés, leurs mains sur leurs têtes. Ils sont en confiance, souriants, perchés, forts comme au sommet d'un château fort, presque à toucher le ciel.

Au centre, se tiennent droits et debout, les deux semblant plus âgés, un garçon et une fille, adolescents, avec un air d'adulte, une expression, moins enfantine sur le visage, particulièrement la jeune fille. Ils affichent déjà les traits durs de la conscience, quelque chose au-dessus du nez, dans leur façon de fixer le regard, leurs fronts, leurs lèvres, cette manière de se tenir droits aussi, debout, de ne plus se tortiller. Lui, avec ses larges mains, la nuque un peu penchée, tête inclinée vers le bas, qu'il relève en plissant pour regarder l'objectif malgré la lumière, ce qui produit un drôle d'effet de rides, autour des yeux, sur le front, les joues, les pommettes, ajouté à ce sourire qui hésite.

Son visage semble précocement vieux, usé avant l'heure, avant le reste du corps et de l'allure, amaigri, fatigué peut-être. Elle, presque une jeune femme déjà, en porte une costaude sur ses épaules et pourtant elle ne se voûte pas, garde le menton levé, buste dressé. Leur sourire à tous les deux n'est pas le même que celui des jeunes qui les entourent. Ce sourire des grands, le garçon et la fille, c'est le sourire de celui qui en a déjà vu, à qui on ne raconte plus d'histoire. Eux savent ce qu'il se passe, le contexte, pourquoi ils sont là, mais pas encore, je suppose, j'espère, quand ni comment ils partiront.

Les autres sont encore entièrement dans l'enfance, totaux comme la tête à Toto, espiègles, maladroits, pétillants, gigoteurs. Il y en a deux que l'on ne voit pas, ils ne sont pas de face, condamnés à l'invisible pour moi, je ne pourrai jamais regarder, embrasser avec mes yeux, tenir ou du moins frôler leurs expressions, leurs regards leurs détails, ce qui fait notre commun d'humain.

Perdu d'abord, le visage de celle en pull, manches retroussées, cheveux mi-longs, ondulants, peut-être porte-t-

elle des lunettes, comment être sûr puisqu'elle tourne la tête, regarde derrière, en direction de la grande qui a dû lui dire quelque chose ou l'embêter, plaisanter pour la déstabiliser, en lui faisant croire, par exemple, qu'une bête lui grimpait dans le dos. Une main sur la hanche, elle se tient dans la rangée du milieu, la rangée de ceux qui sont accroupis ou à genoux, comme pour une équipe de foot, à côté de la toute petite en culotte, elle tourne entièrement la tête. Je ne verrai jamais ses yeux, sa bouille, sa moue.

Et puis devant elle, dans la rangée de ceux qui sont assis sur leurs fesses, il y en a un tout minus également, version le Petit Gibus, peut-être un des plus jeunes, il aurait dû être sur les épaules des grands à l'arrière pour qu'on le voie mieux, peut-être qu'il n'a pas voulu, timide ou têtu, ou n'a pas eu le temps. Sa tête émerge à peine du bouquet de têtes, on distingue son crâne rasé, sa tronche à poux, mais il la baisse à l'instant fatidique, regarde vers le bas, au sol, farfouille l'herbe et la terre. Ou sinon, quelque chose le gratte sur le mollet, sous le genou, ou bien il s'agit juste d'un de ces mouvements d'impatience qu'ont les tout petits enfants qui attendent que ça passe, sans comprendre vraiment, dépassés, emmitouflés dans l'agitation des autres autour, à attendre encore, comme toujours, que ce qui se passe se passe, en se concentrant sur tout autre chose, à compter des fourmis, retrouver les paroles d'une chanson qui revient, admirer une pierre, une croûte sur la peau. Et il baisse son visage à cet instant, au mauvais moment, on ne le verra plus jamais. »

- Thomas Vinau

Le roman de Tristan et Iseut

Légende du Moyen Âge adaptée en 1900 par Joseph Bédier.



Le choix de Clara Dupont-Monod

« *Tristan et Iseut* nous est parvenu sous forme de fragments. Or, le personnage principal, Tristan, ressemble au texte dont il est issu : mutilé. Orphelin de père, puis de sa mère qui meurt de chagrin, il est recueilli, puis ballotté d'un foyer à un autre. Il s'acclimate puis on l'arrache. Il doit sans cesse s'adapter à un nouveau lieu, un nouvel environnement. Enfance morcelée, à l'image de ce chef-d'œuvre à jamais empli de blancs, mais dont les pages sauvées ont traversé les siècles, du Moyen Âge jusqu'à nous. »

- **Clara Dupont-Monod**

« Trois jours elle attendit de rejoindre son cher seigneur. Au quatrième jour, elle mit au monde un fils, et, l'ayant pris entre ses bras :

"Fils, lui dit-elle, j'ai longtemps désiré de te voir ; et je vois la plus belle créature que femme ait jamais portée. Triste j'accouche, triste est la première fête que je te fais, à cause de toi j'ai tristesse à mourir. Et comme ainsi tu es venu sur terre par tristesse, tu auras nom Tristan."

Quand elle eut dit ces mots, elle le baisa, et, sitôt qu'elle l'eut baisé, elle mourut.

[...]

Après sept ans accomplis, lorsque le temps fut venu de le reprendre aux femmes, Rohalt confia Tristan à un sage maître, le bon écuyer Gorvenal. Gorvenal lui enseigna en peu d'années les arts qui conviennent aux barons. Il lui apprit à manier la lance, l'épée, l'écu et l'arc, à lancer des disques de pierre, à franchir d'un bond les plus larges fossés ; il lui apprit à détester tout mensonge et toute félonie, à secourir les faibles, à tenir la foi donnée ; il lui apprit diverses manières de chant, le jeu de la harpe et l'art du veneur ; et quand l'enfant chevauchait parmi les jeunes écuyers, on eût dit que son cheval, ses armes et lui ne formaient qu'un seul corps et n'eussent jamais été séparés. À le voir si noble et si fier, large des épaules, grêle des flancs, fort, fidèle et preux, tous louaient Rohalt parce qu'il avait un tel fils. Mais Rohalt, songeant à Rivalen et à Blanchefleur, de qui revivaient la jeunesse et la grâce, chérissait Tristan comme son fils, et secrètement le révérait comme son seigneur.

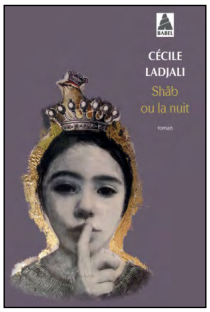
Or, il advint que toute sa joie lui fut ravie, au jour où des marchands de Norvège, ayant attiré Tristan sur leur nef, l'emportèrent comme une belle proie. Tandis qu'ils cinglaient vers des terres inconnues, Tristan se débattait, ainsi qu'un jeune loup pris au piège. Mais c'est vérité prouvée, et tous les mariniers le savent : la mer porte à regret les nefs félonnes, et n'aide pas aux rapts ni aux traîtrises. Elle se souleva furieuse, enveloppa la nef de ténèbres, et la chassa huit jours et huit nuits à l'aventure. Enfin, les mariniers aperçurent à travers la brume une côte hérissée de falaises et de récifs où elle voulait briser leur carène. Ils se repentirent : connaissant que le courroux de la mer venait de cet enfant ravi à la male heure, ils firent vœu de le délivrer et parèrent une barque pour le déposer au rivage. Aussitôt tombèrent les vents et les vagues, le ciel brilla, et, tandis que la nef des Norvégiens disparaissait au loin, les flots calmés et riants portèrent la barque de Tristan sur le sable d'une grève.

À grand effort, il monta sur la falaise et vit qu'au-delà d'une lande vallonnée et déserte, une forêt s'étendait sans fin. Il se lamentait, regrettant Gorvenal, Rohalt son père, et la terre de Loonnois, quand le bruit lointain d'une chasse à cor et à cri réjouit son cour. Au bord de la forêt, un beau cerf déboucha. La meute et les veneurs dévalaient sur sa trace à grand bruit de voix et de trompes. Mais, comme les limiers se suspendaient déjà par grappes au cuir de son garrot, la bête, à quelques pas de Tristan, fléchit sur les jarrets et rendit les abois. Un veneur la servit de l'épieu. Tandis que, rangés en cercle, les chasseurs cornaient de prise, Tristan, étonné, vit le maître veneur entailler largement, comme pour la trancher, la gorge du cerf. Il s'écria :

"Que faites-vous, seigneur ? Sied-il de découper si noble bête comme un porc égorgé ? Est-ce donc la coutume de ce pays ?" »

Shâb ou la nuit, Cécile Ladjali

© Actes Sud, 2013.



Le choix de Clara Dupont-Monod

« La différence est la peur fondamentale qui traverse l'enfance. Cécile Ladjali l'écrit si bien. Une petite fille s'enduit le visage de talc pour paraître plus pâle et moins suspecte… Nous nous sommes tous recouverts de quelque chose lorsque nous étions enfants, terrassés par le regard d'autrui, même parental. Pour être accepté, estimé – pour être aimable, au sens littéral. Chacun a eu son talc. »

- Clara Dupont-Monod

« À la récréation, le gamin vint me voir.

T'es arabe ?

Non, pourquoi ?

Parce que t'as un nom d'Arabe.

Je suis française.

Tu mens. Tu as une tête et un nom d'Arabe. Tu pues.

Je serrai les poings. Je ne pouvais rien répondre à Vincent. Je ne connaissais pas mon origine et il avait peut-être raison après tout : j'étais sans doute arabe.

De retour à la maison, je restai longtemps dans la salle de bains plantée devant la glace.

Après avoir mûrement réfléchi mon geste, je montai sur une chaise pour atteindre le meuble à pharmacie et m'emparai d'un vieux flacon de talc dont ma mère se servait pour me poudrer les fesses quand j'avais six mois.

Je dévissai le bouchon soudé par la crasse et versai de la poudre blanche dans le creux de mes mains. Comme si le talc eut été de l'eau, je m'en aspergeai le visage pour le blanchir.

Je faillis étouffer car la poudre qui sentait la poussière investit ma gorge et mes narines.

Quand je pleurai à cause des picotements, les larmes laissèrent de longues traînées de bronze sur mes joues. Très agacée par mon manque d'adresse, je pris le rasoir de mon père pour faire disparaître le duvet brun qui assombrissait ma lèvre supérieure et épilai de façon très asymétrique ces sourcils noirs que je détestais parce qu'ils se rejoignaient.

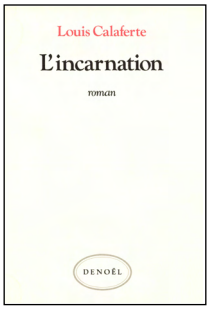
Ce fut un carnage.

Blanche et sans poil, je plairais peut-être à Vincent ? Je ne m'aimais pas. J'avais honte. Mais ma honte n'était rien d'autre que celle de mes parents. Ma figure, trop noire, trop typée, était leur honte – Jeannine ne l'avait-elle pas écrit un jour dans un courrier administratif ? *Dans la mesure du possible nous préférerions que l'enfant ne soit pas trop typée.* Quelque chose ne collait pas dans leur façon de me sourire et de ne pas se reconnaître en moi. Surtout Jeannine, avec ses yeux bleu lavande. Je compris que rien ne serait jamais acquis, à commencer par mon propre bonheur auprès de mes parents. Être heureuse, être blanche, savoir qui j'étais devint une gageure intenable comme effacer la nuit. Je me talquais le visage, plus tard je pris des bains d'eau de Javel. Pourtant je détestais le blanc : couleur de l'hôpital, de la pouponnière, des fantômes, de la mort. »

- Cécile Ladjali

L'incarnation, Louis Calaferte

© Denoël, 1987.



Le choix de Brigitte Giraud

« L' enfance selon Louis Calaferte est un vaste terrain de jeu puisqu'il y consacre de nombreux livres, qu'il s'agisse de *Portrait de l'enfant* (1969), *L'Incarnation* (1987) ou *Requiem des innocents,* son premier livre publié en 1952. Des romans devenus des classiques dans lesquels l'enfant livre un monde intérieur aussi cru que cruel, habité par la violence du danger qui s'incarne comme son premier rapport à l'existence. Dans *L'Incarnation*, la peur rôde au détour d'un couloir, d'une chambre à coucher ou d'une cuisine et essore ce qui est le plus enfoui de la petite enfance, à savoir le rapport au corps qu'il faut apprendre à apprivoiser dans ses moindres pulsions et épanchements. Sang, sexe, urine, larmes irriguent des scènes primitives inoubliables à très haute densité littéraire. »

- Brigitte Giraud

« Il me semble avoir pleuré longtemps, le diaphragme encore secoué de spasmes, mais sans plus de larmes, subissant le contrecoup nerveux de cette fatigue succédant à un effort trop soutenu.

J'ai dû me réveiller tôt dans la nuit ou, peut-être, n'ai-je, au contraire, été tiré du sommeil que quelques instants auparavant, ou me suis-je déjà rendormi entretemps après avoir appelé dans le noir comme, saisi de peurs soudaines, il est fréquent que j'y sois astreint, d'ordinaire rassuré, en provenance de la chambre proche où ils couchent, par un grognement importuné de l'homme ou, certaines fois, par la menace de la femme de venir me calmer d'une fessée.

Quoi qu'il en soit, ce qui m'a peu à peu terrorisé c'est l'absence d'écho à mes supplications, persuadé d'avoir été abandonné à la faveur de la nuit, sans possible secours en cas de douleur, de maladie ou de danger, sans rien savoir de ce qu'il convient de faire, ne fût-ce que pour m'alimenter, car, singulièrement, ce sont les choses pratiques qui m'angoissent en priorité, comme aussi la perspective de vivre sans personne autour de moi dans une maison où, en raison de ma taille, la plupart des meubles et des objets me sont hostiles ; une porte qu'on ne peut ouvrir, un bol qu'on ne peut attraper sur l'égouttoir, le poids et la hauteur d'une chaise, la difficulté presque insurmontable à nouer des lacets de souliers, et encore bien d'autres obstacles que je ne saurais énumérer, mais dont j'ai la prescience qu'ils sont d'ores et déjà malignement ligués pour faire de ma nouvelle solitude un enfer, mon incapacité et ma faiblesse me conduisant à une suite de malheurs auxquels je succomberai fatalement, sans doute à la façon de cet enfant vu sur le grand dessin en couleurs de la première page du journal, tombant dans le vide d'un noir orageux, bras et jambes écartés, les poings serrés, grimaçant d'horreur, un gigantesque cratère crachant au-dessous de lui des flammes vertes et rouges qui, bientôt, le dévoreraient ; se présentant également à mon esprit éperdu l'hypothèse de la fin tragique de cet autre enfant, maintes fois évoquée dans les conversations des femmes de l'immeuble, enfermé je ne comprenais pas exactement où ni dans quelles conditions, mais qui n'avait pu se garantir des attaques répétées d'un gros chien-loup féroce et qu'on avait trouvé, comme il n'était donc pas exclu qu'on me retrouvât moi-même, déchiqueté au crépuscule ; cette éventualité, pour imprécise qu'elle fût dans mon imagination, me poussant aussitôt à quitter mon lit, tâtonnant dans l'obscurité en direction de la porte, subitement figé par un murmure auquel je prête l'oreille, certain d'avoir entendu, comme si elle était dans mon dos, la femme prononcer ces paroles effarantes : "On va le saigner", me rendant alors compte que je n'étais couché que depuis peu de temps, que la soirée se poursuivait dans la cuisine, toutes portes fermées en raison de la saison, et que je risquais d'être battu si jamais on s'apercevait de ma déambulation.

Faisant demi-tour dans l'intention de regagner mon lit au plus vite, le bref hurlement d'une voix d'homme, accompagné d'un coup violent frappé sur une caisse creuse ou quelque chose de semblable, m'immobilisa, noué par la peur, fébrilement attentif à ce qui devait suivre d'effrayant dès l'instant qu'on était en train de "saigner" quelqu'un.

La clarté du matin me vit pelotonné par terre à peu de distance du lit ; à peine avais-je ouvert les yeux que je me précipitai à la cuisine, convaincu d'y déceler les traces de ce qui avait dû s'y dérouler dans la nuit d'étrange ; la trouvant dans son ordre habituel, à l'exception du seau hygiénique qui avait normalement sa place dans la chambre à coucher, au côté de l'homme, à moins qu'on ne le vit dans les cabinets les jours de nettoyage, mais jamais sous l'évier ainsi qu'on l'y avait présentement déposé ; objet de curiosité dont je

soulevai avec précaution le couvercle, le découvrant vide et propre, alors qu'il était souvent aux trois quarts plein de liquide brun à l'odeur acide où, parfois, flottait la forme bizarrement coudée d'un excrément noir.

– Allez, sors-toi de là, et en vitesse !

La femme est entrée dans la cuisine sans que je l'aie entendue approcher. »

- Louis Calaferte

Le petit cosmonaute, Franck Courtès

© Julliard, 2026.



Le choix de Brigitte Giraud

« Comment échapper à la violence du monde des adultes quand on se construit avec, par, et surtout contre eux ? Comment lutter contre le regard de la mère qui semble dire au petit garçon qu'elle aurait préféré ne pas avoir d'enfant. Et qu'elle ne trouve pas une façon de sourire qui ne soit pas un rictus. Dans *Le petit cosmonaute,* Franck Courtès tente de redessiner un lien, de comprendre le désarroi de celle qui va vieillir et ne supportera pas la solitude. Un livre qui pour trouver la douceur emprunte les chemins les plus dangereux et met au jour une écriture qui prend tous les risques. »

- Brigitte Giraud

« Les souvenirs, on a toujours un peu l'impression de les inventer, pour s'inventer de l'existence. Dans l'appartement de la rue Poliveau, l'absence d'amour entre les membres de ma famille crée une atmosphère particulière, un vide privé d'oxygène. Sur une photo prise au Noël de mes neuf ans, je porte un costume de cosmonaute trop grand. Derrière le Plexiglas de mon casque posé de travers, je souris de mes yeux noirs. L'image me représente tel que je vis, petit cosmonaute qui flotte dans l'espace hostile, irrespirable, de notre cinq-pièces meublé avec soin.

On me surprend souvent immobile, devant une fenêtre, observant le mouvement d'une branche dans le vent, un fil électrique hérissé d'oiseaux, ou face au mur, cherchant les défauts du papier peint, réfléchissant profondément à de toutes petites choses.

Je ne parle pas aux adultes. Si l'un d'entre eux m'adresse la parole, je perds mes moyens, souris beaucoup. C'est à ce sourire trompeur que je dois ma réputation de docilité. En réalité, je rumine ma rancœur, assemble les éléments de ma grenade.

On ne m'explique pas les choses. Compter pour peu, ne pas décider, ne pas savoir, ne sont qu'une habitude à prendre. Sandrine est l'autre enfant de la famille, une fillette blonde et vive, à qui je ne ressemble pas. Plus effacé, plus falot que cette grande sœur, mais moins encombrant que le berger allemand qu'il faut sortir trois fois par jour, je me situe approximativement entre elle et le chien ; la place n'est pas mauvaise. On n'exige pas de moi ce qu'on exige des deux autres, ni de lire, ni de rapporter la balle. Conscient comme d'un privilège du désintérêt qu'on me porte, je jouis en silence de l'entre-deux douillet d'une vie à l'écart.

À l'âge de trois ans, je fais montre d'une excessive bêtise. À la mort de mon grand-père, ma mère pleure son père. Étonné de tant de tristesse au sujet d'un homme qu'on ne voyait pas souvent, on m'explique qu'il est toujours tragique de perdre son papa.

Sur le chemin du cimetière, dans l'habitacle de la voiture, je demande où on va. Mes parents ne me répondent pas, ma sœur lève les yeux au ciel, mais ma tante, sur les genoux de laquelle je suis assis, me prend la main.

– Mon petit Aurélien, tu le sais bien. On va au cimetière.

– Laisse, Tatie, il n'écoute rien !

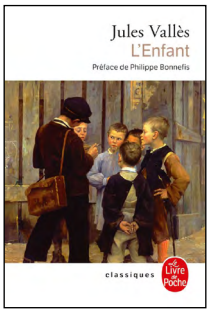
Nous pénétrons dans la chambre funéraire où le corps de mon grand-père est exposé dans son cercueil, pour un dernier adieu. Quand je l'aperçois, je tire la manche de ma mère et m'exclame :

– Maman, regarde, ils l'ont retrouvé ! »

- Franck Courtès

L'enfant, Jules Vallès

© Le Livre de Poche, 1878.



Le choix de Camille Laurens

« Ce qu'il y a de merveilleux dans ce texte, c'est la justesse du portrait de l'enfant mal aimé, maltraité mais qui reste un enfant : il vit tout avec intensité, la surprise d'un grêlon, le spectacle d'un animal, le chagrin et la culpabilité démesurés de voir son père blessé, la découverte du monde sensible et sensuel. En mêlant sobrement le tragique et l'humour, Vallès traduit cette capacité d'insouciance, cette énergie vitale que peuvent garder les enfants au cœur de la peur et du chagrin. Au-delà du personnage, au-delà de la critique sociale, c'est l'enfance universelle qui est ici palpable. »

- **Camille Laurens**

« I

MA MÈRE

Ai-je été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit : je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisotté ; j'ai été beaucoup fouetté.

Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures.

Mademoiselle Balandreau m'y met du suif.

C'est une bonne vieille fille de cinquante ans. Elle demeure au-dessous de nous. D'abord elle était contente : comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. "Vlin ! Vlan ! zon ! zon ! – voilà le petit Chose qu'on fouette ; il est temps de faire mon café au lait."

Mais un jour que j'avais levé mon pan, parce que ça me cuisait trop, et que je prenais l'air entre deux portes, elle m'a vu ; mon derrière lui a fait pitié.

Elle voulait d'abord le montrer à tout le monde, ameuter les voisins autour ; mais elle a pensé que ce n'était pas le moyen de le sauver, et elle a inventé autre chose.

Lorsqu'elle entend ma mère me dire : "Jacques, je vais te fouetter !

– Madame Vingtras, ne vous donnez pas la peine, je vais faire ça pour vous.

– Oh ! chère demoiselle, vous êtes trop bonne !"

Mademoiselle Balandreau m'emmène ; mais au lieu de me fouetter, elle frappe dans ses mains ; moi, je crie.

Ma mère remercie, le soir, sa remplaçante.

"À votre service", répond la brave fille, en me glissant un bonbon en cachette.

Mon premier souvenir date donc d'une fessée. Mon second est plein d'étonnement et de larmes.

C'est au coin d'un feu de fagots, sous le manteau d'une vieille cheminée ; ma mère tricote dans un coin ; une cousine à moi, qui sert de bonne dans la maison pauvre, range sur des planches rongées, quelques assiettes de faïence bleue avec des coqs à crête rouge, et à queue bleue.

Mon père a un couteau à la main et taille un morceau de sapin ; les copeaux tombent jaunes et soyeux comme des brins de rubans. Il me fait un chariot avec des languettes de bois frais. Les roues sont déjà taillées ; ce sont des ronds de pommes de terre avec leur cercle de peau brune qui fait le fer… Le chariot va être fini ; j'attends tout ému et les yeux grands ouverts, quand mon père pousse un cri et lève sa main pleine de sang. Il s'est enfoncé le couteau dans le doigt. Je deviens tout pâle et je m'avance vers lui ; un coup violent m'arrête ; c'est ma mère qui me l'a donné, l'écume aux lèvres, les poings crispés.

"C'est ta faute si ton père s'est fait mal !"

Et elle me chasse sur l'escalier noir, en me cognant encore le front contre la porte.

Je crie, je demande grâce, et j'appelle mon père : je vois, avec ma terreur d'enfant, sa main qui pend toute hachée ; c'est moi qui en suis cause ! Pourquoi ne me laisse-t-on pas entrer pour savoir ? On me battra après si l'on veut. Je crie, on ne me répond pas. J'entends qu'on remue des carafes, qu'on ouvre un tiroir ; on met des compresses.

"Ce n'est rien, vient me dire ma cousine", en pliant une bande de linge tachée de rouge.

Je sanglote, j'étouffe : ma mère reparaît et me pousse dans le cabinet où je couche, où j'ai peur tous les soirs.

Je puis avoir cinq ans et me crois un parricide.

Ce n'est pas ma faute, pourtant !

Est-ce que j'ai forcé mon père à faire ce chariot ? Est-ce que je n'aurais pas mieux aimé saigner, moi, et qu'il n'eût point mal ?

Oui – et je m'égratigne les mains pour avoir mal aussi.

C'est que maman aime tant mon père ! Voilà pourquoi elle s'est emportée.

On me fait apprendre à lire dans un livre où il y a écrit en grosses lettres qu'il faut obéir à ses père et mère : Ma mère a bien fait de me battre.

La maison que nous habitons est dans une rue sale, pénible à gravir, du haut de laquelle on embrasse tout le pays, mais où les voitures ne passent pas. Il n'y a que les charrettes de bois qui y arrivent, traînées par des bœufs qu'on pique avec un aiguillon. Le front bas, le cou tendu, le pied glissant ; leur langue pend et leur peau fume. Je m'arrête toujours à les voir, quand ils portent des fagots et de la farine chez le boulanger qui est à mi-côte ; je regarde en même temps les mitrons tout blancs et le grand four tout rouge, – on enfourne avec de grandes pelles, et ça sent la croûte et la braise !

La prison est au bout de la rue, et les gendarmes conduisent souvent des prisonniers qui ont les menottes, et qui marchent sans regarder ni à droite ni à gauche, l'œil fixe, l'air malade.

Des femmes leur donnent des sous qu'ils serrent dans leurs mains en inclinant la tête pour remercier.

Ils n'ont pas du tout l'air méchant.

Un jour on en a emmené un sur une civière, avec un drap blanc qui le couvrait tout entier ; il s'était mis le poignet sous une scie, après avoir volé ; il avait coulé tant de sang qu'on croyait qu'il allait mourir.

Le geôlier, en sa qualité de voisin, est un ami de la maison ; il vient de temps en temps manger la soupe chez les gens d'en bas, et nous sommes camarades, son fils et moi. Il m'emmène quelquefois à la prison, parce que c'est plus gai ; c'est plein d'arbres ; on joue, on rit, et il y en a un, tout vieux, qui vient du bagne et qui fait des cathédrales avec des bouchons et des coquilles de noix.

À la maison l'on ne rit jamais, ma mère bougonne toujours. – Oh ! comme je m'amuse davantage avec ce vieux-là et le grand qu'on appelle le braconnier, qui a tué le gendarme à la foire du Vivarais !

Puis, ils reçoivent des bouquets qu'ils embrassent et cachent sur leur poitrine. J'ai vu, en passant au parloir, que c'étaient des femmes qui les leur donnaient.

D'autres ont des oranges et des gâteaux que leurs mères leur portent, comme s'ils étaient encore tout petits.

Moi je suis tout petit, et je n'ai jamais ni gâteaux, ni oranges.

Je ne me rappelle pas avoir vu une fleur à la maison. Maman dit que ça gêne, et qu'au bout de deux jours ça sent mauvais. Je m'étais piqué à une rose l'autre soir, elle m'a crié : "Ça t'apprendra !"

J'ai toujours envie de rire quand on dit la prière ! J'ai beau me retenir, je prie Dieu avant de me mettre à genoux, je lui jure bien que ce n'est pas de lui que je ris, mais dès que je suis à genoux, c'est plus fort que moi. Mon oncle a des verrues qui le démangent, et il les gratte, puis il les mord ; j'éclate. – Ma mère ne s'en aperçoit pas toujours, heureusement, mais Dieu, qui voit tout, qu'est-ce qu'il peut penser ?

Je n'ai pas ri pourtant, l'autre jour ! On avait dîné à la maison avec ma tante de Vourzac et mes oncles de Farreyrol ; on était en train de manger la tourte, quand tout à coup il a fait noir. On avait eu chaud tout le temps, on étouffait, et l'on avait ôté ses habits. Tout d'un coup le tonnerre a grondé. La pluie est tombée à torrents, de grosses gouttes faisaient floc dans la poussière. Il y avait une fraîcheur de cave, et aussi une odeur de poudre ; dans la rue, le ruisseau bouillait comme une lessive, puis les vitres se sont mises à grincer : il tombait de la grêle.

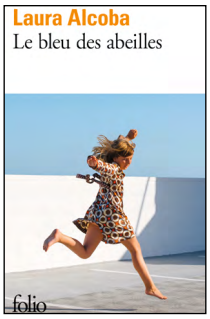
Mes oncles et mes tantes se sont regardés, et l'un d'eux s'est levé ; il a ôté son chapeau et s'est mis à dire une prière. Tous se tenaient debout et découverts, avec leurs fronts jeunes ou vieux pleins de tristesse. Ils priaient Dieu de n'être pas trop cruel pour leur champ, et de ne pas tuer avec son plomb blanc leurs moissons en fleur.

Un grêlon a passé par une fenêtre, au moment où l'on disait *Amen*, et a sauté dans un verre. »

- Jules Vallès

Le bleu des abeilles, Laura Alcoba

© Gallimard, 2013.



Le choix de Camille Laurens

« Ce texte fait éprouver à la fois l'enfance d'une fillette entre huit et dix ans – Laura Alcoba elle-même – et son destin à venir. Il est écrit à hauteur d'enfant mais c'est une enfant pas comme les autres. Alors que son père est prisonnier politique, elle apprend le français pour pouvoir quitter l'Argentine, son pays natal. Sa curiosité à l'égard d'une langue inconnue, l'apprentissage qui préfigure celui d'une vie nouvelle, ailleurs, sont très émouvants. L'inquiétude de l'exil se dilue pour la petite fille dans l'attention à une langue qu'elle fera sienne en devenant écrivaine. »

- **Camille Laurens**

« *Sous mon nez*

Le point de départ de mon voyage se trouve quelque part sous mon nez.

J'étais encore en Argentine quand je me suis mise en route. Je ne sais plus si c'est mon grand-père qui m'a annoncé que j'allais bientôt prendre des cours de français – peut-être est-ce ma grand-mère ou encore l'une de mes tantes. Le fait est qu'un adulte m'a dit que j'allais bientôt commencer et qu'il faudrait même que j'avance vite si je ne voulais pas être complètement perdue à mon arrivée à Paris. Mon départ était proche et je devais m'y préparer. Dans deux ou trois mois, tu vas rejoindre ta mère.

À La Plata, j'ai d'abord appris à répondre en français à des questions simples – comment l'appelles-tu ? quel est ton âge ? – puis à poser à mon tour ces mêmes questions à des camarades imaginaires. En prenant bien soin, à chaque fois, de faire des variations à partir des nouveaux mots que j'avais acquis. C'est une des premières choses que m'a conseillées Noémie, mon professeur de français.

–Je suis sûre que tu peux poser la même question autrement, réfléchis un peu, me disait-elle en espagnol.

–Mmmm... toi aussi, tu as huit ans ?

–Très bien !

Avec Noémie, j'ai découvert des sons nouveaux, un r très humide que l'on va chercher tout au fond du palais, presque dans la gorge, et des voyelles qu'on laisse résonner sous le nez, comme si on voulait à la fois les prononcer et les garder un peu pour soi. Le français est une drôle de langue, elle lâche les sons et les retient en même temps, comme si, au fond, elle n'était pas tout à fait sûre de bien vouloir les laisser filer – je me souviens que c'est la première chose que je me suis dite. Et qu'il allait me falloir beaucoup d'entraînement, aussi.

Assez vite, Noémie m'a montré des caractères que je n'avais jamais vus, l'accent grave et le circonflexe, et puis le c cédille. Ce nouveau signe, plus que les autres, je l'ai tout de suite aimé : à La Plata, je m'entraînais sur des petits bouts de papier, dans les marges blanches des journaux ou au dos d'enveloppes vides, à écrire ce simple mot : français, et parfois des c cédille seuls, collés les uns aux autres, scs, et qui formaient une sorte de chaîne ou de sillon. C'était une manière de patienter avant un départ que je croyais imminent.

Ma mère s'était réfugiée en France au mois d'août de l'année 1976 et mon attente à La Plata ne devait être qu'une brève parenthèse avant de la retrouver de l'autre côté de l'océan. Mais les mois ont passé, puis une première année, sans que je quitte La Plata. Moi, j'ai neuf ans. Et toi ? telle était, désormais, la question que je posais à Noémie.

Quand j'étais encore à La Plata, j'allais voir mon père en prison tous les quinze jours, un jeudi sur deux – là-bas, le jeudi est le jour prévu pour les visites, on n'a pas le choix. Elles ont lieu l'après-midi et durent en réalité assez peu de temps, mais même si la prison se trouve aussi à La Plata et que ces visites ont lieu à heure fixe, ça prend toute la journée. C'est qu'avant la visite, il faut faire la queue devant la prison. Puis c'est la fouille devant une dame qui demeure silencieuse tandis que celles qui sont sous sa surveillance se déshabillent, comme nous l'avons si souvent fait ensemble, côte à côte, ma grand-mère et moi. Si la dame en question garde le silence, c'est parce qu'elle suppose que celles qui passent dans sa cabine savent depuis longtemps déjà ce qu'elles ont à faire avant d'être palpées. Et elle a bien raison. De leur côté, les hommes sont soumis au même traitement par des gardiens qui demeurent tout aussi silencieux, je suppose. Puis vient une autre file d'attente, à l'intérieur de la prison, cette fois,

avant qu'on n'emprunte un couloir et qu'on se range les uns derrière les autres, par familles et toujours en silence, dans une autre file, devant une grande grille. À cet endroit, il arrive que quelqu'un vous palpe encore, même si on a déjà eu droit à une fouille minutieuse quand on était en petite culotte devant la dame – mais cette deuxième fois, la fouille est bien plus rapide, elle dure à peine quelques instants. C'est comme un réflexe qu'ils ont là-bas, ils palpent juste pour voir. Puis il y a cette autre grille qu'il faut encore franchir et enfin une porte. Pour passer cette dernière étape, comme toutes les autres, il faut toujours que les hommes à mitraillette le veuillent bien, ce qui peut parfois prendre beaucoup de temps. C'est pour cela que, lorsque j'étais encore à La Plata et que j'allais voir mon père en prison, j'étais souvent absente à l'école – toujours le jeudi. Pourtant, personne ne me posait de questions, pas plus ma maîtresse que mes camarades de classe. Un jeudi sur deux, je disparaissais, voilà tout.

Quand j'arrivais jusqu'à lui, mon père me parlait souvent de ce voyage que j'allais bientôt faire et pour lequel je devais me préparer. Il disait qu'après mon départ nous allions nous écrire, mais qu'il faudrait le faire régulièrement, une fois par semaine au moins, pour que, sur le papier, nous menions une sorte de conversation. Je me sentais prête, oui, j'écrirais. Un jeudi sur deux, je renouvelais ma promesse. »

- Laura Alcoba

Enfance, Nathalie Sarraute

© Gallimard, 1983.



Le choix de Victor Malzac

« Nathalie Sarraute est une autrice qui m'est très chère, j'aime la façon qu'elle a de construire des phrases rapides, spontanées, non-littéraires en apparence, parfois à peine achevées. Dans ce passage d'*Enfance* (où elle parle d'ailleurs beaucoup de dents et de bouche), elle raconte l'expérience d'une opération des végétations par surprise, suivie d'un mensonge de sa mère, qui lui fait croire que toucher un poteau électrique peut la tuer. J'aime l'idée qu'un personnage d'enfant est passif et crédule ; j'aime les personnages qui mentent aussi. Dans ce texte, pourtant inconfortable, il y a pour moi une belle métaphore de la relation entre la personne qui écrit et celle qui lit. »

- Victor Malzac

« Là pourtant surgissant de cette brume, la brusque violence de la terreur, de l'horreur… je hurle, je me débats… qu'est-il arrivé ? que m'arrive-t-il ? "Ta grand-mère va venir te voir"… maman m'a dit ça… Ma grand-mère ? la mère de papa ? Est-ce possible ? Elle va venir pour de vrai ? elle ne vient jamais, elle est si loin… je ne me souviens pas du tout d'elle, mais je sens sa présence par les petites lettres caressantes qu'elle m'envoie de là-bas, par ces boîtes en bois tendre gravées de jolies images dont on peut suivre les contours creux avec son doigt, ces coupes de bois peint couvertes d'un vernis doux au toucher… "Quand arrivera-t-elle ? quand sera-t-elle là ?… – Demain après-midi… Tu n'iras pas à la promenade…" Je l'attends, je guette, j'écoute les pas dans l'escalier, sur le palier… voilà, c'est elle, on a sonné à la porte, je veux me précipiter, on me retient, attends, ne bouge pas… la porte de ma chambre s'ouvre, un homme et une femme vêtus de blouses blanches me saisissent, on me prend sur les genoux, on me serre, je me débats, on m'appuie sur la bouche, sur le nez un morceau de ouate, un masque, d'où quelque chose d'atroce, d'asphyxiant se dégage, m'étouffe, m'emplit les poumons, monte dans ma tête, mourir c'est ça, je meurs… Et puis je revis, je suis dans mon lit, ma gorge brûle, mes larmes coulent, maman les essuie… "Mon petit chaton, il fallait t'opérer, tu comprends, on t'a enlevé de la gorge quelque chose qui te faisait du mal, c'était mauvais pour toi… dors, maintenant c'est fini…"

– Combien de temps il t'a fallu pour en arriver à te dire qu'elle n'essayait jamais, sinon très distraitement et maladroitement, de se mettre à ta place…

– Oui, curieusement cette indifférence, cette désinvolture, faisaient partie de son charme, au sens propre du mot elle me charmait… Jamais aucune parole, si puissamment lancée qu'elle fût, n'a eu en tombant en moi la force de percussion de certaines des siennes. "Si tu touches à un poteau comme celui-là, tu meurs…"

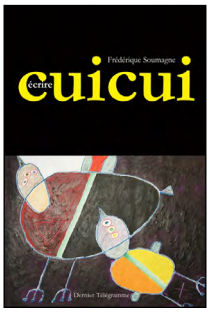
– Peut-être ne l'avait-elle pas dit exactement dans ces termes…

– Peut-être… mais c'est ainsi que cela a été reçu par moi. Si tu touches à cela, tu meurs… Nous nous promenons je ne sais où à la campagne, maman avance doucement au bras de Kolia… je reste en arrière plantée devant le poteau de bois… "Si tu le touches, tu meurs", maman a dit ça… J'ai envie de le toucher, je veux savoir, j'ai très peur, je veux voir comment ce sera, j'étends ma main, je touche avec mon doigt le bois du poteau électrique… et aussitôt ça y est, ça m'est arrivé, maman le savait, maman sait tout, c'est sûr, je suis morte, je cours derrière eux en hurlant, je cache ma tête dans les jupes de maman, je crie de toutes mes forces : je suis morte… ils ne le savent pas, je suis morte… Mais qu'est-ce que tu as ? Je suis morte, morte, morte, j'ai touché le poteau, voilà, ça y est, la chose horrible, la plus horrible qui soit était dans ce poteau, je l'ai touché et elle est passée en moi, elle est en moi, je me roule par terre pour qu'elle sorte, je sanglote, je hurle, je suis morte… ils me soulèvent dans leurs bras, ils me secouent, m'embrassent… Mais non, mais tu n'as rien… J'ai touché le poteau, maman l'a dit… elle rit, ils rient tous et cela m' apaise… »

- Nathalie Sarraute

écrire cuicui, Frédérique Soumagne

© Dernier Télégramme, 2018.



Le choix de Victor Malzac

« Ce texte de Frédérique Soumagne me hante. Il représente pour moi l'expérience ultime de l'enfance, à travers la prise de conscience de la mort d'un animal, et donc la prise de conscience de la laideur du monde. La poétesse reprend justement un motif un peu désuet, vieillot, pour le défaire de sa naïveté : ici le petit oiseau n'est pas un souvenir joli, niais, mignon d'une enfant dans les nuages, mais au contraire la rencontre avec la vérité, la mort froide, sans pour autant être un texte dépourvu d'humour et de gouaille – car face à la mort il reste le grand rire. »

- Victor Malzac

« Le premier souvenir d'oiseau à moi, est un oiseau tombé sur un rebord. Je donne la main à ma grand-mère, on s'arrête de marcher. Je comprends pas. Oui je comprends pas. Je traite

Dieu je tue Dieu pour un oiseau tombé.

Vous connaissez les cloches qui sonnent

je connais un animal blessé

je connais les cloches qui sonnent pour un animal blessé

je connais le pendule qui arrête les cloches pour un animal blessé

animal blessé animal mort animal foutu

je connais le cuicui de moi qui s'arrête de sonner

moi messieurs-dames je dis que c'est un animal pas réparable.

Dans la mémoire à moi, où il est allongé mais il est réveillé, il me laisse pas tranquille. Il m'a jamais laissée. Il a laissé un grand trou avec moi qui a grandi avec, maintenant.

J'ai vu un petioiseau de passage qui était de passage mais il s'est jamais en allé.

Oiseau trouvé tu poursuis à moi, tu la poursuivras toute sa vie (mais je connais comment faire pour réparer au cuicui, au drame, à l'oiseau disparu).

Je connais tous les poètes qui sont comme ce oiseau tombé qui sont en même état que lui et qu'il faudrait nourrir à la pince à épiler avec de petits bouts de viande hachée et leur mettre des pulls, et bien emmifletou, dans des cages minimes – avec du langeage.

Je connais que écrire n'est pas la guerre et que un poète est tout seul à la guerre, c'est très simple

et que après, il est tombé,

il est une petite poussière, une cendre, et que c'est ridicule, un petit monticule de terre qui reste, et que on ne voit plus rien où il était, avant,

et que c'est fini la poésie, et tout est fini.

Je vois que tout est brûlé.

Comment ça a été possible. Tout est brûlé.

Mis en morceaux sont nos bateaux, et nos oiseaux, et nos avions, et nos cuicuis.

Comment sont mis en lambeaux

je sais pas.

Les poètes tous tombés.

Arrêtez tout ce carnage –

je suis pas un soldat

Il faudra tout recommencer.
Mais je connais comment ça peut se réparer.

Ce n'est pas un oiseau ça se fait pas léger dans l'air ça se fait pendule pesant je sais comment ça peut se relever. Un oiseau de terre – pas un oiseau. Pas de condition.

Au début il y avait pas un oiseau il y avait pas non plus un œuf ni un oiseau mais le chemin est vrai. On fait le chemin. Comment écrire mon chant-crapaud qui est d'origine mais qui s'a arrêté de marcher : il a jamais commencé, au début il y avait pas un oiseau il y avait pas un crapaud il y avait même pas un œuf mais le chemin est vrai.

Partir en sens inverse. On fait le chemin perdu. Partir à la renverse.

Il faut s'arrêter il faut s'arrêter de parler chut

on s'arrête de parler

on va dévaler les pentes, on n'a plus rien à faire rien à dire, on va laisser rouler. Il faut savoir quoi on fait pas. Tout rater.

Il faudra tout recommencer.

Au début il y avait même pas un oiseau. Au début, il y avait même pas un début, un commencement de choses. Mais on fait le chemin, on mord sur le chemin le chemin perdu, on mord partout on fait n'importe quoi on roule on tombe à la renverse on s'enfonce dans le chemin on en a partout dans les yeux les narines les vêtements on a partout du chemin c'est très bien. C'est la réparation. Il faudra tout recommencer à écrire c'est très bien – c'est-à-dire sans être un oiseau c'est très bien. Être perdu c'est très bien.

Écrire pas voler c'est très bien.

Et ensuite du temps a passé, 30 ans a passé, beaucoup de jours, le temps s'est écoulé toujours pareil, il s'a passé bien des choses partout, on s'a promenés, pour tous les hommes toutes les femmes il y a eu du temps de passé,

on a fait différents travaux,

certaines choses ont diminué certaines choses ont grandi,

certaines choses ont disparu et certaines apparu, certaines choses se sont rapprochées et certaines éloignées, différentes choses ont été dites différentes choses ont pas été dites un peu partout,

des bateaux sont partis des bateaux sont revenus, des avions aussi, tout l'espace a été recouvert de trajets, on a tracé différentes lignes, des lignes courbes et droites et des rectangles, on a passé par des chemins on a passé par d'autres chemins, on a tout quadrillé, de l'eau a coulé, le temps a passé,

on s'a promenés, on a travaillé, le temps s'est écoulé, normal, il s'a passé très bien, toujours dans le même sens, et ensuite je marchais dans la rue où tout était désert dans cette rue grise et sous l'orage, il y a eu cet orage et je marchais et j'ai rencontré le deuxième oiseau.

Je l'ai encore trouvé ce souvenir d'oiseau, il était sous la pluie il était tombé avec elle et il était couché par terre c'était un petit oiseau un petioiseau un oisonnet qui ne bouge plus, et ça tombait très gros dessus la pluie, il ressemblait à un pauvre poulet mais plus petit que lui, et on voyait sous les paupières les gros yeux les boules des yeux, on voyait sa peau mouillée car il était tout nu, au froid, très pauvre, l'oiseau avec son bec son tête et son gros ventre il était gros comme une baleine, la baleine échouée sur le bord, le poids de la tête, et l'eau qui roulait qui semblait qu'elle voulait noyer à lui, le re-noyer car il était déjà fichu et mort, ne bougeant plus, le re-noyer encore, elle coulait partout et formait d'espèces de ruisseaux fleuves et rigoles autour lui là, voulant l'emporter tout ensemble mais il était comme un caillou dans l'eau qui dépasse d'une rivière – à côté de lui rivières fleuves

et torrents,

petioiseau étrange

renversé

la pluie était de passage et elle voulait le ranimer.

Qu'est-ce que c'est ce petioiseau.

Est-ce que c'est quelqu'un.

On se pose une question.

On demande.

Qu'est-ce que c'est, dedans.

Est-ce que il y a quelqu'un ?

Petioiseau ?

Il entend pas. C'est trop tard pour les oiseaux. »

- Frédérique Soumagne

Le maître et Marguerite, Mikhaïl Boulgakov

© Robert Laffont, 1968.

Traduit du russe par Claude Ligny



Le choix de Mathias Malzieu

« Le cœur de l'esprit d'enfance bat de toutes ses forces dans cette échappée belle. Ce n'est pourtant pas un livre jeunesse ou sur l'enfance, mais la qualité de joie frondeuse de ce vol en balais dégomme les (é)toiles d'araignées. La joie nettoie tout, fout un bordel tout neuf entre les étoiles. La fiction, la diction, l'addiction au poème soulève. Une simple poussière devient poudre de fée, onguent de lune. Peter Pan punk version sorcière jubilatoire. On veut vivre ce qui se passera à l'atterrissage tout en craignant de ne plus voler avec Marguerite. Exactement l'enfance. »

- **Mathias Malzieu**

« Mais la suite des événements n'intéressait plus Marguerite. S'assurant qu'elle ne risquait pas de heurter quelque électrique, elle pressa le manche de son balai : en un instant, elle se trouva au-dessus du toit de l'infortunée maison. Sous elle, la rue s'inclina et s'enfonça entre les immeubles. Marguerite n'eut bientôt plus sous ses pieds qu'un entassement de toits, coupé à angles nets par des chemins lumineux. Soudain, tout bascula de côté et les longues chaînettes de lumières se mêlèrent et se confondirent en taches indistinctes.

Marguerite fit un nouveau bond. L'entassement des toits sembla alors englouti par la terre, et un lac de lumières électriques tremblotantes apparut à sa place. Tout à coup, ce lac se redressa verticalement, puis passa au-dessus de la tête de Marguerite, tandis que la lune resplendissait sous ses pieds. Comprenant qu'elle s'était retournée, Marguerite reprit une position normale. Elle constata alors que déjà le lac n'était plus visible, et qu'il ne restait derrière elle qu'une lueur rose au-dessus de l'horizon. En une seconde, celle-ci disparut à son tour, et Marguerite vit qu'elle volait seule en compagnie de la lune, qui se tenait au-dessus d'elle et à sa gauche. Depuis longtemps déjà les cheveux de Marguerite étaient dressés sur sa tête, et la clarté lunaire glissait le long de son corps avec un léger sifflement. A en juger par la rapidité avec laquelle, tout en bas, deux lignes de lumières espacées apparurent, se fondirent en un double trait continu, puis disparurent en arrière, Marguerite se rendit compte qu'elle volait à une prodigieuse vitesse, et fut très étonnée de ne ressentir aucune suffocation.

Très loin au-dessous d'elle, dans les ténèbres de la terre, naquit une nouvelle tâche diffuse de lumière électrique qui, en l'espace de quelques secondes, glissa sous ses pieds, tournoya et disparut. Quelques secondes plus tard, le même phénomène se répéta.

"Des villes ! Des villes !" s'exclama Marguerite.

Après cela, elle aperçut deux ou trois fois quelque chose qui ressemblait à des lames de sabre aux reflets blafards, enchâssées dans des étuis de velours noir, et elle comprit que c'était des fleuves.

Levant la tête vers sa gauche, Marguerite s'émerveilla de voir que la lune semblait se précipiter comme une folle vers Moscou, et qu'en même temps, elle était étrangement immobile, puisque Marguerite y distinguait nettement, tournée vers la ville qu'elle avait quittée, une figure énigmatique et sombre, qui tenait à la fois du dragon et du petit cheval bossu des légendes.

[Marguerite fut alors saisie par l'idée qu'au fond, elle avait tort de presser son balai avec tant d'ardeur, qu'elle se privait ainsi de la possibilité de voir les choses comme il convenait, de jouir pleinement de son voyage aérien. Quelque chose lui suggérait que, là où elle allait, on l'attendrait de toute façon, et qu'elle n'avait donc aucune raison de se maintenir à cette hauteur et à cette vitesse, où elle s'ennuyait.

Elle abaissa la brosse de son balai, dont le manche se releva par-derrière, et, ralentissant considérablement son allure, elle descendit vers la terre. Cette glissade — comme sur un wagonnet de montagnes russes — lui procura le plus intense plaisir. Le sol, jusqu'alors obscur et confus, montait vers elle, et elle découvrait les beautés secrètes de la terre au clair de lune. La terre s'approcha encore, et Marguerite reçut par bouffées la senteur des forêts verdissantes. Plus bas, elle survola les traînées de brouillard qui s'étalaient sur un pré

humide de rosée, puis elle passa au-dessus d'un étang. A ses pieds, les grenouilles chantaient en chœur. Elle perçut au loin, avec une bizarre émotion, le grondement d'un train. Bientôt, elle put le voir. Il s'étirait lentement, semblable à une chenille, et projetait en l'air des étincelles. Marguerite le dépassa, survola encore un plan d'eau miroitant où flottait une seconde lune, descendit plus bas encore et continua de voler, effleurant des pieds la cime des pins gigantesques.]

A ce moment, un affreux bruissement d'air déchiré, qui se rapprochait rapidement, se fit entendre derrière Marguerite. Peu à peu, à ce sifflement d'obus, se joignit — déjà perceptible à des kilomètres de distance — un rire de femme. Marguerite tourna la tête et vit un objet sombre, de forme compliquée, qui la rattrapait. A mesure qu'il gagnait du terrain, l'objet se dessinait avec plus de netteté, et bientôt Marguerite put voir que c'était quelque chose qui volait, chevauchant une monture. Enfin, l'objet ralentit sa course en arrivant à la hauteur de Marguerite, et celle-ci reconnut Natacha.

Elle était nue, complètement échevelée, et elle avait pour monture un gros pourceau qui serrait entre ses sabots de devant un porte-documents, tandis que ses pattes de derrière battaient l'air avec acharnement. De temps à autre, un pince-nez qui avait glissé de son groin et qui volait à côté de lui au bout de son cordon, jetait des reflets de lune, tandis qu'un chapeau tressautait sur sa tête et glissait parfois sur ses yeux. En l'examinant plus soigneusement, Marguerite reconnut dans le pourceau Nikolaï Ivanovitch, et son rire sonore retentit au-dessus de la forêt, se mêlant au rire de Natacha.

"Natacha ! cria Marguerite d'une voix perçante. Tu t'es mise de la crème ?

— Ma petite âme ! répondit Natacha dont les éclats de voix firent tressaillir la forêt endormie. Ma reine de France, à lui aussi j'en ai mis, je lui ai barbouillé son crâne chauve !

— Princesse ! brailla le goret d'un ton larmoyant, tout en continuant à galoper sous sa cavalière.

[— Ma petite âme ! Marguerite Nikolaievna ! s'exclama Natacha en chevauchant à côté de Marguerite. C'est vrai j'ai mis de la crème ! C'est que moi aussi, je veux vivre, je veux voler ! Pardonnez-moi, maîtresse, mais je ne veux plus rentrer, pour rien au monde ! Ah ! comme on est bien, Marguerite Nikolaievna !... Il m'a fait des propositions, vous savez – Natacha planta son doigt dans le cou du pourceau, suant et confus –, des propositions ! Comment m'as-tu appelée, dis ! – cria-t-elle en se penchant à l'oreille du cochon.

— Déesse ! hurla celui-ci. Je ne peux pas voler aussi vite ! Je risque de perdre des papiers importants, Nathalie Prokofievna, je proteste !

— Hé, qu'ils aillent au diable, tes papiers ! dit Natacha avec un éclat de rire insolent.

— Oh ! Nathalie Prokofievna, si on nous entendait !" gémit le pourceau d'une voix implorante.]

Galopant dans les airs à côté de Marguerite, Natacha raconta avec des éclats de rire ce qui s'était passé dans la propriété après que Marguerite se fut envolée par-dessus la grille.

Natacha avoua que, sans plus toucher aux objets qu'elle avait reçus en cadeau, elle s'était déshabillée en un tournemain et s'était empressée de se badigeonner de crème. L'effet de celle-ci fut exactement le même que pour sa maîtresse. Mais tandis que Natacha, en riant de joie, se grisait devant la glace de sa beauté magique, la porte s'ouvrit et Nikolaï Ivanovitch parut. Fort ému, il tenait d'une main la combinaison bleu ciel de Marguerite Nikolaievna, et de l'autre son propre chapeau et sa serviette. En voyant Natacha, Nikolaï Ivanovitch resta bouche bée. Reprenant un peu ses esprits, il expliqua, rouge comme une écrevisse, qu'il avait jugé de son devoir de ramasser la combinaison, de la rapporter personnellement...

"Et qu'as-tu dit ensuite, hein, vieux gredin ! s' écria Natacha avec des éclats de rire. — Qu'as-tu dit, vieux débauché ! En as-tu promis, de l'argent ! Et tu as dit que Klavdia Petrovna ne saurait rien. Hein, dis, est-ce que je mens ?"

A cette apostrophe, le pourceau ne put que détourner la tête d'un air penaud.

Tandis qu'elle gambadait dans la chambre, en riant, pour échapper aux entreprises de Nikolaï Ivanovitch, Natacha eut soudain l'idée de le barbouiller de crème. Le résultat la cloua sur place. En un instant, le visage de l'honorable habitant de rez-de-chaussée avait pris la forme d'un groin, et des sabots avaient poussé au bout de ses bras et de ses jambes. En se voyant dans la glace, Nikolaï Ivanovitch poussa un hurlement d'épouvante, mais il était trop tard. Et, en quelques secondes. ce sédentaire, cet ennemi des voyages s'envolait de Moscou le diable sait pour quelle destination, en sanglotant de désespoir.

"J'exige qu'on me rende mon aspect normal ! grogna soudain le cochon d'un ton à la fois furieux et suppliant. Et je refuse de voler dans cette compagnie illégitime ! Marguerite Nikolaievna, vous devez ordonner à votre domestique de cesser cette absurdité !

— Ah ! tiens. Maintenant, je suis une domestique pour toi ? Une domestique, hein ? s' écria Natacha en pinçant l'oreille du cochon. Mais tout à l'heure j'étais une déesse ? Comment m'as-tu appelée ? dis-le donc !

— Vénus ! gémit piteusement le pourceau en passant au-dessus d'un petit ruisseau qui chantait entre les pierres et en frôlant de ses sabots un buisson de noisetiers.

— Vénus ! Vénus ! s'exclama Natacha d'une voix triomphante, une main sur la hanche et l'autre tendue vers la lune.

— [Marguerite ! Ma reine ! Obtenez qu'on me permette de rester sorcière ! Ils feront tout ce que vous demanderez, vous avez le pouvoir, maintenant !

— Très bien, c'est promis.

— Oh ! Merci ! » cria Natacha, puis elle jeta d'un ton brusque et un peu triste à la fois : « Hue donc ! Hue ! Plus vite! Allons, avance !]"

Elle éperonna des talons les flancs de son cochon creusés par cette course folle, et celui-ci bondit en avant avec une telle énergie que l'air parut se déchirer à nouveau. En l'espace d'un éclair, Natacha ne fut plus qu'un point noir, loin devant s' éteignit.

Marguerite, puis elle disparut tout à fait et le bruit de son vol Marguerite se trouvait maintenant dans une contrée déserte et inconnue, où elle se remit à voler lentement, au-dessus de monticules parsemés çà et là de roches erratiques entre lesquelles se dressaient des pins gigantesques. Marguerite évolua entre leurs troncs que la lune argentait d'un côté. Son ombre légère glissait sur le sol devant elle, car la lune brillait maintenant dans son dos.

Marguerite sentit la proximité de l'eau et devina qu'elle était près du but. Laissant les pins en arrière, Marguerite vola doucement jusqu'à un escarpement crayeux au pied duquel, dans l'ombre, coulait une rivière. Le brouillard qui planait sur le paysage s'accrochait par lambeaux aux buissons de la falaise. L'autre rive était basse et plate. Sous un bosquet solitaire d'arbres aux branches nombreuses et enchevêtrées, on y voyait vaciller les flammèches d'un feu de bois autour duquel des silhouettes s'agitaient confusément. Marguerite crut percevoir les sons aigrelets d'une musique guillerette. Au-delà, aussi loin que le regard pouvait porter dans la plaine argentée, on ne voyait aucune habitation, ni aucun signe de vie.

Marguerite sauta à bas de l'escarpement et descendit rapidement vers la rivière. Après sa course aérienne, l'eau l'attirait. Elle se débarrassa de son balai et se jeta dans le courant la tête la première. Son corps léger s'y enfonça comme une flèche, en faisant rejaillir l'eau presque jusqu'à la lune. L'eau était tiède comme dans une baignoire. Remontant d'un coup de reins à la surface de l'abîme liquide, Marguerite nagea à satiété, dans la complète solitude de la nuit,

Près de Marguerite, il n'y avait personne, mais plus loin, derrière les buissons, il devait y avoir un autre baigneur, car on entendait quelqu'un s'ébrouer et éclabousser.

Marguerite regagna le rivage. Après le bain, son corps était brûlant. Elle ne ressentait aucune fatigue, et se mit à sautiller gaiement sur l'herbe humide.

Tout à coup, elle cessa de danser et dressa l'oreille. Les éclaboussements se rapprochèrent et, de derrière les buissons de jeunes saules, surgit un individu bedonnant, tout nu, mais coiffé d'un haut-de-forme de soie noire rejeté sur la nuque. Sos pieds étaient englués de vase, de sorte qu'il semblait chaussé de bottines noires. A en juger par la façon dont il soufflait et hoquetait, il devait être passablement ivre, ce qui fut d'ailleurs confirmé par l'odeur de cognac qui se répandit inopinément sur la rivière. »

- Mikhaïl Boulgakov

Extrêmement fort et incroyablement près, Jonathan Safran Foer

© Jonathan Safran Foer, 2005 © Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2006.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso



Le choix de Mathias Malzieu

« Ne serait-ce que le titre, on dirait un haïku. On pourrait le graver sur chaque tombe de qui se prendrait suffisamment au sérieux pour se croire définitivement adulte. C'est très sérieux de ne pas se prendre au sérieux quand comme Oskar, on vient de perdre son papa. L'hyper-joie de combat de ce texte donne envie de danser. L'imagination et l'humour poétique y sonnent comme un ultime recours. L'auto-émerveillement avec deux bouts de ficelle est l'inverse de la naïveté. C'est le réel à bras le cœur, pressé comme un citron joyeux. »

- **Mathias Malzieu**

« HEIN QUOI QU'EST-CE ?

Pourquoi pas une bouilloire ? Pourquoi le bec ne s'ouvrirait et ne se fermerait-il pas au passage de la vapeur, devenant ainsi une bouche qui pourrait siffler de jolies mélodies, jouer Shakespeare, ou simplement se fendre la pêche avec moi ? Je pourrais inventer une bouilloire qui fait la lecture avec la voix de papa, comme ça je pourrais m'endormir, ou peut-être un ensemble de bouilloires qui chante le refrain de "Yellow Submarine", qui est une chanson des Beatles, groupe que j'adore parce que l'entomologie est une de *mes raisons d'être*, ça c'est une expression française que je connais. Une autre bonne chose pourrait être d'apprendre à parler à mon anus quand je pète. Si je voulais être extrêmement tordant, je lui apprendrais à dire, "C'est pas moi !" chaque fois que je péterais d'une manière incroyablement ignoble. Et s'il m'arrivait un jour de péter d'une manière incroyablement ignoble dans la galerie des Glaces, qui est à Versailles, qui est non loin de Paris, qui est en France, alors évidemment mon anus dirait, "*Ce n'était pas moi !*"

Et pourquoi pas des petits micros que tout le monde avalerait pour qu'ils diffusent le bruit de son cœur par des petits haut-parleurs qu'on pourrait placer dans la grande poche centrale de sa salopette ? En faisant de la planche à roulettes le soir dans la rue, on entendrait les battements du cœur des autres, qui entendraient les nôtres, ça ferait une espèce de sonar. Le truc bizarre, c'est que je me demande si tous les cœurs se mettraient à battre en même temps, comme les femmes qui vivent ensemble ont leurs règles en même temps – je suis renseigné là-dessus, mais j'aurais préféré m'en passer. Ça, ce serait carrément bizarre, sauf que l'endroit de l'hôpital où les enfants viennent au monde ferait le bruit d'un lustre de cristal dans un transatlantique, parce que les bébés n'auraient pas eu le temps de coordonner leurs battements cardiaques. Et sur la ligne d'arrivée à la fin du marathon de New York, ça ferait le bruit de la guerre.

Et puis, on a si souvent besoin de s'enfuir vite fait, mais les hommes n'ont pas d'ailes, pas encore, en tout cas, alors pourquoi pas une chemise en graines pour oiseaux ?

Enfin bref.

Mon premier cours de jiu-jitsu a eu lieu il y a trois mois et demi. J'étais extrêmement curieux de self-défense, pour des raisons évidentes, et maman pensait que ça me ferait du bien d'avoir une activité physique en dehors du tambourin, et donc mon premier cours de jiu-jitsu a eu lieu il y a trois mois et demi. Il y avait quatorze élèves dans la salle et on portait tous une robe blanche très chouette. On s'est entraîné à s'incliner profondément pour le salut, après on s'est tous assis en tailleur et Sensei Mark m'a demandé de le rejoindre.

"Donne-moi un coup de pied dans les parties", il m'a dit.

Ça, ça m'a gêné.

"Excusez-moi ?"

Il a écarté les jambes en disant :

"Je veux que tu me donnes un coup de pied dans les parties, de toutes tes forces."

Il a mis les mains sur les hanches, a pris une inspiration, a fermé les yeux, et c'est comme ça que j'ai su qu'il était sérieux.

"Alors ça !" j'ai dit, et intérieurement je pensais *Hein quoi qu'est-ce ?*

Il m'a dit:

"Vas-y, petit. Défonce-moi les parties.

– Que je vous défonce les parties ?"

Les yeux toujours fermés il s'est bien fendu la pêche et il a dit :

"Tu n'as aucune chance d'y arriver. C'est pour ça que nous sommes là. Pour démontrer la capacité du corps bien entraîné à absorber un coup violent. Et maintenant, défonce-moi les parties."

J'ai répondu :

"Je suis pacifiste." Et comme la plupart des gens de mon âge ne sait pas ce que ça veut dire, je me suis tourné vers les autres pour expliquer: "Je crois que ce n'est pas bien de défoncer les parties des gens. Jamais."

Sensei Mark a dit :

"Je peux te poser une question ?"

Je me suis retourné :

"Je peux te poser une question ?' en est une, de question."

Et lui :

"Est-ce que tu rêves de devenir un maître de jiu-jitsu ?

– Non."

Je lui ai dit ça alors que je ne rêve plus de prendre la direction de la bijouterie familiale.

"Est-ce que tu veux savoir comment un élève de jiu-jitsu devient un maître de jiu-jitsu ?

– Je veux tout savoir."

Je l'ai dit alors que ça non plus ce n'est plus vrai.

"Un élève de jiu-jitsu devient un maître de jiu-jitsu en défonçant les parties de son maître."

J'ai répondu :

"C'est passionnant."

Mon dernier cours de jiu-jitsu a eu lieu il y a trois mois et demi. Je voudrais tellement avoir mon tambourin en ce moment, parce que même après tout ce qui s'est passé, je porte encore des semelles de plomb, et parfois ça soulage de jouer un bon solo. Le morceau le plus impressionnant que je sais jouer sur mon tambourin c'est "Le Vol du bourdon" de Nikolai Rimski-Korsakov, qui est aussi la sonnerie que j'ai téléchargée sur le portable que j'ai eu après la mort de papa. C'est plutôt effarant que j'arrive à jouer "Le Vol du bourdon", parce qu'il faut taper incroyablement vite dans certains passages et c'est extrêmement difficile pour moi, parce que je n'ai pas encore vraiment de poignets. Ron a proposé de m'acheter une batterie complète. *Money cant buy me love,* évidemment, mais j'ai demandé si elle aurait des cymbales Zildjian. Il a dit :

"Tout ce que tu voudras."

Et il a pris mon yo-yo sur mon bureau avant d'aller promener le chien. Je sais qu'il essayait seulement d'être sympa mais ça m'a mis incroyablement en colère.

"Yo-yo moi !" j'ai dit en le lui arrachant.

Ce que j'avais envie de lui dire, en fait, c'était "Vous n'êtes pas mon papa et vous ne le serez jamais".

C'est tout de même bizarre que le nombre des morts augmente alors que la terre reste de la même taille, ce qui fait qu'un jour il n'y aura plus de place pour enterrer personne, non ? Pour mes neuf ans, l'année dernière, grand-mère m'a offert un abonnement à National Geographic qu'elle appelle "le National Geographic". Elle m'a aussi offert un blazer blanc, parce que je ne mets que des habits blancs, et il est trop grand pour moi comme ça il me durera plus longtemps.

Elle m'a aussi donné l'appareil photo de grand-père. Cet appareil je l'adorais pour deux raisons. J'ai demandé pourquoi il ne l'avait pas emporté quand il l'a quittée.

"Peut-être qu'il voulait que tu l'aies.

Mais j'avais moins trente ans.

N'empêche", elle a dit.

Quoi qu'il en soit, le truc hallucinant, c'est que j'ai lu dans National Geographic qu'il y a plus de gens vivants aujourd'hui qu'il n'en est mort dans toute l'histoire de l'humanité. Autrement dit, si tout le monde voulait jouer Hamlet en même temps, ce serait impossible, parce qu'il n'y a pas assez de crânes !

Alors pourquoi pas des gratte-ciel pour les morts qu'on construirait vers le bas ? Ils pourraient être sous les gratte-ciel pour les vivants qu'on construit vers le haut. On pourrait enterrer des gens jusqu'au centième sous-sol et tout un monde mort existerait sous le monde vivant. Je me dis parfois que ce serait intéressant d'avoir un gratte-ciel qui monte et descend avec un ascenseur fixe. Pour aller au quatre-vingt-quinzième étage, on aurait qu'à pousser le bouton 95 et l'étage viendrait. D'ailleurs, ça pourrait être extrêmement utile, parce que si on est au quatre-vingt-quinzième étage et qu'un avion s'écrase en dessous, le bâtiment pourrait nous redescendre jusqu'en bas et personne risquerait rien, même si on avait laissé sa chemise en graine pour oiseaux à la maison ce jour-là.

Je suis monté dans une limousine que deux fois en tout. La première fois c'était terrible, alors que la limousine était formidable. J'ai pas le droit de regarder la télé à la maison, et j'ai pas le droit de la regarder dans les limousines non plus, mais c'était quand même très chouette qu'il y ait la télé dans celle-là. J'ai demandé si on pouvait passer devant l'école pour que Dentifrice et le Minch me voient dans une limousine. Maman a dit que l'école n'était pas sur le chemin et qu'il ne fallait pas être en retard au cimetière. J'ai demandé pourquoi, ce qui me paraissait vraiment une bonne question, parce que pourquoi, franchement, quand on y pense ? Je ne le suis plus mais avant j'étais athée, ce qui signifie que je ne croyais pas aux choses qu'on ne peut pas observer. Je croyais qu'une fois mort, on est mort pour toujours, qu'on ne sent rien et qu'on ne rêve même pas. Ce n'est pas que je me sois mis à croire aux choses qu'on ne peut pas observer, non. Seulement je crois que les choses sont extrêmement compliquées. Et puis d'abord, ce n'est pas comme si on allait l'enterrer pour de bon, d'abord.

J'avais beau faire des efforts pour que ça le soit pas, c'était très ennuyeux que grand-mère arrête pas de me toucher, alors

j'ai escaladé le dossier pour passer sur la banquette avant et tapé sur l'épaule du chauffeur jusqu'à ce qu'il m'accorde un peu d'attention.

"Quelle. Est. Votre. Appellation."

J'avais pris la voix de Stephen Hawking.

"Qu'est-ce qu'y dit ?

– Il vous demande votre nom", dit grand-mère depuis la banquette arrière. »

- Jonathan Safran Foer

Fifi Brindacier, Astrid Lindgren

© Livre de Poche jeunesse, 2015.

Traduit du suédois par Alain Gnaedig



Le choix de Susie Morgenstern

« Fifi (ou *Pippi Longstocking*) est née la même année que moi, en 1945. Je tente d'être sa jumelle. Elle est féministe, non conformiste, indépendante, généreuse, chaleureuse, courageuse, exceptionnellement forte – physiquement et mentalement – protectrice et défenseuse des autres enfants. J'aurais aimé être une rouquine enflammée comme elle, habillée comme elle, riche aussi, en tant que fille d'un pirate roi des mers du Sud. Elle s'élève toute seule, avec une liberté totale, dans une maison où elle vit avec son cheval et son singe. Ses voisins Annika et Tommy la suivent dans ses aventures rocambolesques. »

- Susie Morgenstern

« Fifi s'installe à la villa Drôlederepos

À la limite de la toute petite ville, il y avait un vieux jardin envahi par les mauvaises herbes. Une vieille maison se trouvait dans ce jardin et c'est dans cette maison que vivait Fifi Brindacier. Elle avait neuf ans et elle y vivait toute seule, sans papa ni maman. C'était plutôt chouette car il n'y avait personne pour lui dire d'aller se coucher au moment où elle s'amusait le plus, personne pour l'obliger à avaler une cuillerée d'huile de foie de morue quand elle avait surtout envie de manger des bonbons.

Fifi avait eu autrefois un papa qu'elle adorait et, bien sûr, elle avait eu aussi une maman. Mais c'était il y a si longtemps qu'elle ne s'en souvenait plus du tout. La maman de Fifi était morte quand celle-ci n'était qu'un tout petit bébé qui braillait si fort dans sa poussette que personne n'arrivait à rester à côté d'elle. Fifi pensait que sa maman se trouvait au ciel et qu'elle l'observait par un petit trou entre les nuages. Fifi lui faisait souvent un petit signe et lui disait :

– Ne t'inquiète pas ! Je me débrouillerai toujours !

Fifi n'avait pas oublié son papa. Il était capitaine au long cours et il avait navigué sur tous les océans. Fifi l'avait accompagné sur son navire, jusqu'au jour où il avait disparu en mer, emporté par une vague au cours d'une tempête. Mais Fifi en était sûre : un jour, il reviendrait. Elle ne croyait pas du tout qu'il s'était noyé. Non, il avait certainement rejoint une île remplie de Cannibales. Voilà : il était devenu le roi des Cannibales et il se pavanait toute la journée avec une couronne en or sur la tête.

– Mon papa est roi des Cannibales, c'est pas tout le monde qui a un papa comme ça ! disait-elle avec satisfaction. Dès que mon papa aura construit un bateau, il viendra me chercher et je serai la princesse des Cannibales. Ah ! là ! là ! On rigolera bien !

Des années plus tôt, son papa avait acheté la vieille maison dans le jardin. Il comptait y habiter avec Fifi sur ses vieux jours, quand il ne pourrait plus courir les océans. Mais, hélas ! Il avait disparu et, en attendant son retour, Fifi s'était installée dans la ville Drôlederepos. Drôle de nom pour une maison, mais elle s'appelait pourtant bien comme ça. Bien meublée, la maison n'attendait qu'elle. Un beau soir d'été, Fifi avait dit au revoir à tous les marins du bateau de son papa. Ils adoraient Fifi et Fifi les adorait aussi.

– Au revoir, les gars ! leur dit-elle en les embrassant l'un après l'autre sur le front. Ne vous inquiétez pas pour moi ! Je me débrouillerai toujours !

Elle emporta deux choses du bateau : un petit singe appelé M. Nilsson – cadeau de son papa – et une grosse valise bourrée de pièces d'or. Accoudés au bastingage, les matelots regardèrent Fifi s'éloigner. Elle marcha d'un pas ferme sans se retourner, M. Nilsson perché sur l'épaule et la valise à la main.

– C'est une enfant extraordinaire, dit l'un des matelots en essuyant une larme quand Fifi disparut hors de leur vue.

Il avait bien raison. Fifi était une petite fille tout à fait extraordinaire. Ce qu'il y avait de plus extraordinaire chez elle, c'était sa force. Il n'existait pas dans le monde entier un policier aussi costaud qu'elle. Elle était même capable de soulever un cheval si elle en avait envie. Et cette envie la prenait de temps en temps. Elle possédait un cheval qu'elle avait acheté avec une de ses nombreuses pièces d'or le jour même de son arrivée à la villa Drôlederepos. Elle avait toujours rêvé d'avoir un cheval à elle ; le cheval trônait désormais sous la véranda.

Mais quand Fifi avait envie d'y prendre son quatre-heures, elle soulevait le cheval et le déposait dans le jardin comme si de rien n'était.

À côté de la villa Drôlederepos, il y avait un autre jardin avec une autre maison. Dans cette maison vivaient un papa, une maman et leurs deux charmants enfants, un garçon et une fille, Tommy et Annika. C'étaient deux enfants très gentils, obéissants et bien élevés. Tommy ne se rongeait jamais les ongles, il était toujours bien peigné et faisait presque toujours ce que sa maman lui disait. Annika ne rouspétait jamais quand elle était contrariée et elle faisait toujours attention à ne pas salir ses vêtements fraîchement repassés. Tommy et Annika jouaient gentiment dans leur jardin mais ils regrettaient souvent de ne pas avoir de petits camarades. À l'époque où Fifi parcourait les océans avec son papa, il leur arrivait de s'approcher de la clôture en se disant :

"Quel dommage que personne ne vive dans cette maison ! Quelqu'un devrait y habiter, quelqu'un avec des enfants."

Lorsque, par un beau soir d'été, Fifi franchit la première fois le seuil de la villa Drôlederepos, Tommy et Annika n'étaient pas chez eux. Ils étaient partis une semaine chez leur grand-mère et ne savaient donc pas que quelqu'un avait emménagé dans la maison voisine. Le lendemain de leur retour, quand ils regardèrent dans la rue, ils ne savaient toujours pas qu'une camarade de jeu se trouvait juste à la porte d'à côté. Tandis qu'ils se demandaient si la journée allait leur réserver des surprises ou si ce serait une journée tout à fait comme les autres, la grille de la villa Drôlederepos s'ouvrit et une petite fille apparut sur le seuil. Tommy et Annika n'avaient jamais vu de petite fille aussi étonnante. Fifi Brindacier partait faire sa promenade matinale. Voilà de quoi elle avait l'air : ses cheveux roux comme des carottes étaient tressés en deux nattes qui se dressaient de chaque côté de la tête. Son nez, parsemé de taches de rousseur, avait la forme d'une petite pomme de terre nouvelle. Sous ce nez, on voyait une grande bouche aux dents saines et blanches. Sa robe était fort curieuse. Fifi l'avait faite elle-même. Elle aurait dû être bleue mais, à court de tissu bleu, Fifi avait décidé d'y coudre des petits morceaux rouges çà et là. Elle portait des bas – un marron, un noir – sur ses grandes jambes maigres. Et puis, elle était chaussée de souliers noirs deux fois trop grands pour elle. Son papa les lui avait achetés en Amérique du Sud pour que les pieds de Fifi aient la place de grandir un peu. Fifi n'en avait jamais voulu une autre paire. »

- Astrid Lindgren

La fille de la bibliothèque, Polly Horvath

© l'école des loisirs, 2026.

Traduit de l'anglais par Clémentine Beauvais



Le choix de Susie Morgenstern

« Moïse, Heathcliff et Tom Jones ont ceci en commun avec Essie : ce sont des enfants trouvés de la littérature. Si Moïse flotte dans un panier sur le Nil, Essie, elle, hurle dans un panier posé sur une étagère de la bibliothèque municipale de Huffington. D'habitude, je refuse de lire les traductions de l'anglais vers le français, mais celle-ci est signée Clémentine Beauvais. C'est un roman parfait, que j'aurais tant aimé écrire. Essie est élevée par quatre bibliothécaires célibataires qui rêvaient d'être mères, au milieu des livres qu'elle dévore en profusion. C'est son école, son éducation, son bonheur, dans les huit bras de ses quatre mères aimantes. »

- **Susie Morgenstern**

« Elles reprirent leur dégustation, mais sans parvenir à chasser les pleurs de leur esprit.

Il est à présent nécessaire de préciser que, fort tristement, ces quatre bibliothécaires avaient toutes espéré devenir mères un jour, mais en vain, pour diverses raisons tragiques. Lorsqu'elles entendaient un bébé pleurer, c'était comme si un poignard s'enfonçait dans leur cœur. Alors, une à une, elles reposèrent leurs donuts, et leurs regards se perdirent dans le vide, chacune imaginant la vie qu'elle aurait pu avoir.

– Bien, dit enfin Doris, après un temps de lamentation silencieuse. Ça suffit. Allons voir. On ne sait pas à qui appartient ce bébé, mais ce qui est sûr, c'est que ce quelqu'un s'en occupe mal. Écoutez comme il pleure.

Doris balaya la pièce du regard.

– Je crois que j'ai un nounours quelque part dans ce bureau... dit-elle. Ah, le voilà.

Ce bébé est trop petit pour un nounours, observa Taisha, qui avait tellement de petits neveux et nièces qu'elle était capable de deviner l'âge d'un bébé au mois près rien qu'en entendant ses cris. Ça, c'est un nouveau-né.

Et qui a faim, ajouta Jeanne-Marie (simple supposition, car il n'y avait aucun enfant dans son entourage).

Quoi qu'il en soit, il faut le trouver et le calmer, dit Lucinda. Prends le nounours, Doris, mais ne te fais pas trop d'illusions.

– On ne sait jamais, ça pourrait le ragaillardir un peu, dit Doris avec espoir.

Toutes les quatre traversèrent la section jeunesse, se préparant mentalement à pénétrer dans la forteresse de la section adulte. Cependant, à peine eurent-elles atteint la porte, qu'elles s'arrêtèrent net. Les pleurs qu'elles entendaient auparavant devant elles étaient désormais derrière elles.

Il est ici, ce bébé, constata Taisha, un brin épouvantée.

Qu'est-ce qu'un bébé pourrait bien faire là ? demanda Doris. Et d'ailleurs, qui aurait le culot d'entrer à cette heure-ci ? Nous n'avons pas encore ouvert. Et les bibliothécaires de la section adulte n'ont pas à venir chez nous sans permission.

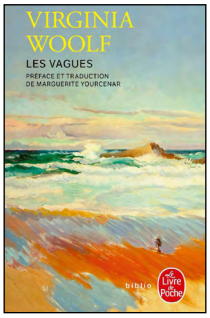
– Surtout si c'est pour y saupoudrer des bébés dans tous les coins, grommela Taisha. »

- Polly Horvath

Les vagues, Virginia Woolf

© Stock, 1937 pour la traduction française.

Traduit de l'anglais par Marguerite Yourcenar



Le choix de Blandine Rinkel

« Qui, comme Virginia Woolf, dit notre conscience du temps ? À l'adolescence, je me souviens avoir lu pour la première fois cet enchevêtrement de monologues qu'est *Les vagues* la gorge serrée, en me disant, *voilà, c'est ça, c'est exactement ça, mon enfance qui s'en va, et tout passera.* La sensation du sable qui s'écoule dans le sablier va bien sûr avec une inquiétude, qu'encapsule cet extrait, mais elle va aussi avec une saudade qui est à la fois drame et baume. *C'est la cérémonie finale,* dit le jeune Bernard, *d'étranges sentiments nous accablent.* »

- **Blandine Rinkel**

« Les choses perdent leur couleur. Je vais aller à la bibliothèque, et prendre un livre. Je vais lire, puis regarder autour de moi, puis lire à nouveau, puis regarder encore... Voici un poème où il est question d'une haie. Je vais flâner le long de cette haie, et cueillir des fleurs : de vertes belles-de-jour, et des aubépines couleur de clair de lune, des églantines, et de sinueuses branches de lierre. Je vais les tenir ferme entre mes mains, et les déposer sur la surface luisante du pupitre. Je vais m'asseoir au bord de l'eau, sur la berge qui tremble, et regarder les nénuphars. Les larges nénuphars éclatants répandent sur le chêne qui surplombe la haie leur lumière humide comme un rayon de lune. Je vais cueillir des fleurs, les tresser en une guirlande unique que je vais nouer, que je vais offrir... Oh ! à qui ? Quelque chose arrête brusquement le flot même de ma vie : le fleuve rapide bat contre un obstacle ; tout s'agite, tout est secoué ; je ne sais quelle dure masse centrale résiste... Oh ! cette douleur ! Cette angoisse ! Je succombe, je perds conscience... Et maintenant, mon corps se fond... Mes liens tombent ; je brûle... Le fleuve enfin se répand, vaste marée fertilisante, ouvrant les écluses, s'insinuant de force dans les replis du sol, inondant librement la terre.

À qui donnerais-je tout ce qui ruisselle à travers moi, à travers l'argile tiède et poreuse de mon corps ? Je vais faire une guirlande de fleurs et la donner... Oh ! à qui ?

"Des matelots et des couples d'amoureux flânent sur la jetée ; des omnibus se dirigent vers la ville, et font un bruit de ferraille sur le quai. Je vais donner ; je vais enrichir quelqu'un ; je vais rendre au monde ce présent de beauté. Je vais tresser mes fleurs en une guirlande unique, et m'avancer, la main tendue, pour les offrir... Oh ! à qui ?

– C'est le dernier jour du dernier trimestre, dit Louis. Pour Neville, pour Bernard et pour moi, c'est le dernier jour. Nous avons reçu tout ce que nos maîtres avaient à nous donner. La présentation a été faite ; nous avons fait connaissance avec le monde. Nos maîtres restent ; nous partons. L'immense Recteur que je révère entre tous les hommes s'est avancé avec un léger mouvement de roulis le long des tables chargées de volumes reliés, et il a distribué Horace, Tennyson, les œuvres complètes de Keats et de Matthews Arnold congrûment dédicacées. Je respecte la main qui distribue ces livres. Le Recteur parle avec la plus complète conviction. Il se croit sincère, bien que nous ne soyons pas d'accord là-dessus. Parlant d'une voix que l'émotion rend bourrue, tendrement, passionnément, il vient de nous dire que nous sommes sur le point de nous en aller. Il nous conseille de "nous conduire en hommes". (Sur ses lèvres, les citations de la Bible, et celles du Times semblent également magnifiques.) Les uns sont destinés à faire ceci ; d'autres cela. Certains d'entre nous ne se rencontreront plus jamais. Neville, Bernard et moi ne nous reverrons plus jamais ici. La vie va nous séparer. Mais nous avons formé certains liens. Nos années d'inconscience, nos années d'enfance sont passées.

Mais nous avons formé certains liens. Et d'abord, nous avons hérité des traditions. Ces dalles de pierre servent depuis six cents ans. Sur ces murs sont inscrits des noms d'hommes de guerre, d'hommes d'État, et de quelques malheureux poètes. (Mon nom figurera parmi ces derniers.) Bénies soient toutes les traditions, toutes les protections, et toutes les limitations ! Je suis plein de reconnaissance pour vous, hommes en robes noires, et pour vous, grands morts, qui nous avez conduits, qui nous avez gardés, mais somme toute, le problème reste entier. On n'est pas encore parvenu à réconcilier les contradictions.

Des fleurs hochent la tête contre la fenêtre. Je vois des oiseaux sauvages, et des instincts plus sauvages que le plus sauvage oiseau me jaillissent farouchement du cœur. Mes yeux sont farouches ; mes lèvres sont serrées. Les oiseaux volent ; les fleurs dansent ; mais j'entends toujours le monotone fracas des vagues, et l'énorme bête enchaînée trépigne sur la rive. Elle frappe sans cesse du pied sur la rive.

– C'est la cérémonie finale, dit Bernard. C'est la fin de toutes les cérémonies. D'étranges sentiments nous accablent. Le chef de train tient son drapeau et s'apprête à donner son coup de sifflet ; le train exhale sa vapeur et va partir d'un instant à l'autre. On voudrait dire je ne sais quoi, sentir je ne sais quoi qui soit absolument approprié à la circonstance. L'esprit est sous pression ; les lèvres se gonflent. Et tout à coup, une abeille fait son entrée et bourdonne autour des fleurs du bouquet qu'on vient d'offrir à Lady Hampton, la femme du général, et qu'elle respire continuellement pour montrer combien elle est sensible à cet hommage. Si l'abeille allait lui piquer le bout du nez ? Nous sommes tous profondément émus, et pourtant moqueurs ; et contrits pourtant, impatients d'ailleurs que tout cela prenne fin, et pourtant il ne viendra pas. C'est pour cela que je l'aime. Oublieux, presque entièrement ignorant de ce qu'il a été pour moi, il passera hors de ma vie. Et, si étrange que cela me semble, j'entrerai dans d'autres vies : ceci n'est peut-être qu'une escapade, un simple prélude. Déjà, bien que je ne puisse souffrir les mômeries pompeuses du Recteur et ses attendrissements affectés, je sens l'approche d'événements que nous n'avions fait jusqu'ici que deviner dans la distance.

Je serai libre d'entrer dans le jardin où Fenwick lève son maillet : ceux qui m'ont méprisé reconnaîtront ma souveraineté. Mais une loi secrète de ma propre nature m'interdira toujours d'être satisfait par la souveraineté et la possession du pouvoir ; je continuerai à me glisser derrière le rideau, au sein de l'intimité, en quête de paroles murmurées dans la solitude. C'est pourquoi je m'en vais, hésitant, mais plein d'orgueil, effrayé par la perspective d'intolérables souffrances, et pourtant certain de triompher dans cette aventure après ces souffrances infinies, certain (je veux le croire) de découvrir à la fin l'objet de mon désir. Pour la dernière fois, je regarde la statue du pieux fondateur du collège ; sa tête est entourée d'un vol de colombes. Les colombes continueront de tournoyer autour de sa tête, de la blanchir de leur fiente, tandis que l'orgue gémira dans la chapelle. Je vais prendre mon billet, et quand j'aurai pris possession de ma place, dans un coin du compartiment réservé, je soulèverai mon livre à la hauteur de mes yeux, pour cacher une larme. Je soulèverai mon livre devant mes yeux pour observer à l'aise, pour épier en paix un visage. C'est le premier jour des grandes vacances.

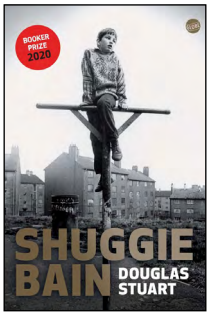
– C'est le premier jour des grandes vacances, dit Suzanne. Mais le jour est encore un paquet ficelé. Je ne vais pas l'ouvrir avant ce soir, au moment où je descendrai du train. Je ne me permettrai même pas de le flairer, avant d'avoir respiré la verte et froide atmosphère des champs. Mais déjà, ces champs n'appartiennent pas à l'école ; ces haies n'ont rien de scolaire ; les hommes dans ces champs travaillent pour de vrai ; ils remplissent leurs charrettes de vrai foin ; et voilà de vraies vaches, qui ne ressemblent pas aux vaches de l'école. Mais j'ai encore dans les narines l'odeur de désinfectant des corridors, et l'odeur des salles de classe blanchies à la chaux. J'ai encore dans les yeux l'aspect verni et luisant des parquets. Je dois attendre que les champs et les haies, les bois et les champs, et les talus de chemin de fer parsemés de buissons de genêts, et les wagons sur des voies de garage, et les tunnels, et les jardins de banlieue où les femmes étendent la lessive, et d'autres champs encore, avec des enfants se balançant en haut des barrières, enterrent le plus profondément possible cette école que j'ai détestée. »

- Virginia Woolf

Shuggie Bain, Douglas Stuart

© Globe, 2021.

Traduit de l'anglais par Charles Bonnot



Le choix de Blandine Rinkel

« C'est une conquête de la dignité dans l'enfance, et elle se passe en 1980 à Glasgow, dans un quartier pauvre, très, l'adjectif *délabré* s'impose, un quartier où être une femme et garder son collant intact requiert une force quasi-militaire. Voilà pour le contexte qui happe, mais c'est autre chose qui bouleverse. C'est la trace de l'absolu. L'absolu amour et l'absolue misère, mêlés à chaque page. Il y a dans ce long premier roman d'un auteur écossais une force absente de la plupart des œuvres contemporaines, parce que ni à la mode, ni sexy ; il y a dans ce livre une infinie bonté. »

- **Blandine Rinkel**

« "Danse pour moi, Hugh, dit soudain Agnes.

– Quoi ?" fit Shuggie en roulant sur le tapis.

Leek grogna, il n'aimait pas quand elle traitait son frère comme son toutou. Comment un garçon tendre s'en sortirait-il dans un monde de durs ? Il les laissa à leurs bêtises. Ils l'entendirent claquer la porte de sa chambre et surent qu'ils le retrouveraient plus tard, son gros casque sur les oreilles, penché sur son carnet noir.

"Allez, danse pour moi. Je veux que tu me montres comment font les jeunes aujourd'hui." Agnes mit une cassette dans le lecteur de la chaîne qu'elle louait. Alors qu'elle tirait son pull à perles sur ses cuisses, il vit qu'elle avait la tête ailleurs.

"Alors tu te mets un peu comme ça." Il écarta les pieds de la largeur de ses hanches. "Et puis..." Il remua les fesses.

Agnes l'imita. "Comme ça ?" Ça semblait plus naturel chez elle, chez une femme.

"Puis tu dois secouer les épaules et bouger un peu les mains."

Il se lança dans un roulement d'épaules saccadé comme celui qu'il avait vu à la télé, réalisé par une chanteuse noire avec des épaulettes et une iroquoise en forme d'ananas. "Puis tu fais un peu ça", dit-il en s'agitant de plus en plus vite, balançant les mains dans le sens inverse de la rotation de ses hanches, un peu comme un skieur, ou un épileptique.

"Comme ça ? demanda-t-elle, donnant l'impression qu'elle faisait une attaque.

Peut-être bien." Il n'était pas totalement convaincu. "Fais ça ensuite" ; il bougea comme un robot et sauta à pieds joints comme s'il essayait d'éteindre un feu.

Agnes l'imita et tous les bibelots en verre tintèrent.

"Tu es sûr que c'est comme ça que dansent les jeunes aujourd'hui ? demanda-t-elle, essoufflée par la chorégraphie.

– Oh oui", dit Shuggie en roulant les épaules plus bas encore, plaçant les mains de chaque côté de son crâne comme s'il avait la migraine. Il venait de lui apprendre la chorégraphie de "Control" de Janet Jackson.

"Il va falloir que je me repose une petite minute." Elle se laissa tomber sur le canapé et sortit ses cigarettes. "Mais continue de danser, je te regarde. Je veux être une bonne danseuse quand je sortirai avec Eugene."

Shuggie se sentit trahi. S'il avait su, il lui aurait appris la danse des zombies de "Thriller". Ç'aurait été bien fait pour elle. La chanson changea et Shuggie continua de danser. C'était maintenant un shimmy maladroit, les mains ouvertes comme des feux d'artifice, la tête basculée en arrière comme s'il avait une longue chevelure sexy. Il se baissa et bondit en utilisant trop ses hanches pour un garçon. Il entonnait la chanson avec émotion comme si ç'avait été un grand opéra plutôt qu'un tube commercial à trois accords pour adolescentes de treize ans.

"Super ! Quel danseur ! lança-t-elle. Je ferai ça en boîte la semaine prochaine. Eugène ne va pas en revenir, tu vas voir."

Il était heureux de son attention. Quelque chose en lui s'ouvrit et il commença à remuer son corps comme les garçons noirs qu'il avait vus à la télé. Sa gêne disparut et il tourna, se retourna et se secoua comme à la télé. Il était au milieu d'un bond sorti de Cats quand il laissa échapper un cri. Un cri perçant comme quand Leek lui sautait dessus dans le noir. Shuggie resta pétrifié, doigts tendus. Il ne les avait pas vus et ne saurait jamais depuis combien de temps ils étaient

là. De l'autre côté de la rue, appuyés à la fenêtre de leur salon, les McAvennie étaient pliés de rire. La vitre trembla quand ils tapèrent dessus avec joie. Souris Cracra réalisa une petite pirouette sexy et Shuggie comprit qu'elle l'imitait.

Il se tourna vers sa mère : quand l'avait-elle remarqué ? Elle se contenta de le regarder et de tirer sur sa clope. "Si j'étais toi, je continuerais de danser, lui dit-elle entre ses dents serrées, sans un coup d'œil vers la fenêtre.

– Je ne peux pas." Les larmes lui montaient aux yeux.

"Tu sais qu'ils gagnent uniquement parce que tu les laisses faire.

– Je ne peux pas." Il avait toujours les bras et les doigts tendus, comme un arbre mort.

"Ne leur donne pas ce plaisir.

– Maman, aide-moi. Je ne peux pas.

– Si. Tu. Peux." Elle souriait toujours à pleines dents. "Lève la tête et Donne. Tout. Ce que tu as."

Elle n'était d'aucune utilité pour finir un exercice de maths et certains jours on avait le temps de mourir de faim avant qu'elle prépare un dîner mais Shuggie la regarda et comprit que c'était en ça qu'elle excellait. Chaque jour elle ressortait de sa tombe, maquillée et coiffée, et redressait la tête. Quand elle s'était ridiculisée la veille, elle se relevait, mettait son plus beau manteau, et faisait face au monde.

Quand elle avait le ventre vide et que ses mômes avaient faim, elle se coiffait et faisait croire au monde entier qu'il n'en était rien.

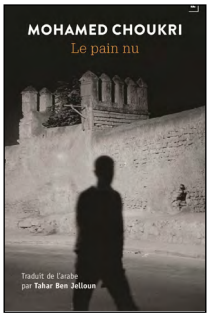
Ce fut d'abord difficile de recommencer à bouger, de sentir la musique, de retrouver cet endroit où l'on range sa confiance au fond de son cerveau. Ils n'allaient pas ensemble, les mouvements de ses pieds et ses bras qu'il agitait, mais comme un train qui démarre il prit peu à peu de la vitesse et bientôt il volait de nouveau. Il essaya d'y aller doucement sur les pas tape-à-l'œil, les déhanchements et les moulinets. Mais c'était inscrit en lui, et, alors qu'il donnait libre cours à ses mouvements, il se rendit compte qu'il était incapable de les arrêter. »

- Douglas Stuart

Le pain nu, Mohamed Choukri

© Seuil, 1980.

Traduit de l'arabe par Tahar Ben Jelloun



Le choix d'Abdellah Taïa

« Publié dans les années 70, ce roman marocain, écrit en arabe, est une révolution littéraire. Un cri immense. Il dit la réalité marocaine et la colonisation espagnole avec des mots en feu. Le pouvoir, qui avait bien saisi ses intentions transgressives, l'a aussitôt interdit (jusqu'à 2003). Je l'ai lu au milieu des années 80. J'avais 12 ans. J'ai encore en moi ses phrases incendiaires et son audace folle pour raconter l'enfance meurtrie et la violence de la société patriarcale. J'ai encore en moi le désir de Choukri de réparer cet enfant des rues, d'une manière intransigeante et poétique. Je suis devenu écrivain parce j'ai lu *Le pain nu.* »

- Abdellah Taïa

« Nous étions plusieurs enfants à pleurer la mort de mon oncle. Avant je ne pleurais que lorsqu'on me frappait ou quand je perdais quelque chose. J'avais déjà vu des gens pleurer. C'était le temps de la famine dans le Rif. La sécheresse et la guerre. Un soir j'eus tellement faim que je ne savais plus comment arrêter mes larmes. Je suçais mes doigts. Je vomissais de la salive. Ma mère me disait, un peu pour me calmer :

– Tais-toi. Nous émigrerons à Tanger. Là-bas le pain est en abondance. Tu verras, tu ne pleureras plus pour avoir du pain. À Tanger les gens mangent à leur faim. Regarde ton frère Abdelkader, lui, il ne pleure pas. »

- Mohamed Choukri

Cet extrait sera disponible prochainement, dès l'obtention des droits de reproduction.

Voyage dans les ténèbres, Jean Rhys

© Denoël, 1973.

Traduit de l'anglais par René Daillie



Le choix d'Abdellah Taïa

« J'ai un amour immense pour Jean Rhys (1890-1979) et ses livres. Je me retrouve complètement dans son écriture, ses voix, sa mélancolie, ses dépressions, ses errances et sa nostalgie assumée pour son pays d'origine, les Caraïbes. Elle parle tout le temps à partir de l'exil en Angleterre. L'exil et son froid éternel. L'exil et ses cruautés. L'exil qui vous exténue, vous tue. La modernité criminelle. J'adore sa défense constante, acharnée, des marginaux. Et je suis toujours extrêmement ému par sa voix d'enfant au soleil qui ne cesse de revenir. Qui hante toute son œuvre. L'enfance de Jean Rhys a été un petit moment heureux. Maintenant, en Angleterre, en France, le monde la maltraite et la piétine. »

- Abdellah Taïa

« C'était comme si un rideau était tombé, dissimulant tout ce que j'avais connu. C'était presque comme de venir au monde une seconde fois. Les couleurs n'étaient plus les mêmes, plus les mêmes les parfums, plus la même l'impression laissée par les choses tout au fond de soi. Pas simplement la différence entre chaud et froid ; violet et gris ; lumière et ténèbres. Mais une différence dans ma façon d'avoir peur et ma façon d'être heureuse. Pour commencer, l'Angleterre me déplut. Je ne pouvais m'habituer au froid. Parfois je fermais les yeux et faisais comme si la chaleur du feu, ou celle des couvertures dans lesquelles je m'enroulais, était la chaleur du soleil ; ou bien je me faisais accroire que j'étais devant la porte de la maison, suivant des yeux la rue du Marché jusqu'à la baie. Quand il y avait de la brise, des paillettes étoilaient la mer, par millions ; et les jours de calme plat, elle était pourpre comme Tyr et Sidon. La rue du Marché sentait le vent mais les ruelles sentaient le nègre, la fumée de bois et les beignets de poisson salé frits dans le saindoux. (Quand les femmes noires vendent les beignets dans la savane, elles les portent sur la tête dans un plateau. Elles crient : "Beignets de poisson, doux mes beignets, succulents mes beignets.") C'était drôle, mais voilà à quoi je pensais plus qu'à toute autre chose – l'odeur des rues et le parfum des frangipaniers, le jus de limette, la cannelle et les clous de girofle, les bonbons au gingembre et à la mélasse, l'encens après les enterrements ou les processions de la Fête-Dieu, et les malades qui attendaient à la porte du dispensaire voisin, et l'odeur de la brise marine, et celle, toute différente, de la brise de terre.

Parfois, c'était comme si j'étais de retour là-bas et que l'Angleterre ne fût qu'un rêve. Et parfois c'était l'Angleterre qui était la chose réelle, et là-bas le rêve, mais jamais je ne pouvais les faire aller l'un avec l'autre.

Au bout de quelque temps, je m'habituai à l'Angleterre et me mis à l'aimer pour de bon ; je m'habituai à tout sauf au froid et au fait que les villes où nous allions étaient toutes si parfaitement semblables l'une à l'autre. On n'arrêtait pas de changer de lieu pour se retrouver perpétuellement au même endroit. Il y avait toujours une petite rue grise qui menait à l'"Entrée des Artistes" du théâtre et une autre petite rue grise où on logeait, et des rangées de petites maisons aux cheminées pareilles à des cheminées de bateaux modèle réduit, et une fumée de la même couleur que le ciel ; et un boulevard de pierre sure, étroit et nu, serrant de près la mer gris-brun, la mer gris-vert ; ou une rue des Corporations, une rue des Ducs ou des Seigneurs, où l'on se promenait en léchant les vitrines des magasins.

Southsea, ça s'appelait.

Nous avions de bonnes chambres.

– Non, avait dit la propriétaire, je ne loue pas à des professionnelles, mais sans nous claquer la porte au nez, et après que Maudie eut discuté un moment, en donnant à sa voix un ton aussi distingué que possible, elle avait dit :

– Eh bien, pour une fois, je ferai peut-être une exception.

Et puis, le deuxième jour que nous y étions, elle avait fait toute une histoire parce qu'on se levait tard toutes les deux et que Maudie était descendue en chemise de nuit avec un kimono déchiré.

– Comment, avait dit la propriétaire, vous vous montrez comme ça à la fenêtre de mon salon à moitié nues, et à trois heures de l'après-midi, encore !

Mais qu'est-ce qu'on va penser de ma maison?

– Vous fâchez pas, Mémé, avait dit Maud, je monte m'habiller dans une minute. J'avais une de ces migraines, ce matin!

– Eh bien moi, je ne veux pas de ça, avait dit la propriétaire. Quand vous descendrez pour dîner, faudra être décentes. Pas en chemise de nuit.

Elle claqua la porte.

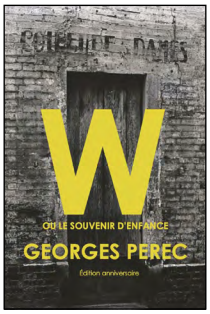
– Je vous demande un peu, dit Maud, je vous demande un peu. Elle commence à me taper sur les nerfs, cette vieille bique. Je m'en vais la remettre à sa place, si elle me dit encore un mot.

– Fais pas attention à elle, dis-je. »

- Jean Rhys

W ou le souvenir d'enfance, Georges Perec

© Denoël, 1975.



Le choix d'Irène Théry

« Le récit de l'enfance de G. Perec, brisée par "l'Histoire avec sa grande hache", m'accompagne depuis un demi-siècle. Les images de corps disloqués qui l'ont hanté, adolescent, après la guerre. Les bribes de souvenirs de l'enfant juif silencieux, caché dans des pensions de ses 6 à ses 11 ans. Sur le quai de la gare de Lyon, en 1942, sa mère pour la dernière fois. Pour l'indicible de sa mort, le linceul d'une page blanche. Et, s'élevant doucement au-dessus des décombres, le rêve à jamais impossible d'un soir ordinaire, dans la cuisine, sous la lumière de la lampe, qui vous prend à la gorge. »

- Irène Théry

« XIII

Désormais, les souvenirs existent, fugaces ou tenaces, futiles ou pesants, mais rien ne les rassemble. Ils sont comme cette écriture non liée, faite de lettres isolées incapables de se souder entre elles pour former un mot, qui fut la mienne jusqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, ou comme ces dessins dissociés, disloqués, dont les éléments épars ne parvenaient presque jamais à se relier les uns aux autres, et dont, à l'époque de W, entre, disons, ma onzième et ma quinzième année, je couvris des cahiers entiers : personnages que rien ne rattachait au sol qui était censé les supporter, navires dont les voilures ne tenaient pas aux mâts, ni les mâts à la coque, machines de guerre, engins de mort, aéroplanes et véhicules aux mécanismes improbables, avec leurs tuyères déconnectées, leurs filins interrompus, leurs roues tournant dans le vide ; les ailes des avions se détachaient du fuselage, les jambes des athlètes étaient séparées des troncs, les bras séparés des torses, les mains n'assuraient aucune prise.

Ce qui caractérise cette époque c'est avant tout son absence de repères : les souvenirs sont des morceaux de vie arrachés au vide. Nulle amarre. Rien ne les ancre, rien ne les fixe. Presque rien ne les entérine. Nulle chronologie sinon celle que j'ai, au fil du temps, arbitrairement reconstituée : du temps passait. Il y avait des saisons. On faisait du ski ou les foins. Il n'y avait ni commencement ni fin. Il n'y avait plus de passé, et pendant très longtemps il n'y eut pas non plus d'avenir ; simplement ça durait. On était là. Ça se passait dans un lieu qui était loin, mais personne n'aurait très exactement pu dire loin d'où c'était, peut-être simplement loin de Villard-de-Lans. De temps en temps, on changeait de lieu, on allait dans une autre pension ou dans une autre famille.

Les choses et les lieux n'avaient pas de noms ou en avaient plusieurs ; les gens n'avaient pas de visage. Une fois, c'était une tante, et la fois d'après c'était une autre tante. Ou bien une grand-mère. Un jour on rencontrait sa cousine et l'on avait presque oublié que l'on avait une cousine. Ensuite on ne rencontrait plus personne ; on ne savait pas si c'était normal ou pas normal, si ça allait durer tout le temps comme ça, ou si c'était seulement provisoire. Peut-être y avait-il des époques à tantes et des époques sans tantes ? On ne demandait rien, on ne savait pas très bien ce qu'il aurait fallu demander, on devait avoir un peu peur de la réponse que l'on aurait obtenue si l'on s'était avisé de demander quelque chose. On ne posait aucune question. On attendait que le hasard fasse revenir la tante ou, sinon cette tante-là, l'autre tante, en fin de compte, on se fichait pas mal de savoir laquelle des deux tantes c'était et même on se fichait qu'il y ait des tantes ou qu'il n'y en ait pas. En fait, on était toujours un peu surpris qu'il y ait des tantes, et des cousines, et une grand-mère. Dans la vie, on s'en passait très bien, on ne voyait pas très bien à quoi ça servait, ni pourquoi c'étaient des gens plus importants que les autres ; on n'aimait pas beaucoup cette manière qu'elles avaient, les tantes, d'apparaître et de disparaître à tout bout de champ.

Tout ce que l'on sait, c'est que ça a duré très longtemps, et puis un jour ça s'est arrêté.

Même ma tante et mes cousines ont beaucoup oublié. Ma tante se souvient qu'elle regardait les montagnes ; elle se demandait pourquoi la petite ferme qu'elle apercevait à la lisière de la forêt n'était pas celle de son grand-père : c'est là qu'elle serait née ; elle y aurait joué pendant toute son enfance.

Moi, j'aurais aimé aider ma mère à débarrasser la table de la cuisine après le dîner. Sur la table, il y aurait eu une toile cirée à petits carreaux bleus ; au-dessus de la table, il y aurait eu une suspension avec un abat-jour presque en forme d'assiette, en porcelaine blanche ou en tôle émaillée, et un système de poulies avec un contrepoids en forme de poire. Puis je serais allé chercher mon cartable, j'aurais sorti mon livre, mes cahiers et mon plumier de bois, je les aurais posés sur la table et j'aurais fait mes devoirs. C'est comme ça que ça se passait dans mes livres de classe. »

- Georges Perec

Triste tigre, Neige Sinno

© P.O.L, 2023.



Le choix d'Irène Théry

« Parfois, une phrase dans un livre change à jamais votre façon de voir les choses. Ce fut le cas pour moi quand Neige Sinno, après m'avoir prise par la main au fil d'un récit d'une saisissante exigence de vérité et de lucidité, m'a permis de réaliser à quel point est absurde la question – qu'on ne cesse de poser – du "consentement" de l'enfant victime d'inceste : "C'est toujours grand ouvert chez un enfant. Un enfant ne peut pas ouvrir ou fermer la porte du consentement. Il n'atteint pas cette poignée. Elle n'est simplement pas à sa portée." Là, enfin, j'ai compris. »

- Irène Théry

« Zone grise

Au procès, il était très important de démontrer que je n'étais pas d'accord. Mon avocate se souvient que nous avions eu une discussion à propos du plaisir et du consentement. Il était évident pour moi que je n'avais jamais été consentante, à aucun moment, et mon beau-père a confirmé cela. D'un autre côté, il ne s'arrêtait pas tant que je n'avais pas eu d'orgasme. Je me souviens même de me concentrer pour que ça vienne, sans quoi ça allait durer une éternité. Son plaisir était de me donner du plaisir contre mon gré. En me donnant ce plaisir il me rendait complice de mon viol. À ses yeux, et aux yeux de la société dans laquelle nous vivions. Il pensait peut-être que cela fonctionnait pour moi aussi, cette poudre aux yeux de l'orgasme. Sauf que moi, puisque je le vivais, je savais bien que l'orgasme ce n'est pas nécessairement du plaisir.

Pourtant des fois ça marche. C'est ce qui fait que Ludovic Degroote doute pendant longtemps de la capacité du mot viol à décrire ce qu'il a vécu.

quand je lis le journal je lis toujours les histoires de viol trente ans que je me demande si mon truc aussi ça tient du viol si le mot est bon si au fond ma responsabilité de tout ce qui est arrivé ne m'interdit pas de devenir victime moi aussi j'ai eu du plaisir [...]

Cette question de la jouissance physique interroge beaucoup les gens à l'époque. Christine Angot en parle dans ses livres, les journalistes sont très intéressés de savoir si elle a eu "du plaisir", comme il transparaît dans l'interview qu'elle retranscrit dans *Le Voyage dans l'Est.*

– … Et du point de vue, sans être trop intime, mais nous parlons de choses tellement intimes, en même temps, du point de vue sexuel, n'était-ce pas désagréable ? Ou y avait-il du mélange ?

– La question du plaisir, vous voulez dire ?

– Oui.

– Est-ce qu'on demande à un enfant battu s'il a eu mal ? Pourquoi demande-t-on à un enfant violé s'il a eu du plaisir ? Un enfant battu est humilié par les coups, un enfant violé par les caresses. Ce sont des stratégies d'humiliation dans les deux cas. L'inceste est un déni de filiation, qui passe par l'asservissement de l'enfant à la satisfaction sexuelle du père. Ou d'un personnage puissant de la famille. Savoir qu'il est asservi, humilié, déclassé, que sa vie est foutue, et son avenir en danger, quel plaisir un enfant peut éprouver à ça ?

Ensuite, il y a la question du consentement. Un enfant qui ne résiste pas, qui ne court pas chercher du secours, qui ne s'oppose pas à son agresseur en le griffant au visage (évidemment ce sont des images ridicules, aucun enfant ne fait cela quand il s'agit de son instituteur, son frère, sa cousine, son papa, qui s'approche de lui avec des gestes qui ressemblent à de la douceur, mais supposons que ce soit possible), est-ce à dire qu'il consent à ce qu'on lui impose ?

C'est qu'il est très difficile d'établir, encore plus que les faits eux-mêmes, ce qu'on entend par consentement. Est-ce qu'on se réfère à ce que l'enfant a fait, a eu l'air de faire, a ressenti ou eu l'air de ressentir, ce qu'il a dit ou échoué à dire ? Pour cette raison, des lois qui fixent clairement qu'il ne peut exister de consentement chez un enfant rendront le travail

plus facile pour tous, même pour les violeurs qui transigent souvent avec eux-mêmes en s'imaginant qu'on leur a ouvert la porte d'une manière ou d'une autre.

Moi, je trouve fabuleux qu'il existe des zones grises, dans la vie, en général. Ce sont des frontières floues, qui permettent les excès et les abus mais qui sont aussi le terrain de la responsabilité, du choix, du libre arbitre. Elles font le territoire de la littérature, de la philosophie, de la science même. Le monde adulte est souvent gris, de mille variantes de gris, et nos victoires comme nos défaites sont érodées aux angles par le caractère corrosif de ce gris. L'enfant, lui, vit en noir et blanc.

Même si on ne peut pas dire que la porte était grande ouverte, n'est-il pas possible qu'elle ait été un peu entrouverte ? On voyait de la lumière, ça filtrait pas mal, ça donnait comme un signal qu'on pouvait entrer. Est-ce que tu es bien sûre que tu n'avais pas laissé la porte entrouverte ? Par mégarde ou par peur des représailles, tu n'avais pas fermé à clef. Comment être sûre ? Tandis que si on statue depuis le départ qu'il n'est pas question de savoir si c'était ouvert ou pas, si la porte a été forcée ou poussée doucement, puisqu'il n'y a pas de porte, ça enlève quand même un sujet de taille sur lequel on n'a plus besoin de tergiverser.

C'est toujours grand ouvert chez un enfant. Un enfant ne peut pas ouvrir ou fermer la porte du consentement. Il n'atteint pas cette poignée. Elle n'est simplement pas à sa portée. Il y a des victimes adultes qui n'atteignent pas la poignée non plus, car elles sont à terre, elles marchent à quatre pattes depuis trop longtemps ou sont sous emprise ou d'autres circonstances comme celles-là, mais c'est un autre débat, et là effectivement il peut y avoir une discussion, une négociation, avec un jury au milieu, ou un médiateur qui aide les versions irréconciliables à trouver une ligne de contact ou une frange d'incertitude de contact dans leurs zones grises respectives. »

- Neige Sinno

À propos du CNL

Établissement public du ministère de la Culture, le Centre national du livre est au service du livre et de la lecture depuis 1946. **Le CNL est le 1er soutien du livre et de la lecture en France.**

Il a pour mission d'encourager la création et la diffusion d'ouvrages de qualité à travers de nombreux dispositifs d'aide aux acteurs de la chaîne du livre (auteurs, éditeurs, libraires, bibliothèques, organisateurs de manifestations littéraires) et de favoriser le développement de la lecture, auprès de tous les publics.

Depuis 2015, le CNL organise chaque été Partir en Livre, le festival national du livre pour la jeunesse et depuis 2022, le Quart d'heure de lecture national au mois de mars.

Cette bibliographie est une initiative du Centre national du livre.

Conception éditoriale : Adélaïde Fabre et Aube Mézières (Agence et tuttiquanti), Capucine Ruat (Maison Ruat)

Nuits de la lecture



www.nuitsdelalecture.fr

@le_cnl

CNL - Centre national du livre

#nuitsdelalecture

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

CNL 1946 80 ans 2026